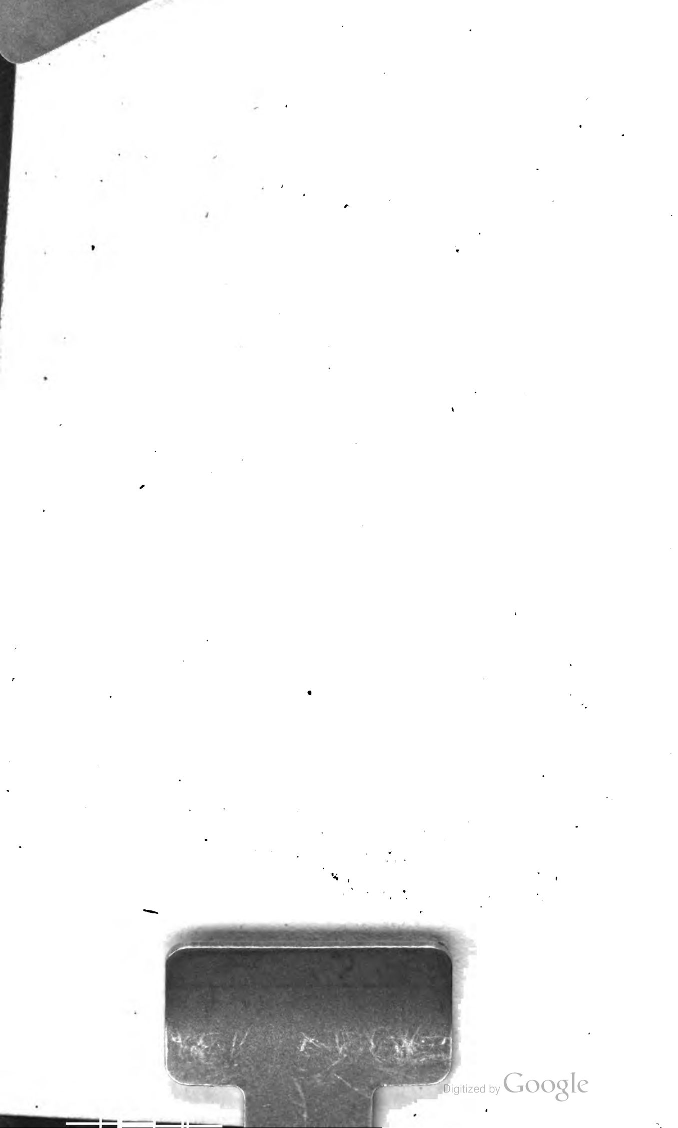




L'ECOLE
DES
FRANCS-MAÇONS.

L'ECOLE
DES
FRANCS-MAÇONS.

L'ECOLE
DES
FRANCS-MAÇONS.



A JERUSALEM.

M. DCC. XLVIII.



AUX

TRES-DIGNES
FRERES
DE LA LOGE D'***

L*ORSQUE vous nous pressâtes, TRÉS CHERS FRERES*, *de donner un Recueil des Ou-*

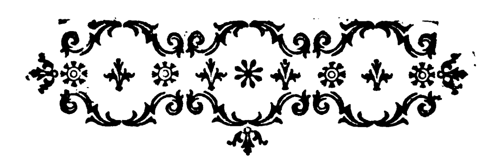
vrages sortis de nos mains, nous sentimes une secrete joie: vous faisiez naître une occasion si naturelle de vous rendre des témoignages de notre estime & de notre amitié, que nous nous engageames au travail sans réfléchir sur les conséquences. Le zèle nous aveugla sur nos forces. Aujourd'hui rassurés par votre indulgence, nous espérons que vous recevrez favorablement cette marque de notre déférence à vos désirs. Heureux! si par cet hommage public,

public, nous avions trouvé le moyen d'être agréables aux personnes ausquelles nous sommes le plus jaloux de plaire. C'est avec ces sentimens que nous sommes,

TRÉS-CHERS FRERES,

Vos très-humbles & trés-obéissants Serviteurs,

LES F. DE L'UNION.

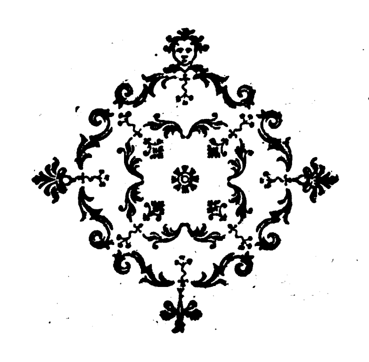


AVERTISSEMENT
DES
FRERES
EDITEURS.

NOUS ne prétendons point donner ici une Histoire de la Maçonnerie détaillée & exactement suivie ; ce Projet a déja été exécuté avec autant de méthode que de savoir, par le Frere de la T * * *. Le but que nous nous proposons est de faciliter à nos Freres, les moyens de s'instruire dans la pratique de l'Art-Sublime.

Sublime. Les Matériaux que nous leurs présentons, n'ont pour la plû-part été mis en œuvre que dans notre Loge, & des maximes ausquelles nous déférons avec plaisir, nous font une loi de les leur communiquer. Au mérite de la nouveauté cet Ouvrage en joint un autre, c'est une exacte correction dans les Piéces ci-devant imprimées, & qu'on ne sauroit trop multiplier. On auroit cru laisser quelque chose à désirer en supprimant ces Piéces, dont l'esprit & le bon goût éterniseront la mémoire. On trouvera donc dans ce Recueil les meilleurs discours prononcés dans nos Loges, les Statuts & Reglemens de l'Ordre & nombre de piéces de Poësies nouvelles; on n'a rien obmis de ce que l'on a cru pro-

pre à remplir le titre de ce Livre; si les pièces qui le composent ne sont pas toutes de la même force, elles tendent du moins au même but, & font nécessairement l'apologie de l'Ordre.





TABLE

DES *Pieces en Prose.*

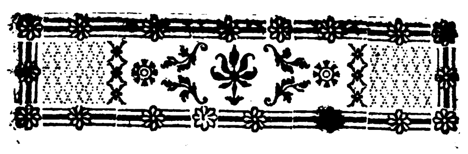
ART.

Digitized by Google

TABLE.



DISCOURS



DISCOURS
ABREGE'
SUR L'ORIGINE
DE LA MAÇONNERIE.



LA rénaiſſance de l'Art-ſublime en France, a occaſionné bien des faux jugemens ſur le compte des Francs-Maçons. Leur ſecret inviolablement gardé, leur union étroite, l'amitié qu'ils ſe portent, leur ont ſuſcité nombre d'ennemis. On ne ſe figure pas dans le monde que des hommes puiſſent s'affectionner ſans crime *. Parmi ceux même qui penſent ainſi, il eſt des perſonnes reſpectables qui change-roient

* Car ne les crois point tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus ;
Si tu ne les connois que ſur ce qu'en publie
La ténébreuſe calomnie,
Ils te ſont encore inconnus.
Greſſet, Adieux aux Jeſuit.

roient d'opinion, si l'Art que nous professons, pouvoit s'exercer sans voile : c'est pour ces personnes presqu'autant que pour nos Frères, que nous allons tracer un Tableau de nos Œuvres, *mais avec une retenue qui nous justifiera toujours d'un reproche d'indiscrétion.* L'excellence de notre Art est tel, que la lettre qui tue ailleurs, fera ici notre apologie, & l'esprit qui vivifie, sera le partage de nos Frères.

Tendre à la perfection, tracer une route pour arriver à ce but, c'est ce que nous nous proposons ; si l'on nous objecte que les Philosophes, sur tout Marc-Aurel, Epictete, Seneque ont laissé d'excellens livres sur ce Chapitre, nous répondrons que leur morale est tout à la fois trop seche & trop élevée, pour entrer en composition avec l'homme. L'art des Maçons, à la vérité, est celui de réduire en action les principes de ces grands hommes, mais en les amenant à la pratique par un chemin facile, qui n'est connu que d'eux seulement. *Nulla nobis causa ædificandi, nisi ut simus beati.*

Quoi-

Quoique nous annoncions dans l'Avertiſſement, que notre deſſein n'eſt pas de fixer une époque à la Maçonnerie, nous croyons néceſſaire de faire voir comment on peut conjecturer que les F. Maçons ſe ſont répandus ſur la ſurface de la terre. Notre ſentiment pourra ſouffrir quelque contradiction, mais nous cherchons moins à rélever la préſéance de la Maçonnerie par ſon origine, qu'à la rendre reſpectable par l'objet qu'elle ſe propoſe. Etabliſſons nos conjectures.

Adam, par ſa chute, ne perdit pas tous les avantages qu'il avoit reçu du grand Architecte de l'Univers au moment de ſa création; l'opinion de tous les Auteurs ſacrés, eſt qu'il poſſédoit les ſciences infuſes, & qu'il les appliqua aux beſoins de la vie humaine. Au ſortir du lieu de délices, il travailla à ſe parer des injures de l'air, & la retraite qu'il ſe fit, devoit naturellement avoir les proportions géométriques; cette ſcience faiſoit partie de ſes connoiſſances: c'eſt ainſi que le premier homme fut le premier Maçon. Dans la ſuite, aidé de ſes enfans *mâles*, il forma

une Loge ; il eſt probable que ce que les nôtres ont d'allégorique, y étoit pratiqué. En effet, à peine Caïn & Abel ſont-ils nés, que l'Ecriture lés repréſente élevans des Autels au Seigneur, & lui conſacrans, par cet acte de vénération, les prémices de l'Art-ſublime ? Peu de tems après Caïn bâtit une Ville qu'il appella Enochie, du nom de ſon fils Enoch. Sa poſtérité animée par ce modéle, ſuivit ſon exemple, & perfectionna les autres Arts, auſſi bien que l'Architecture. Tubal-Caïn trouva la maniére de forger le fer ; Jubal inventa la muſique ; Jabel fit le premier des tentes, ce qu'on peut à juſte titre conſidérer comme une ſorte d'Architecture. Enfin la Terre commença dès-lors à prendre une face riante, graces aux ſciences & aux arts, qui ſe dévelopoient avec d'autant plus de promptitude, que la néceſſité animoit l'induſtrie des hommes. Seth, l'inventeur des lettres, non moins éclairé, ni moins appliqué que Caïn, fut le premier qui s'attacha à l'Aſtronomie : il eut un ſoin tout particulier d'enſeigner la géométrie & la

Ma-

Maçonnerie à ſes Deſcendans ; mais ce qui contribua le plus à la perfection de l'Art-ſublime, c'étoit la communication établie entre les deux familles. Leurs différentes découvertes étendoient les bornes des ſciences & des arts : l'Architecture entr'autres faiſoit des progrès de jour en jour ; elle produiſit alors un ouvrage, qui ſeul entre tant d'autres du premier monde, ſubſiſta après le déluge. Nous voulons parler des Colonnes du pieux Enoch, fils de Jared, celui qui fut tranſporté au Ciel plein de vie ; non-ſeulement il avoit prédit un embraſement total au jour du Jugement, mais il avoit encore prévu que Dieu puniroit auparavant tous les hommes par un déluge univerſel. Cette derniére circonſtance fut cauſe qu'il érigea deux grandes Colonnes, ſur leſquelles les enfans de Seth graverent leurs découvertes aſtronomiques, & les principes de l'Art-ſublime ; l'une étoit de pierre pour réſiſter à l'eau, & l'autre de brique pour réſiſter au feu : on peut juger de leur ſolidité par leur durée ; celle de pierre ſubſiſtoit encore

fous l'empire de Vefpafien. Quelques Auteurs ajoûtent à l'Hiftoire de ce Prince, qu'il fut le grand Maître des Phrygiens, lefquels après fon enlevement, donnerent de fi vives marques de douleur, qu'elles pafferent en proverbe, & que l'on dit, dans la fuite, pleurer Enoch, pour marquer un deüil extraordinaire. Mais contre notre deffein, nous nous engagerions infenfiblement dans la partie hiftorique de la Maçonnerie. Ce court expofé de fon origine fuffit pour prouver, que fi l'antiquité fixe les rangs entre les Sociétés, aucune de celles qui fubfiftent aujourd'hui, ne peut difputer la préféance à l'Art-fublime. Sans nous arrêter plus long tems à fon berceau, paffons à des chofes moins anciennes, & donnons une idée fuccinte de fa tranfmigration des Ifles Britanniques en France.

» Du tems des Croifades dans la » Paleftine, plufieurs Princes, Seigneurs » & Citoyens entrerent en Société, fi» rent vœu de rétablir les temples des » Chrétiens dans la Terre fainte, & s'en» gagérent par ferment à employer leurs

» talens & leurs biens pour ramener l'Ar-
» chitecture à sa primitive institution. Ils
» convinrent de plusieurs signes anciens,
» de mots symboliques tirés du fond de
» la Religion, pour se distinguer des In-
» fidéles, & se reconnoître d'avec les
» Sarasins. On ne communiquoit ces si-
» gnes & ces paroles qu'à ceux qui pro-
» mettoient solemnellement, & souvent
» même aux pieds des Autels, de ne
» les jamais revéler. Cette promesse sa-
» crée n'étoit donc point un serment exé-
» crable, comme on le débite, mais
» un lien respectable, pour unir les hom-
» mes de toutes les Nations dans une
» même confraternité. Quelque tems
» après notre Ordre s'unit avec les Che-
» valiers de S. Jean de Jerusalem. Dès-
» lors & depuis nos Loges porterent
» le nom de Loges de St. Jean dans
» tous les Pays. Cette union se fit en
» imitation des Israëlites, lorsqu'ils re-
» bâtirent le second Temple; pendant
» qu'ils manioient d'une main la truelle
» & le mortier, ils portoient de l'autre

» l'Epée

» l'Epée & le Bouclier *. Notre Or-
» dre par conféquent ne doit pas être
» regardé comme un renouvellement de
» baccanales, & une fource de folle dif-
» fipation, de libertinage éfréné, &
» d'intempérance fcandaleufe ; mais com-
» me un Ordre moral, inftitué par nos
» Ancêtres dans la Terre Sainte, pour
» rappeller le fouvenir des vérités les
» plus fublimes, au milieu des innocens
» plaifirs de la Société.

» Les Rois, les Princes & les Sei-
» gneurs, en revenant de la Paleftine
» dans leur pays, y établirent des Lo-
» ges différentes. Du tems des dernié-
» res Croifades, on voyoit déja plufieurs
» Loges érigées en Allemagne, en Ita-
» lie, en Efpagne, en France & de-là
» en Ecoffe, à caufe de l'intime alliance
» qu'il y eut alors entre ces deux Na-
» tions.

» Jacques Lord Steward d'Ecoffe fut
» Grand Maître d'une Loge établie à
» Kilwinnen dans l'Oueft d'Ecoffe en
» l'an

* *Efdras Chap. IV. v. 26.*

» l'an 1286, peu de tems après la mort
» d'Alexandre III Roy d'Ecoſſe, & un
» an avant que Jean Baliol montât ſur
» le Trône. Ce Seigneur Ecoſſois re-
» çut Francs-Maçons dans ſa Loge les
» Comtes de Gloceſter & d'Ulſter, Sei-
» gneurs Anglois & Irlandois.

» Peu à peu nos Loges, nos Fêtes &
» nos ſolemnités furent négligées dans
» la plûpart des pays où elles avoient été
» établies. De-là vient le ſilence des Hiſ-
» toriens de preſque tous les Royaumes
» ſur notre Ordre, hors ceux de la Gran-
» de Bretagne. Elles ſe conſerverent
» néanmoins dans toute leur ſplendeur
» parmi les Ecoſſois, à qui nos Rois con-
» fiérent pendant pluſieurs ſiécles la garde
» de leurs ſacrées Perſonnes.

» Après les déplorables traverſes des
» Croiſades, le dépériſſement des Ar-
» mées Chrétiennes, & le triomphe de
» Bendoedar Soudan d'Egypte, pendant
» la huitiéme & derniére Croiſade, le
» grand Prince Edouard, Fils d'Henry
» III Roy d'Angleterre, voyant qu'il n'y
» avoit plus de ſureté pour ſes Confrères
» dans

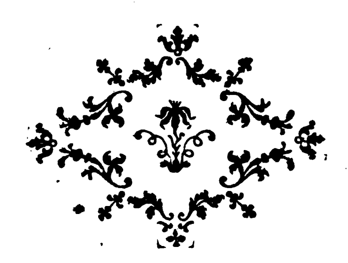
» dans la Terre Sainte, d'où les Trou-
» pes Chrétiennes se retiroient, les
» ramena tous ; & cette Colonie de Frè-
» res vint s'établir en Angleterre. Com-
» me ce Prince étoit doué de toutes
» les qualités du cœur & de l'esprit, qui
» forment les Héros, il aima les beaux
» Arts, se déclara protecteur de notre
» Ordre, lui accorda plusieurs priviléges
» & franchises, & dès-lors les membres
» de cette Confraternité prirent le nom
» de *Francs-Maçons*. Depuis ce tems, la
» Grande Bretagne devint le siége de
» notre Science, la conservatrice de nos
» loix, & la dépositaire de nos secrets.
» Les fatales discordes de Religion qui
» embrasérent & déchirérent l'Europe
» dans le seiziéme siécle, firent dégéné-
» rer notre Ordre de la grandeur & de la
» noblesse de son origine. On chan-
» gea, on déguisa ou on retrancha plu-
» sieurs de nos rits & usages, qui étoient
» contraires aux préjugés du tems.

» C'est ainsi que plusieurs de nos Con-
» frères oublierent, comme les anciens
» Juifs, l'esprit de notre Loi, & n'en
» con-

» conserverent que la lettre & l'écorce.
» Notre Grand Maître, dont les qualités
» respectables surpassent encore la nais-
» sance distinguée, veut qu'on rappelle
» tout à sa premiére institution, dans un
» Pays où la Religion & l'Etat ne peu-
» vent que favoriser nos Loix.

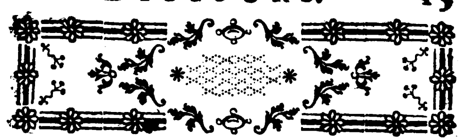
» Des Isles Britanniques, l'antique
» Science commence à repasser dans la
» France sous le Regne du plus aimable
» des Rois, dont l'humanité anime tou-
» tes les vertus, & dont la gloire réalise
» tout ce qu'on a imaginé de fabuleux.
» Dans ces tems heureux où l'amour de
» la Paix est devenu la vertu des Héros,
» la Nation la plus spirituelle de l'Eu-
» rope deviendra le centre de l'Ordre,
» elle répandra sur nos Ouvrages, nos
» Statuts & nos mœurs, les graces, la
» délicatesse & le bon goût; qualités
» essentielles dans un Ordre dont la ba-
» se est *la Sagesse, la Force & la Beauté*
» du génie. C'est dans nos Loges à l'a-
» venir, comme dans des Ecoles pu-
» bliques, que les François verront,
» sans

» sans voyager, les caractéres de tou-
» tes les Nations ; & c'est dans ces
» mêmes Loges que les Etrangers ap-
» prendront par expérience, que la
» France est la vraie Patrie de tous les
» Peuples, *Patria Gentis humanæ*.



DISCOURS





DISCOURS

PRONONCÉ EN LOGE,

Pour l'inſtruction des Frères.

MES FRERES,

NOUS ſommes *(a) Maçons libres ?* c'eſt-à-dire, pour qui ſait l'entendre, des Artiſans de notre propre bonheur, qui ſans porter atteintes aux Loix Civiles & Religieuſes, travaillons ſur des Plans tracés par la nature & compaſſés par la raiſon, à reconſtruire un Edifice moral, dont le modéle

(a) C'eſt la traduction du terme Anglois.

déle exécuté dans les premiers âges du monde, nous eſt conſervé par l'idée univerſelle de l'Ordre, dont la fiére ambition, & la cupide Avarice, Idoles & premiers tirans de l'humanité, ont renverſé la ſymétrie parmi le commun des hommes.

Pour réintégrer les parties mutilées de cet édifice, pour en rétablir les proportions dans leur primitive pureté, & en raccorder tous les ornemens, combien l'œil deſſéché par les veilles, la Philoſophie dogmatique a-t-elle enfanté de projets? Faſtidieux moyens, qui éloignoient le bien où l'on aſpiroit! Vains fantômes d'une ſpéculation ſtérile, dont tant de Légiſlateurs ſemblent n'avoir fait l'eſſai que pour en démontrer l'inſuffiſance.

Avec moins de fatigue & plus de ſuccès, nous pratiquons ce que ces prétendus Sages n'ont pû voir éclore de leurs ſubtiles méditations.

Les notions d'une ſage ordonnance réſultant de l'accord parfait des parties, ſont

font les débris précieux qui nous restent de cet édifice : vestiges, qui accablés sous les abus imposans de la Société générale, sont restés ensevelis dans le secret de la Société particuliére dont nous avons l'avantage d'être Membres.

C'est donc à nous qu'est donné l'art de les mettre en œuvre ; c'est pour cet utile ouvrage, où le travail même est récompensé, que nos atteliers sont ouverts à tous ceux que nous présumons capables d'entrer dans des vûes si pures & si élevées, ou du moins par leur docilité, de ne pas troubler l'Ordre que nous observons, & de goûter avec nous, sans y nuire, la douceur qui émane de nos harmoniques rapports.

Les nouveaux Initiés qui m'écoutent, ne connoissant peut-être encore que l'écorce symbolique de nos lumineux mistéres, sont néanmoins en état par leur propre discernement, d'appercevoir déja une partie des vérités essentielles qu'ils enveloppent, & de vérifier sur la réalité de ce qu'ils voyent, l'image que je pré-

ſente ici de la *Maçonnerie*. Que cette connoiſſance préliminaire ſerve à diriger leur conduite, & les guide dans les voies qu'ils doivent tenir : Qu'elle leur indique le but auquel nous concourons, afin qu'ils puiſſent y atteindre comme nous, pénétrant juſqu'au point central de la lumiére qui nous éclaire. Ils ſentent déja que dans nos aimables Atteliers, les plaiſirs ſont nos inſtrumens, mais qu'ils apprennent en même tems, que les vertus ſont nos matériaux ; les devoirs d'une union fraternelle, notre véritable Regle ; nos Loix, nos plus eſſentiels Statuts ; & enfin le Secret inviolablement gardé, le plus ſolide & le ſeul ciment qui puiſſe maintenir notre Ouvrage. Recommander l'obſervation de ce Secret à de légitimes *Maçons*, feroit ſans doute leur faire une ſorte d'injure ? Quelle ſeroit d'entre nous, l'ame aſſez vile, le cœur aſſez corrompu, pour briſer par une lâche indiſcrétion ce lien ſacré qui lie chaque Membre à la Société, & la Société à chacun de ſes Membres ? Je

dis

ais plus, Mes Frères, quand ce crime odieux feroit vrai, quand une intention fi honteufe auroit infecté quelques particuliers réprouvés de notre Ordre, l'exécution en feroit-elle poffible ? Hors des Sanctuaires refpectables de notre Art, pourroit-on inftruire des profanes, dont les oreilles ne peuvent entendre, dont les yeux ne peuvent voir, & dont l'efprit ne peut comprendre le fens élevé de nos Symboles ? Qui n'eft pas Maçon, ne peut les connoître ; comme s'en explique ingénieufement un Poëte de notre Ordre.

Pour le Public un Franc-Maçon
Sera toujours un vrai Problême,
Qu'on ne fauroit réfoudre à fond
Qu'en devenant Maçon foi-même.

C'eft un axiome dont vous fentez trop intimement la certitude pour m'arrêter à des preuves qui feroient plus foibles que la vérité qui vous frappe.

Mais malgré cette impoffibilité de pénétrer un Miftére caché dans les ombres du filence depuis tant de fiécles, des

téméraires se vantent aujourd'hui d'avoir percé les voiles épais qui nous dérobent à leur vûe, abusés par quelques Frères indignes de ce nom, ils insultent journellement à notre discrette reserve par de fausses plaisanteries ; ils traduisent au tribunal de l'orgueil & de l'ignorance nos plus respectables cérémonies. Ce désordre doit exciter dans vos cœurs une juste & vive indignation ; le mépris que nous avons lieu de faire de leurs connoissances illusoires, doit nous rejouir & nous fortifier dans l'usage permanent & inviolé de renfermer plus exactement les points les plus indifférens de notre Art. Devenons à leur égard comme cette plante (a) qui retire ses feuilles dans son sein aux approches d'une main indiscrette. En un mot, imitons la nature, cette artificieuse Architecte de l'Univers, de laquelle nous sommes & les Eléves & Sectateurs. Imitons-la, dis-je, dans la con-

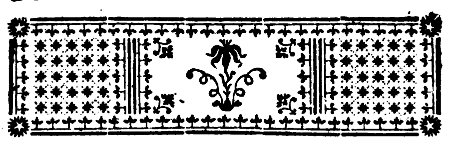
duite

(a) La Sensitive.

duite de ſes opérations : l'œil le plus attentif & le plus perçant, ne peut diſtinguer les myſtéres qui s'opérent par elle, dans la naiſſance & dans l'acroiſſement d'une fleur ou d'un fruit dont on admire la formation, ſans voir jouer les ſecrets reſſorts qui l'ont fait ſortir de ſes tréſors cachés. Qu'il en ſoit à jamais de même parmi nous. Conduiſons-nous de telle ſorte que l'Univers contemple avec étonnement les vertus des Maçons, & qu'il ignore toujours les miſtérieux Agens qui les font germer.



DIS-



DISCOURS DE RECEPTION.

Mes Freres,

POUR peindre avec des traits convenables la dignité d'un Etat dont vous connoissez l'excellence, que n'ai-je autant d'éloquence que vous avez d'indulgence pour mes foibles talens! Encore si je n'avois à convaincre que vous, je trouverois le chemin de la persuasion frayé dans vos cœurs ; mais il faut porter dans celui des Frères nouvellement Initiés, ces traits de lumiére dont je vous vois briller.

Vous

Vous êtes Maçons, mes Frères, & les avantages attachés à ce titre, vous sont encore inconnus ? tels que le possesseur d'un diamant brute, il vous faut un Artiste qui le taille à vos yeux, & vous en fasse connoître tout le prix.

Suivez-moi donc, mes Frères, prenez en main le Compas, l'Equerre & le Perpendiculaire; le Bandeau est levé: ces instrumens ne doivent plus être des énigmes pour vous.

Le Compas juste estimateur de l'exacte proportion, caractérise notre fraternité: elle est exacte, elle est parfaite. Amis de tous les hommes, loin de nous en séparer, nous vivons avec eux pour les porter par la régularité de nos mœurs, par la douceur & la politesse de notre façon d'agir, à se respecter eux-mêmes, en respectant un Ordre qui perfectionne le bon citoyen & l'ami parfait.

Le Perpendiculaire nous dénote la toute puissance de Dieu sur les hommes, qu'il a bien voulu communiquer aux Puissances de la Terre, & nous apprend

à leur être infiniment soumis, sans blesser cependant ce que l'on doit à la Divinité, conséquemment à la religion.

L'Equerre se trouve encore parmi nous ; autre symbole, autre devoir. En effet, que signifient ces distances proportionnelles si exactes dans l'Equerre : descendez dans le fond de vos cœurs, ou plûtôt considérez la vie uniforme d'un Maçon dans quelqu'état qu'il se trouve. Sage, modeste dans la prospérité ; vous le voyez grand, inébranlable dans l'adversité ; c'est l'homme que peint si bien la Fontaine.

Le Maçon grand comme les Dieux,
Est maître de ses destinées,
Et de la fortune & des Cieux
Tient les Puissances enchaînées ; . . .
Il règne absolument sur la terre & sur l'onde ;
Il commande aux Tirans, il commande au trépas ;
Et s'il voyoit périr le monde,
Le monde en périssant ne l'étonneroit pas.

Voilà quelle est l'ame du vrai Maçon. Son extérieur est comme sa conversation, libre sans licence : voluptueux sans

ſans indécence, il goûte le plaiſir & n'en abuſe pas. Il eſt ſobre ſans contrainte, libéral ſans prodigalité : humble ſans orgueil, il ſcrute ſes propres défauts, il tache de s'en corriger. Il voit ceux de ſes Frères, il les reprend ſans aigreur, il les aime. A ce trait vous le reconnoiſſez, lui ſeul ſuffit pour le peindre.

Ces points de perfection forment la Pierre-angulaire ſur laquelle porte la Maçonnerie, & en donnant un juſte eſſor à l'imagination, vous en voyez ſortir trois ſources, d'où fluent l'humanité, la douceur & la probité envers tous les hommes ; l'eſprit d'union, la déférence, l'amitié pour tous les Frères ; l'exactitude, la ſoumiſſion & le reſpect pour les Loix. Suivons ce courant qui, ſemblable au Pactole, roule l'or avec ſes eaux, j'y découvre encore ces qualités aimables qui rendent à nos Frères notre commerce ſi précieux, je veux dire la prévenance, la cordialité, la politeſſe. Je la vois cette politeſſe, le plus doux lien de notre Société, toujours prête à faire careſſe,

s'em-

s'empresser pour obliger, ne rien craindre que d'offenser. Ajoûtons encore pour peindre le Franc-Maçon, comme je le conçois, le bon esprit qui animé par un feu modéré, me développe un intérieur qui n'a rien à craindre du grand jour.

Législateurs que l'antiquité nous vante, Licurgue, Zenon, Pithagore, vos établissemens sont écroulés, quelque lustre les ont vû périr. Austéres dans votre sagesse, sévères dans vos Loix, durs dans vos préceptes, ce n'étoit pas assez de convaincre l'esprit, il falloit persuader le cœur : vouliez-vous rendre inébranlables ces établissemens ? au lieu de polithéisme, que n'aviez-vous nos mœurs ?

Règnez donc à jamais sur nous, mœurs de nos premiers Pères ? Fondez sur un sole d'airain l'Empire de la Maçonnerie. Aimable Philantropie, Accords mistérieux émanés d'un même esprit, gouvernés par une unique volonté, servez de Colonnes à l'édifice ; & transmettez nos préceptes & notre gloire à la postérité la plus reculée.

DIS-



DISCOURS
DE
RECEPTION,
DANS un temps critique.

MES FRERES,

INITIÉS à nos ſacrés Miſtéres, vous les connoiſſez mal, ſi vous n'en jugez que par l'éclat qui vient de frapper vos yeux. Mais en cédant à cette douce Sympathie qui vous inclinoit vers nous, vous nous apportez, nous n'en doutons point, les diſpoſitions néceſſaires pour faire un vrai Maçon. Permettez-donc, en applaudiſſant au choix que nous venons de faire, que je vous félicite ſur

une initiation qui, en contribuant à notre félicité, fera, si vous le voulez, le bonheur de vos jours.

En effet, que de ressources pour un cœur tant soit peu Philosophe! La Maçonnerie est un azile consacré à l'amitié. C'est une juste économie dans les passions, qui n'exclue point la vertu. Par elle vous échappez aux Hommes qui, pour la plûpart, sont perfides, inconstans & trompeurs; ici au contraire ce sont des engagemens reciproques, c'est un commerce où l'on ne compte jamais; où l'on n'exige rien, où le meilleur Maçon met davantage & se trouve toujours trop payé d'être en avance. Tout chez nous, appartient à notre Frère, excepté notre honneur; tout y règle nos affections; ainsi qu'un Maçon se livre à la joie, elle est pure, elle est égale; rien ne l'altére, rien ne la lasse.

Mais, me direz-vous, les Maçons sont-ils tous tels que vous les peignez? Plût au Ciel! bientôt nous raménerions le tems de cette heureuse Philantropie connu sous le nom d'âge d'Or. Mais malheu-

malheureusement il est de faux Maçons autant qu'il est de faux amis ; ignorants comme eux l'empire de l'amitié sur les cœurs vertueux, leurs liaisons est un commerce fondé sur la nécessité, sur les bienséances, presque toujours sur les plaisirs bruyants ; l'intérêt du monde & des sens les unit, le même intérêt les divise. Hommes frivoles, chaque objet nouveau leur dérobe la meilleure partie du sentiment qu'un Maçon doit à son Frère. Incapables de se distinguer par un endroit estimable, ils donnent à leur basse jalousie les couleurs du zéle & de l'émulation. (a) Modernes Erostrates, pour faire parler d'eux, ils sont prêts à embraser le Temple du feu de la discorde. Tirons le rideau, mes Frères, sur ces miséres de la nature de l'homme, & semblables aux Ephésiens, en les rendant au-

(a) Erostrate *ou* Eratostrate, homme inconnu qui s'avisa de brûler le Temple de Diane à Ephese, pour rendre son nom célébre dans la postérité. Les Ephésiens défendirent sous de grandes peines qu'on prononçât jamais son nom.

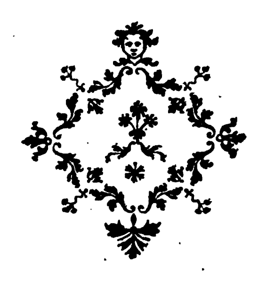
au vulgaire, oublions qu'ils ont été Maçons.

C'est ainsi cependant que le sentiment propre à la Maçonnerie s'affoiblit, tombe & se perd à la fin. Il ne peut se soutenir quand il n'a d'autre baze que la légéreté & l'amour du plaisir mal entendu ; c'est donc à l'union du cœur & du bon esprit qu'il est reservé de fonder de solides, de durables engagemens ; & comme vous nous apportez ces heureuses dispositions, chacun de nous en particulier (que dis-je, un Maçon ne pense qu'avec ses Frères) oui d'une voix unanime, nous applaudissons à notre choix ? Puissiez-vous, pour ne nous laisser rien à désirer applaudir au vôtre, & mêler aux accens de notre joie, l'expression d'une naissante & tendre amitié.

Bien désirable, agréable sentiment, précieuse amitié que tu es rare ! l'Histoire nous laisse à peine un exemple d'une union parfaite entre deux frères, ils l'étoient par le sang, & cette union leur mérita

mérita l'Apothéose : quel ne doit donc pas être le raviſſement d'un Maçon, qui ſans être obligé par ce premier devoir, dans chacun de ſes Frères trouve un nouveau Pollux. (*a*)

(*a*) Pollux étoit fils de Jupiter, Caſtor ſon frère avoit Tyndare pour Père ; c'eſt pourquoi celui-ci étoit mortel, tandis que le fils de Jupiter devoit jouir de l'immortalité. L'amitié qui étoit entre les deux frères ſçut mettre de l'égalité dans deux conditions ſi diſſemblables ; Pollux demanda à Jupiter que ſon frère participât à ſa Divinité, & obtint que tour à tour ils ſeroient parmi les Dieux.





DISCOURS DE RENTRE'E, SUR L'AMITIE'.

MES FRERES,

IL est tems que le travail succéde au repos : l'intervale qui nous séparoit sans nous désunir, vient de trouver son terme ; & de même que la lumiére ne frappe jamais avec plus d'éclat, que lorsqu'après l'avoir ardemment désirée, elle vient tout à coup à chasser les ténébres, de même le plaisir de nous retrouver après l'avoir si long-tems souhaité, doit-il nous être & plus flatteur & plus sensible. Oui, mes Frères, le Soleil, trop long-tems éclipsé, brille enfin sur notre horison, il vient ouvrir la carriére de nos travaux ; félicitons-nous donc

donc unanimement de ſon heureux retour, & reprenons un ouvrage avec règret interrompu. Notre deſſein eſt louable, puiſqu'il n'a d'autre but que l'union de l'eſprit & des cœurs. Aſſocier à ce que nos Miſtéres ont de plus ſacré, un Frère dont le mérite & le zéle nous ſont connus, c'eſt concerter les moyens d'augmenter ſon bonheur & le nôtre, c'eſt travailler pour le bien général; mais ce doit être encore, ce qu'il eſt rare de trouver dans le monde, acquérir un véritable ami.

Nous ne nous attacherons point aujourd'hui à relever l'excellence de la Maçonnerie; il n'eſt aucun de nous qui ne ſache que tout ce qui contribue au bonheur du genre humain & à la perfection des mœurs, part ſans doute d'une ſource Divine. Plus reſſerrés dans notre objet, prouvons ſeulement qu'une ſincére cordialité doit ſervir de baſe à l'Art Sublime.

En effet, ſi la Maçonnerie eſt l'école de l'amitié, c'eſt l'avantage le plus certain qu'on puiſſe tirer de l'humanité;

aussi est-ce le premier pas pour parvenir au but que nos Péres se sont proposés en nous transmettant l'Art par Excellence. Elevons sur leurs modéles des Édifices qui surprennent par leur magnificence, que tous les ordres d'Architecture y brillent : c'est-à-dire, formons nos cœurs à toutes les vertus ; mais que tout tende à la solidité de l'Édifice ? n'est-ce pas dire encore, posons pour fondement l'union intime & l'amour social.

Tous les hommes ne sont pas capables de concevoir une solide amitié, mais tout Maçon doit être nécessairement bon ami : comme homme, nous naissons avec le sceau de la Fraternité ; comme Maçon, nous sommes spécialement liés d'une étroite affection, sans laquelle ce nom n'est plus qu'un vain titre. Substituez à l'amitié les égards conditionnels, les déférences frivoles qui ne tiennent rien de ce qu'elles semblent promettre, je ne vois plus que des profanes qui font un trafic d'usage. Loin de nous ces hommes, qui sous le masque d'une feinte cordialité, comptent pour

rien

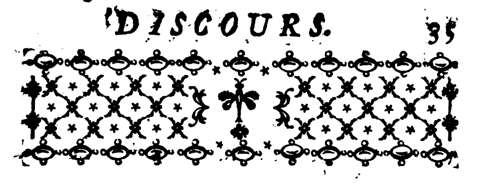
tien leurs semblables, ou ne les considére qu'autant qu'ils en ont besoin. Loin encore ces esprits qui s'arogent des distinctions & des supériorités; ce sont des êtres également étrangers à l'amitié & à la Maçonnerie, & qu'elles rendent au monde qui les a créés.

Le vrai Maçon au contraire se raproche toujours de son origine, il sait que l'Auteur de son être ne lui a point imposé une loi trop dure en lui ordonnant d'aimer son pareil; rien d'ailleurs n'est plus, selon la nature & la droite raison, que la charité envers tous les hommes, puisque l'argile qui les compose, est le même. (Voilà pour le général;) mais le Maçon qui sait ces choses, n'ignore pas aussi que si les hommes sont liés par de communs devoirs, les Frères le sont entr'eux par des Loix douces & aimables, & qui pour cette raison même doivent être inviolables. Elles tendent ces Loix à rendre à l'homme ce que la dépravation des mœurs lui a enlevé; mais pour remplir leur objet, il faut qu'elles soient soutenues par l'amitié, c'est le plus ferme appui de nos Loges.

Fille du ciel, charmante Amitié, de quelle utilité n'êtes-vous pas au Maçon ? c'eſt par votre douce influence que tout change & que tout ſe renouvelle : à votre aſpect l'Ordre s'établit. La règle & la meſure ſe font connoître, la ſageſſe & la raiſon ſont écoutées, & les hommes les plus féroces changeant de nature & de condition, deviennent des hommes nouveaux par la douceur de leur commerce.

Si le Sage penſe avoir bien rempli le tems de ſa vie, lorſqu'il a acqui[illegible]mi ſolide, quelle ne doit pas être [illegible]e ſatisfaction, mes Frères, puiſque le titre de Franc-Maçon, juſtement mérité, emporte néceſſairement avec lui cette qualité ?

Venez donc, aimable Amitié, fondez votre Empire dans ces lieux, ils vous ſont particuliérement conſacrés. La terre rit par tout où vous habitez ! Répandez ici vos bienfaits ſans méſure ; une bienveillance ſans bornes, dans le Cercle des Frères, y produit un bonheur général, & le Ciel dans le cœur d'un véritable Ami contemple ſon image.



DISCOURS PRONONCÉ A UNE RECEPTION DE MAITRE,

MES FRERES,

RIEN n'est si facile que d'exprimer les sentimens de sa reconnoissance, lorsqu'il ne s'agit que de remplir les simples devoirs de la Société Civile. Mais il n'est pas de même lors qu'ainsi que moi on a l'honneur d'être aggrégé à un Corps d'autant plus respectable, qu'il rassemble tout ce que le monde peut fournir d'excellens Sujets.

Heureux, mes Frères, si les foibles talens dont la nature m'a pourvû pouvoient me suffire pour travailler efficacement, sinon à l'illustrer, du moins à ne le point avilir.

Lorsque que je n'eus à vous exprimer que mes sentimens particuliers, l'effusion simple & naïve d'un cœur pénétré de vos bontés, me tint lieu d'esprit auprès de vous, & vous me pardonnâtes de manquer d'éloquence en faveur de mon respect & de ma reconnoissance.

Mais maintenant que parlant en votre nom, il faut faire sentir aux Frères nouvellement Initiés à la Maîtrise, la gloire à laquelle vous les appellez en les admettant à cette haute Dignité; que n'êtes-vous pas en droit d'attendre de moi, & si j'ai le malheur de ne le pas faire d'une maniére digne de vous, mes Frères, on croira que le pur hazard & non votre choix, vous aura fourni votre Orateur.

Essayons, & dans un discours précis renfermons, autant qu'il nous est possible, les

les avantages & les obligations d'un parfait Maçon.

La sublime Dignité à laquelle vous venez d'être élevé, ajoûte, mes Frères, aux sentimens d'estime & d'amitié que nous avions pour vous. Le retour dont vous nous avez payés, fait l'éloge de notre choix ; c'est fondé sur ce rapport de vos sentimens avec les nôtres, qu'à l'avenir nous communiquerons avec vous de la façon la plus complette & la plus intime.

Sans changer notre langage, élevons-le un ton plus haut, mais tel qu'il soit, n'espérons pas qu'il atteigne à la grandeur de la matiére que nous avons à traiter.

Lors de votre premier pas vers la lumiére, j'ai tâché de vous faire sentir que nos Loix, en établissant l'égalité, la concorde & les secours mutuels entre les hommes, ne tendoient qu'à faire revivre sur la terre ces siécles qui n'ont fait que paroître, où l'homme sans ambition ne comptoit ses jours que par les bienfaits dont il avoit comblé ses Frères. Tems heureux qui ont disparu & que nous

tâchons de retracer en rappellant l'homme aux devoirs de l'humanité, de la Religion, & de la Société Civile. Qualités essentielles sans lesquelles l'homme devient un fardeau sur la terre.

La discrétion, la droiture, la bonté de cœur, comme Maçons, vous étoient donc connues & communes avec vos Frères ; comme Maîtres, vous nous devez encore les talens particuliers dont la nature vous a doué. Chacun de nous, à son tour, ne posséde aucune qualité de l'esprit & de l'ame qui ne soit votre bien : plus vous en ferez usage, & plus vous en augmenterez le fond. Le bon conseil, la fermeté, la justesse, la pénétration, le savoir forment autant de caractères particuliers, qui se rassemblant & se confondant pour ainsi dire dans un même Corps, deviennent propres au vrai Maçon. Il en resulte un tout, un talent général, & c'est, à proprement parler, la lumiére de la Maçonnerie. Ainsi les rayons du soleil foibles & languissans, tant qu'ils sont épars, ramassez-les, rassemblez

ſemblez les, vous en formerez un feu capable de pénétrer le corps le plus ſolide & le plus dur.

Concevez, Frères, le bonheur dont vous êtes à portée de joüir, goûtez en les délices ; le Sanctuaire de la vérité vous eſt ouvert, marchez y d'un pas ferme : c'eſt ici le ſéjour de la paix & de l'égalité, l'amitié y fixe ſon empire.

Comme vrais vous nous devez un dehors ouvert ; un cœur ſans déguiſement ; comme amis, de la déférence, de la douceur, du ſentiment, un vif intérêt même pour ce qui regarde vos Frères ; comme leurs égaux enfin, reciprocité de prévenance, de politeſſe & d'attention ; quels plus ſurs moyens d'établir la paix ?

Joignons ainſi la belle ame au bon eſprit, le talent au ſavoir ; quel moyen encore plus certain d'aſſurer le vrai bonheur. Qui pourra ſans injuſtice refuſer à la Maçonnerie la plus parfaite eſtime ? La terre eſt inondée de préjugés, j'en conviens, mais ils ne dominent que le vulgaire imbécile. La plus forte paſſion des hommes, me direz-vous, eſt de règner

dans l'opinion d'autrui, & l'idée qu'on a des Maçons, n'eſt pas favorable à cette paſſion. Suppoſons pour un tems l'Empire, le Triomphe même de la calomnie, être eſtimable à ſes propres yeux, & à ceux d'un nombre d'amis dignes de la plus tendre eſtime, n'eſt-ce pas jouir du plaiſir le plus délicieux? N'eſt-ce pas une ſatisfaction, une récompenſe qui dédommage, qui gratifie au centuple?

Puis donc que la Maçonnerie nous fraye le chemin de ce bonheur ſuprême, félicitons-nous unanimement de l'inſtant fortuné qui nous en ouvrit le Temple; mais ſouvenons-nous qu'on n'eſt Maçon, qu'à proportion qu'on eſt ſoigneux d'en cultiver & d'en ſuivre les préceptes.



DIS-



DISCOURS POUR LA FESTE DES FRANCS-MAÇONS, PRONONCÉ *Dans un tems Critique.*

MES FRERES,

DE tous les Maçons qui couvrent la surface de la Terre, il n'en est aucun qui dans ce jour ne livre son cœur à la joie. Animés du même sentiment, occupés du même intérêt, meus par le même mobile, tous enfin épris du même amour, exaltent à

l'envie la gloire de l'Ordre par excellence. Heureux jour, si pur & si sérein pour tant de Frères! pour nous seuls seulement seras-tu couvert de nuages? & tandis que l'air retentit au loin de cris & de chants d'allégresse, n'aurons-nous d'autres expressions que celles du reproche & de la douleur? En effet, mes Frères, je le dis à regret, ne penseroit-on pas, à considérer le peu d'ordre qui règne parmi nous, que loin de nous occuper à réédifier le Temple saint, nous aurions concerté l'audacieux projet de construire un autre Babel? Le désordre qui nous environne, est assez l'image de la confusion qui dispersa les nouveaux Fils de la Terre; aussi doit-on s'attendre à voir écrouler tout édifice qui n'a pour base que la mésintelligence & le dégout. L'indifférence pour la Maçonnerie a banni de ces lieux l'égalité; il en est qui regretent les engagemens qu'ils ont contracté, en se faisant Maçon; un reste de bienséance semble les retenir, mais bientôt secouant le joug de l'Ordre, brisant le lien qui les unissoit à leurs Frères,
un

un Maçon sera pour eux un objet de mépris. Loin donc de voir la lumiére, l'amour propre nous aveugle : nous voudrions des distinctions, des préférences ; avons-nous quelque bien, quelque génie ? Nous nous croyons au-dessus de la regle & du niveau. Est-ce là, mes Frères, cet esprit d'intelligence, de concorde & d'union qui porte le nom de Maçon aux extrêmités opposées de la Terre ? L'heureuse Nation (a) qui nous transmit le moyen le plus facile d'assurer le bonheur, s'y porte-t-elle avec cette langueur ? Ah ! puisse au contraire l'ardeur qui les anime passer jusqu'à nous, rendre vains les coups dont nous semblons ménacés ; puissent le zéle & l'amour de la Maçonnerie nous captiver, de sorte que nous soyons dans peu des modéles pour nos Frères, comme nos Frères sont aujourd'hui des modéles pour nous !

(a) Les Anglois.



DIS-



DISCOURS PRONONCÉ PAR UN NOUVEL ORATEUR *Le jour de ſon Election.*

MES FRERES,

DANS un jour où la Société des Maçons raſſemble ſes plus fidéles Miniſtres, qu'elle les rappelle d'entre les (*a*) profanes, pour les entretenir de ſes douces & ſaintes Loix, jour

(*a*) Profanes, ſuivant le vrai ſens de la Maçonnerie, ſont ces hommes qui ſacrifient la probité à l'intérêt & aux honneurs paſſagers de cette vie.

jour tout consacré à l'éloge de la Maçonnerie & de ceux qui en sont le soutien & la gloire, ne seroit-il pas injuste de présenter à votre attention des objets étrangers, puisqu'on ne peut, & qu'on ne doit parler que pour célébrer le mérite de ces mêmes Loix, qui fait heureusement le vôtre ?

Occupons-nous donc de leur éclat, publions leur utilité, montrons la gloire de ceux qui les exercent; & puisque c'est des mains de la Maçonnerie que nous les tenons, que nos éloges justifient notre reconnoissance, & nous empêchent de paroître ingrats.

Ce dessein, mes Frères, est aussi grand qu'il est juste. Mais convient-il à un Maçon nouvellement initié dans nos mistéres ? Peut-être que ce jour glorieux, auquel je commence à faire usage de la parole, seroit plus honoré par mon silence. Peut-être vaudroit-il mieux écouter long-tems mes Maîtres, que de parler en leur présence; mais souffrez que je vous développe

mon cœur, l'ambition que j'ai de m'inſtruire, l'idée que j'ai des vrais Maçons, l'eſtime que je fais de la profeſſion que j'ai embraſſée ; voilà, mes Frères, ce qui dénoue ma langue, & m'invite à parler aujourd'hui.

Loix ſacrées des Maçons, que la ſageſſe enfanta, que la raiſon ſuivit, que l'autorité ſoutient ; le bien public, c'eſt votre ouvrage.

Maçons véritables, zèlés & fidéles obſervateurs de ces mêmes Lóix, la gloire, c'eſt votre partage ; & pour enfermer en deux mots l'éloge de la Maçonnerie, utile au Public, glorieuſe à ſes Miniſtres ; voilà, mes Fréres, comme je regarde la Maçonnerie, & l'idée que j'en ai conçûe.

Tout honnête homme eſt vrai Maçon ; ſes Loix ſont communes & générales à tous les hommes, toujours bien obſervées des uns, ſouvent & preſque toujours mal obſervées des autres.

Ces deux images oppoſées me font comprendre combien eſt grand l'avantage

tage que retire de la Maçonnerie un peuple policé, tel qu'eſt celui au milieu duquel nous vivons, & dont pourtant le bonheur ne nous frappe point, quoique nous le goûtions chaque jour, & cela, parce que nous n'y faiſons pas aſſez d'attention; diſons-le même hardiment, un bien général ne réveille guére le ſentiment, une félicité commune & partagée ceſſe d'être un bonheur; & ſoit fatalité, ſoit manie, l'on ne s'aviſe de ſe croire heureux que quand on l'eſt ſeul. Mais comme le juſte prix & la valeur d'un bien qu'on poſſéde, ne ſe fait jamais mieux ſentir que quand on vient à le perdre, quel malheur ſeroit le nôtre, ſi nous ne venions à reſſentir l'avantage que nous retirons de nos Loix, que par une privation ſoudaine de leurs ſecours! Quels regrets, en voyant diſparoître le repos qu'elles nous procurent! Quelles larmes couleroient en voyant ſuccéder à la police préſente les déſordres que les paſſions humaines, ſans frein & ſans régle pourroient produire! Le ſpectacle

triste que je m'en forme porte l'horreur dans mon esprit ; & si j'avois des traits assez vifs pour les peindre tels que je les conçois, vous en seriez épouvantés vous-mêmes. Figurez-vous en effet tout ce qu'un naturel bizarre, tout ce que le caprice, l'avidité, l'orgueil, l'ambition, la fureur, l'amour & la haine peuvent enfanter de monstrueux, tous leurs excès seroient les nôtres.

Ici, je me représente cette tendre mère qui voit avec une joie si douce les fruits de sa fécondité, tout d'un coup tomber dans une affreuse solitude, se voir ravir sa famille, & n'avoir que des pleurs impuissants à opposer à une main barbare.

Là, j'apperçois ce posséésseur tranquile d'un bien honnête, & qui suffit à ses plaisirs en satisfaisant ses besoins, soudainement dépouillé de l'héritage de ses pères.

Plus loin, je vois le deuil & les larmes d'un tendre époux, à qui on enleve la moitié de lui même ; partout je vois la foiblesse abbatue, l'audace triom-

triomphante, la vengeance enhardie, le meurtre en honneur, la force soumettant tout à son empire. Qui pourra dissiper tous ces monstres, mettre une digue aux débordemens des passions, & rétablir l'ordre parmi les humains? Loix sacrées des Maçons, c'est à vous à qui cet ouvrage est réservé; c'est à vous à faire pâlir le crime, à frapper le criminel, à défendre l'innocence, à relever la foiblesse, & à forcer les hommes à être heureux.

O honte de la nature! O confusion de l'humanité! faut-il que l'homme ne puisse être libre sans être criminel? Faut-il se rendre esclave pour être vertueux? Oui, mes chers Frères, telle est notre condition, telle est la tirannie de nos passions, elles veulent des loix, nos désirs injustes & téméraires ont besoin d'un frein, & pour devenir sages, il faut nous enchaîner nous-mêmes: car enfin que sont nos loix, sinon un joug que la nécessité nous impose, un reméde à des maux inévitables, une défense publique d'être injuste sous peine d'ê-

tre puni ? mais ce joug, ce remède, cette défense suivie de la honte pour les vrais Maçons, des ménaces & des châtimens pour les profanes, ont assuré le repos à l'Univers, la crainte de la peine a resserré la cupidité humaine, & les mortels sont devenus équitables, humains, bienfaisans, à la vûe du glaive vengeur de nos loix.

Venez donc, loix respectables, venez règner sur nous, vengez l'homme de l'homme même ; faites trembler l'injuste, triompher le Maçon, briller sa vertu, & soyez à jamais la regle de nos mœurs & de nos désirs.

Ici, mes Frères, en reconnoissant que les besoins ont établi nos Loix, j'aime à me représenter les effets que ces mêmes Loix produisirent dans ces siécles sauvages où elles commencerent à paroître ; j'aime à me transporter dans ces tems reculés, où la nature depuis devenue si polie, sembloit se sentir de l'ancien cahos, & j'y vois la Maçonnerie encore ignorée, qui s'avance pour secourir la nature, la perfection-

ner

ner & la débrouiller, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

En ſa préſence tout change, tout ſe renouvelle, tout ſe réforme dans l'Univers, l'ordre s'établit, la regle & la meſure ſe font connoître, le devoir eſt ſuivi, la raiſon écoutée, la ſageſſe connue, & les mortels ſans changer de nature, paroiſſent des hommes nouveaux.

Parmi eux, tout s'arrange, les conditions ſont marquées, les états diſtingués, les occupations preſcrites, les emplois reglés ; & dans cette variété de tout un monde agiſſant, on voit tous les Frères ſe prêter aux beſoins les uns des autres, s'unir par un mutuel ſecours, & il ſemble que la paix attendit l'arrivée de la Maçonnerie, pour lier tous les mortels, & former cette ſureté & cette union, qui fait aujourd'hui le charme de notre Société, & le bonheur de tous les Francs-Maçons du monde.

Enviſagez-le, mes Frères, ce bonheur, & puiſque vous en goûtez la dou-

cœur, faites voir que vous y êtes sensibles, mais reconnoissez que c'est des mains de la Maçonnerie que vous le tenez; elle vous l'a procuré, elle vous le conserve, sa vigilance s'étend à tous vos besoins, elle préside à tout, & de ses oracles résulte tout le repos, toute la tranquillité du monde.

Société respectable, nous reconnoissons le bien que vous nous apportez, tous vos bienfaits sont présens à nos esprits & à nos cœurs, & il ne manque à notre reconnoissance que des éloges dignes de vous; vous êtes utile au public, nous l'avons vû, vous êtes encore glorieuse à vos Ministres, c'est ce que je vais faire voir en deux mots.

Quand je considére, mes Frères, pourquoi dans le monde certains états, certaines professions, n'attirent à ceux qui y sont engagés, ni honneur ni gloire, je trouve que c'est à cause du peu d'avantage que la Republique retire de ces mêmes états, les hommes n'attachant l'idée de grandeur qu'à ce qui leur est

utile,

utile, & ne donnant leur estime & leur respect qu'à ce qui contribue à leur bonheur.

Aussi deux sortes d'hommes ont partagé tour à tour l'estime & l'admiration de l'Univers, & il semble qu'il y ait eu une espéce d'émulation parmi les mortels à qui leur donneroit le plus de gloire.

Ce sont les Héros & les Sages dont je parle; les Héros affrontant les hazards, s'offrant intrépidement à la mort pour défendre la vie de leurs Concitoyens, vengeant les injures de la Nation, étendant les bornes de l'Empire, surprirent, ou pour mieux dire, mériterent les suffrages des hommes par des bienfaits si éclatans.

Les Sages plus paisibles, paroissant comme inspirés des Dieux, adoucissant les mœurs, polissant les peuples, établissant des loix, & conservant par leur sagesse, ce que les Héros avoient conquis par leur valeur, firent un effet si prodigieux sur les esprits & sur les cœurs, qu'on mit en problême, si les Sages

n'étoient pas plus glorieux que les Héros, si ces hommes justes ne valoient pas mieux que de bons guerriers, en un mot, si les loix ne l'emportoient pas sur les armes, & au milieu de Rome guerriére. Un grand Législateur & un grand Guerrier décidant la question, s'expliqua dans ces termes : Je reconnois, dit ce grand homme, que la République retire un égal avantage des loix & des armes, & que les Sages & les bons Guerriers ont une gloire également grande.

En effet, mes Frères, n'est-il pas grand, n'est-il pas honorable le sort d'un homme, qui invulnérable aux passions s'applique sans relâche à retenir celles des autres, qui écarte l'injustice, punit la fraude, dépouille l'usurpateur, démasque la calomnie, flétrit l'impiété, & qui partout poursuit le vice, ou pour le détruire, ou pour le changer en vertu.

Sages du monde, vrais Maçons, voilà vos emplois, voilà votre gloire, voilà votre héroïsme pacifique ; les

Héros

Héros guerriers font parés des armes ; & vous l'êtes de la probité ; ils font la guerre au-dehors , & vous l'étouffez au-dedans ; ils combattent les ennemis, & vous combattez les passions ; ils triomphent par la force, & vous triomphez par la raison ; en un mot, Héros & Sages, vous rassemblez en vous les qualités des vrais Maçons.

Car, ne vous y trompez pas, mes Frères, pour être Héros, il faut être Maçon, & pour être Maçon, il faut être sage ; ces deux qualités de Sage & de Héros étant si étroitement liées avec la Maçonnerie, qu'elles en sont inséparables ; & pour vous donner une définition juste du vrai Maçon, représentez-vous un homme craignant Dieu, aimant son prochain, fidéle à son Prince, rendant à un chacun ce qui lui appartient, & ne faisant à autrui que ce qu'il voudroit qui lui fût fait à lui-même ; voilà le Maçon, voilà son secret, voilà ses principaux mistéres que les curieux profanes tâchent de pénétrer depuis tant de siécles.

Mais je n'en dis pas assez à la gloire des vrais Maçons. En effet, mes Frères, l'amour que les peuples ont porté à ces hommes qui faisoient leur bonheur, a été plus loin; leur reconnoissance a élevé jusqu'à la divinité les mortels les plus équitables; & les anciens Dieux de la Fable n'ont peuplé le Ciel au gré de la gentilité, que parce qu'ils étoient de bons Rois & des hommes justes sur la Terre.

Jupiter lui-même n'eût jamais été le père des Dieux, si régnant en Créte il n'avoit été le père du peuple; il doit la foudre à son équité, & les Crétois moins éclairés que reconnoissans, crurent qu'un homme si amateur de la justice & le premier des Législateurs, devoit être le premier des immortels.

Voilà jusqu'où les hommes ont porté l'idée du ministére de la Maçonnerie; voilà le dégré d'honneur & de gloire qu'ils lui ont décerné; & s'il est visible qu'ils lui en ont trop donné, c'est qu'ils croyoient ne pouvoir lui en donner assez.

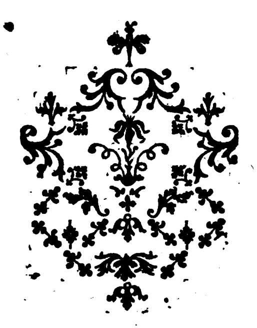
Mais

Mais aujourd'hui que la Religion éclaire les esprits & guide la raison humaine, quels honneurs ne rend-on pas à ces hommes qui rassemblent en eux les qualités de vrais Maçons! Par quelles acclamations ne loue-t-on pas toutes les actions de leur vie, & avec quel respect leur mémoire n'est-elle pas honorée?

Que n'auroit pas à dire à la gloire de la Maçonnerie & de ceux qui en sont les Ministres, une langue plus éloquente & plus exercée que la mienne? Qu'elle releveroit de choses que ma foiblesse ne peut atteindre! Quels éloges ne feroit-elle pas de tant d'illustres familles, & de ces Héros qui sont l'ornement de la France, & qui décorent leur naissance du titre de vrai Maçon? Par quels traits ne ranimeroit-elle pas son discours, en décrivant la sagesse, l'intégrité & les conditions du très-Vénérable, & des illustres Maîtres devant qui j'ai l'honneur de parler! Je me contente d'admirer en silence toutes ces rares qualités; & je finis, mes Frères, en disant, que si l'Esprit Saint dans les

Ecri-

Ecritures, déclare qu'il ne faut pas tant priser les années par l'abondance des fruits que par le nombre des Sages qui sont parmi nous, parce que leur vertu fait les beaux jours du peuple, ma Patrie ne peut avoir que des jours heureux.



DIS-

DISCOURS

PRONONCÉ

POUR L'INSTITUTION

D'UNE LOGE.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte. (a)

Tel est le sort de ceux qui manquent de talens;
La fuite d'un défaut les jette en de plus grands.

PLUS j'envisage, Mes Frères, la brillante carriére dans laquelle vos ordres respectables me forcent d'entrer; plus j'ai lieu de crainde, qu'à chaque pas où je m'engage, vous ne soyez en droit

(a) Horat. de Art. Poët. Lib. 1.

droit de m'appliquer cette fulminante Sentence d'Horace *In vitium...* En évitant le reproche de manquer de courage, je vais mériter celui de manquer de force; le désir précipité de faire éclater mon zèle, va déceler mon insuffisance; la crainte de passer pour indifférent, va me rendre téméraire. Tout concourt à justifier contre moi le sens de ce texte humiliant: d'une part, un sujet éminent à traiter; de l'autre, la présence d'un Frère *(a)* qui s'en acquitte journellement avec tant de gloire, va rappeller à vos esprits une comparaison dangereuse pour moi: Qu'elle effrayante perspective pour l'amour propre! Mais dût en gémir la vanité, c'est la premiére victime qu'immole un vrai *Maçon*, je ne dois pas en refuser le sacrifice, au devoir de la charge dont vos bontés m'ont décoré: d'ailleurs, l'honneur de tenter les efforts qu'on exige de moi, peut effacer même la honte de succomber. Ces motifs agissent si puissamment, que je sens peu à

peu

(a) L'Orateur de la Loge d'O ***

peu ma timidité s'évanouir ; mon cœur s'ouvre à la confiance, il s'enflâme du ſujet dont mon eſprit s'occupe. C'eſt en général, de la *Maçonnerie*, c'eſt en particulier, de l'inſtitution de cette nouvelle Loge, de la ſplendeur de celle d'où elle tire ſon origine, des Chefs de l'une & de l'autre, enfin c'eſt de vous tous, mes Frères, que j'ai à vous entretenir : ſur une pareille matiére, je ne puis craindre d'en trop dire, je ne ſerois répréhenſible qu'en diſant trop peu, mais de ce dernier défaut vous me ſauverez vous-mêmes. La dignité des objets que j'ai à peindre annoblira mes crayons, le ſublime des idées élevera mes expreſſions ; la vérité des éloges en enfantera de ſoi-même les graces & la juſteſſe : pour garants du ſuccès je ne veux que les tranſports que vos préſences m'inſpirent. Oui j'oſe m'en flater, j'en accepte l'augure.

(a) *Nil parvum, aut humili modo,*
Nil mortale loquar.

S'il

(a) Horat. 25. Od. Lib. 3.

S'il m'étoit permis d'ouvrir à vos yeux les Archives du monde, & d'en dévoiler les mystéres, pour y puiser l'institution de notre Art; vous y verriez son origine, antérieure même aux siécles, comme en dépôt dans les décrets éternels du souverain Architecte de l'Univers: vous y verriez la puissance de cet Art agissant sur le ténébreux cahos, en tirer la lumiére, diviser les Elemens, former cette immense quantité de Sphéres, en regler les ressorts & le cours, pour en fixer l'immuable harmonie. De-là, dans l'enfance de la nature, passant à l'homme comme le premier appanage de son Etre, faire la gloire du plus sage des Rois, (a) des plus grands Princes de la Terre, le bonheur & la science de tous ceux à qui il a été permis, comme à nous d'en sonder la profondeur.

Avec plus d'étude & de tems pour faire les recherches nécessaires, j'entrerai quelque jour dans un détail plus exact de la naissance & des progrès de notre Ordre.

Mais

(a) Salomon.

Mais pour prendre des idées confor-mes à l'excellence de l'Art-Sublime, vous le ſavez, mes Frères, il ſuffit de le connoître ; non pas tel que le regarde le profane vulgaire, à travers le bandeau groſſier de l'ignorance, mais tel qu'il a été tranſmis jusqu'à nous ſans altération, au milieu de cet Océan d'erreurs & de paſſions, qui environne l'humanité, comme un fleuve qui conſerve dans une certaine étendue la douceur & la pureté de ſes eaux, à travers l'amertume des flots où il ſe précipite ſans s'y mêler.

Sous les voiles impénétrables d'un ſecret précieux, à l'abri des regards profanes, cet Art divin, par des nœuds auſſi purs qu'aimables, unit les hommes, les aſſortit, & les range ſous les loix d'une ſociété particuliére, dans laquelle les plaiſirs & la vertu prodigieuſement mariés, les égalant ſous un commun Niveau, font autant de Frères, qu'on y compte d'Initiés.

L'Univerſel *Maçon* citoyen du monde entier, n'eſt étranger en aucun pays ; ſans le ſecours de la voix, il parle, il eſt entendu

rendu ; ſans le ſecours des yeux, il voit & l'on peut le reconnoître à des marques infaillibles.

Maître de ſoi-même, libre ſans licence, vertueux ſans férocité, voluptueux ſans indécence ; ſur la ruine des paſſions il éleve des Temples aux vertus ; ſoutenu par la *Force*, inſtruit par la *Sageſſe*, orné par la *Beauté*, lui ſeul peut ſe glorifier de poſſéder le grand art de jouir de la vie ſans en abuſer : il ſemble qu'-Horace l'ait voulu peindre quand il dit....

(a) Ille potens ſui
Lætuſque degit, cui licet, in diem
Dixiſſe, Vixi.

Héritiers des mœurs & des biens de cet âge heureux, où la folle ambition & l'aveugle fortune n'ayant point encore d'Autels dans le cœur des humains, il n'étoit de grandeur que la vertu, de richeſſes que la paix & les plaiſirs ; nous compoſons ſous les mêmes loix un Peuple innombrable de Frères, diſperſés dans

(a) Horat. Od. 29. Lib. 3.

dans toutes les parties du monde, qui malgré ce lien commun qui les réunit & les distingue, n'en savent pas moins respecter les droits des Religions des Souverains de chaque Société où la Providence les place.

Pour conserver l'ordre d'une harmonique Hierarchie, ce Peuple favorisé du Ciel se partage en plusieurs familles que nous appellons *Loges*, qui chacune sous ses Chefs particuliers jouit des avantages communs à la *Maçonnerie*.

Depuis l'heureux instant que le secret des *Maçons* a passé en France, il est une de ces familles, successivement illustrée par les noms de ses Chefs, & en dernier lieu par celui du Maître qui la régit présentement avec autant de sagesse que de douceur, laquelle fidéle dépositaire des véritables principes de la Maçonnerie, en a toujours conservé les loix dans leur intégrité. C'est du sein de cette célébre famille que presque toutes les Loges répandues en France, ont tiré leurs lumiéres. Cette circonstance, le point originaire de sa gloire, est sans doute

la source des succès brillans qui ont favorisé ses différentes créations.

Si l'on peut augurer la grandeur future d'une association, sur la faveur des auspices qui président à l'origine de ses liens, de quel éclat la nouvelle Loge n'a-t-elle pas droit de se flatter.

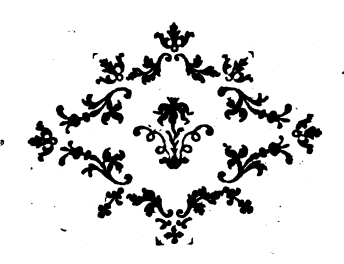
L'ancienne Loge, notre respectable Mere, quoique sans tumulte, devenue si nombreuse qu'elle ne pouvoit presque jamais rassembler dans un même cercle, tous les membres qui la composoient, admet un Frère, qui dès le moment de son initiation, enflâmé de zèle pour le bien de l'Ordre, se prête au dessein d'en former une nouvelle ; il fait plus, en se mettant à sa tête, il la décore d'un nom si illustre, qu'il feroit la matiére des plus justes éloges, si ses qualités personnelles n'en fournissoient une plus ample encore, & sur lesquelles il nous seroit agréable de nous étendre, si sa modestie contente de les mériter n'en rejettoit l'encens.

A peine notre nouvelle institution est projettée, qu'il semble qu'un génie atta-

attaché aux intérêts de l'Ordre, en hâte l'exécution ; de façon que l'on voit son établissement réguliérement parfait, aussi-tôt qu'on apprend sa naissance, & pour couronner de si glorieux progrès, nous voyons avec transport d'illustres Frères nos anciens Maîtres, honorer aujourd'hui de leurs présences & de leurs suffrages nos premiers Actes solemnels.

Tel qu'un jeune essaim d'Abeilles quitte l'asile de sa naissance pour aller en d'autres lieux, sous les mêmes loix former une nouvelle Republique, & vaquer aux mêmes exercices : Ainsi, mes Frères, que nous devons regarder comme nos Patriarches ; séparés, mais non pas désunis, vous nous verrez sous les ordres de l'illustre Maître qui nous gouverne, invariablement attachés aux grands principes que nous avons puisés parmi vous, modélant nos mœurs, nos vertus & nos plaisirs sur les vôtres, mériter que vous puissiez, sans rougir, nous avouer pour Frères, & par l'ac-

cord de cette ſage harmonie ne former avec vous qu'un ſeul & même Corps de légitimes *Maçons*, qui enveloppé ſous ſes propres vertus, ſoit à jamais une Enigme inexpliquable pour les profanes, dont la noire envie même ſoit forcée de reſpecter la majeſtueuſe obſcurité.



DIS-



DISCOURS
D'APPAREIL,
PRONONCÉ
Le Jour de la Fête de * * *

MES FRERES,

IL est donc arrivé ce jour que nous attendions avec tant d'impatience, jour où le silence offre un nouveau triomphe à la Vertu. Nous nous retrouvons enfin sous les yeux d'un Maître aussi recommandable par son zéle que par ses lumiéres, & à qui cette Loge doit son plus beau lustre. Quel spectacle charmant! mes yeux enchan-
tés

tés ne proménent leurs regards que sur des objets flateurs. Je n'apperçois de tout côtés que de tendres Frères d'ignes possesseurs d'un Secret aussi ancien qu'inviolable ; la sérénité qui brille sur leur front, l'attitude majestueuse où je les vois, tout fait ici l'éloge de la Maçonnerie. Éh ! qui ne seroit interdit à l'aspect de cette Assemblée, plus respectable cent fois que ce Senat Romain que les Gaulois ne purent contempler sans frayeur. Le crime n'ose approcher de ces lieux ; la raison lui en défend l'entrée, l'honneur y préside, l'innocence y prodigue des douceurs ignorées du vulgaire. Que ne pouvons-nous à jamais y fixer notre demeure, & nous séparer ainsi de ces hommes pervers dont le commerce répand tant d'amertume sur nos jours ! mais puisque nous ne saurions prétendre à cette félicité, tâchons du moins de conserver au milieu d'eux le caractére que nous apportons ici. Pour vous y engager, mes Frères, souffrez qu'après vous avoir rappellé en peu de mots l'origine & les progrès de notre Or-
dre,

dre, je vous trace le Portrait du Franc-Maçon, & si quelqu'un de vous ne s'y reconnoît pas, qu'il rougisse de s'y méconnoître : ne croyez point au reste qu'ébloui de l'honneur que vous m'avez fait, je prétende remplir dans ce discours l'idée qu'entraîne après soi le nom d'Orateur : j'ignore les ressources d'une éloquence étudiée ; le langage du cœur est ma seule Rhétorique.

Salomon le plus sage & le plus magnifique des Rois devenu paisible possesseur de ses Etats, resolut d'achever le Temple que son pere avoit commencé d'élever au Seigneur, & pour que l'édifice répondît à la Majesté de celui à qui il devoit être dédié, il crut devoir y employer les plus fameux Architectes & les plus habiles ouvriers de son tems, Il seroit inutile de vous redire ici comment notre Ordre, dès-lors si nombreux, se perpétua jusqu'à l'arrivée des Croisés dans la Palestine.

Tous les Francs-Maçons étoient Chrétiens, tous les Chrétiens devinrent Francs-Maçons. Ceux-ci de retour de

la

la Terre Sainte établirent des Loges dans leur Patrie : les guerres presque continuelles qui agiterent la France dans la suite, y mirent notre Art dans une sorte d'oubli ; l'Angleterre seule en conserva toutes les connoissances & l'exerça toujours ; c'est de-là même qu'il s'est répandu dans l'Univers. Bien différent de ces Empires, ouvrages des hommes dont on conserve à peine la mémoire, notre Ordre en dépit des révolutions qui ont éteint des peuples entiers, s'est conservé jusqu'ici dans son éclat : & d'où lui vient cet avantage, si ce n'est de la pureté de ses maximes. Cette époque à jamais glorieuse pour l'Art sublime, vous est connue, mes Frères ; disons maintenant quel est le Franc-Maçon.

Toi, de qui notre Ordre ose se réclamer, Sagesse donne à ma voix cette force & ce charme qui caractérise la vérité, imprime sur mes lévres l'image de mes sentimens.

Le parfait Maçon est ce mortel heureux qui dégagé de toute prévention, trouve la volupté dans le sein de la

sagesse

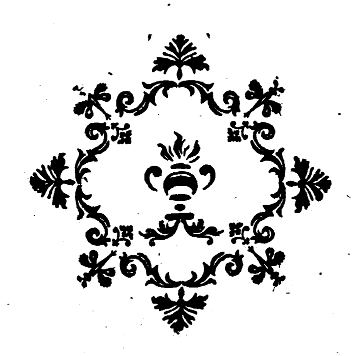
ſageſſe, charmé d'obliger ſon prochain, il ſaiſit avidement l'occaſion de le ſervir; il fuit le crime moins par la crainte du châtiment, que par le plaiſir qu'il trouve à bien faire ; le parfait Maçon enfin eſt d'un commerce aiſé, ſes mœurs ſont douces, ſes maniéres prévenantes, il n'aime point à dominer dans les Aſſemblées, ſon entretien eſt exempt d'aigreur & d'amertume, ſon cœur ne connoît point les mouvemens de l'envie, & ne reſſent jamais cette joie maligne que les diſgraces d'autrui répandent ſur le viſage & dans les diſcours.

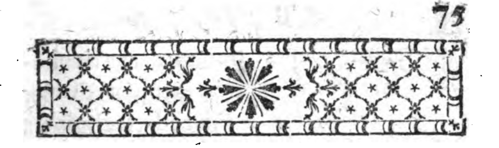
La Maçonnerie qui forme les hommes à toutes les vertus, produit auſſi les amis les plus effectifs. Parcourez ſes Annales, partout vous trouverez l'amitié reſpectée, ſes droits ſacrés, ſes liens indiſſolubles : Sages du monde, portez-vous auſſi loin dans l'amitié, la delicateſſe & la vivacité de vos ſentimens ?

Mais où me laiſſe-je emporter, j'excéde mes forces ! & que pourrois-je dire à ce ſujet dont vous ne ſoyez déja tous convaincus ! C'eſt ici le lieu de

vous remercier, mes Frères, de la grace que vous m'avez faite de m'admettre entre les vôtres, & j'ose vous assurer que personne n'est plus content de son état que je le suis, ni plus jaloux de la gloire des Francs-Maçons.

FIN.





STATUTS GENERAUX DES FRANCS-MAÇONS.

ARTICLE PREMIER.

Touchant DIEU & la RELIGION.

UN Maçon eſt obligé, en vertu de ſon titre, d'obéir à la Loi morale, & s'il entend bien l'Art, il ne ſera jamais un Athée ſtupide, ni un libertin ſans Religion. Dans les anciens tems les Maçons étoient obligés dans chaque Pays, de profeſſer la Religion de leur Patrie ou Nation quelle qu'elle fût; mais aujourd'hui laiſſant à

eux-mêmes leurs opinions particulié-res, on trouve plus à propos de les obliger ſeulement à ſuivre la Religion, ſur laquelle tous les hommes ſont d'accord. Elle conſiſte à être bons, ſincéres, modeſtes & gens d'honneur, par quelque dénomination ou croyance particuliére qu'on puiſſe être diſtingué: d'où il s'en ſuit que la Maçonnerie eſt le centre de l'union, & le moyen de concilier une ſincére amitié parmi des perſonnes qui n'auroient jamais pû ſans cela ſe rendre familiéres entr'elles.

II.

Touchant le MAGISTRAT CIVIL, ſuprême ou ſubordonné.

UN Maçon eſt un paiſible Sujet des Puiſſances Civiles, en quelqu'endroit qu'il réſide, ou travaille. Il ne trempe jamais dans les complots & conſpirations contraires à la Paix & au bien d'une Nation. Il eſt obéiſſant aux Magiſtrats inférieurs. Comme la guerre, l'effuſion du Sang & la confuſion ont toujours fait tort

à

à la Maçonnerie, les anciens Rois & Princes en ont été d'autant plus disposés à encourager ceux de cette profession, à cause de leur humeur paisible & de leur fidélité. C'est ainsi qu'ils répondent par leurs actions aux pointilles de leurs adversaires, & qu'ils accroissent chaque jour l'honneur de la Fraternité qui a toujours fleuri pendant la paix. C'est pourquoi, s'il arrivoit à un Frère d'être rebelle à l'Etat, il ne devroit pas être soutenu dans sa rébellion. Cependant on pourroit en avoir pitié, comme d'un homme malheureux : & quoique la fidéle Fraternité doive désavouer sa rébellion, & ne donner pour l'avenir, ni ombrage, ni le moindre sujet de jalousie politique au Gouvernement, néanmoins s'il n'étoit point convaincu d'aucun autre crime, il ne pourroit point être exclu de la Loge, & son rapport avec elle ne pourroit être annullé.

III.

Touchant les LOGES.

UNE Loge est un endroit où les Ma-

çons s'assemblent & travaillent : De-là vient qu'une Assemblée ou Société de Maçons dûement organisée est appellée Loge. Chaque Frère doit absolument dépendre d'une telle Loge, & être sujet à ses propres Statuts & aux Reglemens généraux. Elle est, ou particuliére, ou générale, ce qui se comprendra mieux en la fréquentant, & par les Reglemens de la grande Loge. Anciennement aucun Maître ou Compagnon ne pouvoit s'absenter de sa Loge particuliére, quand il étoit averti d'y comparoître, sans encourir une sévére censure, à moins qu'il ne parût au Maître & aux Surveillans qu'il en avoit été empêché par la pure néceffité.

Ceux qui sont admis à être Membres d'une Loge, doivent être des gens de bonne reputation ; pleins d'honneur & de droiture, nés libres & d'un âge mûr & discrets. Ils ne doivent être ni esclaves, ni femmes, ni des hommes qui vivent sans morale, ou d'une maniére scandaleuse.

IV.

IV.

Touchant les MAITRES, Surveillans, Compagnons & Apprentifs.

TOUTE promotion parmi les Maçons est fondée uniquement sur la valeur réelle & le mérite personnel, afin que les Frères ne soyent exposés à aucune confusion, & que l'Art Royal ne tombe point dans le mépris. Il est impossible de pouvoir donner par écrit une description de ces choses là. Mais chaque Frère doit être attentif dans sa place, & les apprendre d'une maniére qui est toute particuliére à cette Fraternité.

AUCUN Frère ne peut être Surveillant, sans avoir passé par le dégré du Compagnon, ni Maître à moins qu'il n'ait été Surveillant, ni grand Surveillant, à moins qu'il n'ait été Maître de Loge, ni Grand-Maître, à moins qu'il n'ait été Compagnon avant son Election; qu'il ne soit d'une noble naissance, ou un Gentilhomme de la meilleure sorte, ou quelque Savant du premier

mier ordre, ou quelque fameux Architecte, ou quelqu'autre Artiste, descendu d'honnêtes parens, & qui selon l'opinion de toutes les Loges est d'un mérite particulier. Le Grand-Maître, pour pouvoir mieux s'acquitter de son office, & d'une maniére plus facile & plus honorable, a le pouvoir de choisir lui-même son député Grand-Maître, qui doit être alors ou doit avoir été auparavant le Maître d'une Loge particuliére. Il a le privilége de faire tout ce que le Grand-Maître son Principal pourroit faire lui-même, à moins que ledit Principal ne soit présent, ou qu'il n'interpose son autorité par une Lettre.

Les Conducteurs & Gouverneurs suprêmes & subordonnez des Loges, doivent conformément aux anciennes obligations & aux Reglemens, être obéis par tous les Frères dans leurs postes respectifs avec toute sorte d'humilité, de revérence, d'amour & de plaisir.

V.

Touchant la conduite de l'Art en travaillant.

Le plus expert d'entre les Compagnons, sera choisi & établi Maître ou Inspecteur de l'Art sublime, & il doit être appellé Maître par ceux qui travaillent sous lui. Les Compagnons doivent éviter les mauvais discours, & ne point se donner les uns aux autres des noms désobligeans : ils doivent s'appeller Frère ou Compagnon, & se conduire avec politesse dedans & hors de la Loge.

Le Maître se sentant lui-même capable & adroit, entreprendra l'ouvrage du Seigneur aussi raisonnablement qu'il se pourra ; il employera ses biens avec autant de bonne foi que s'ils étoient les siens propres, & il ne donnera pas à un Frère ou à un Apprentif plus de gages qu'il n'en mérite réellement.

Personne ne fera paroître de l'envie, lorsqu'il verra prospérer un Frère ; il

il ne le fupplantera point, & il ne le mettra pas hors de fon ouvrage, s'il eft capable de le finir lui-même, d'autant plus que qui que ce foit ne peut finir un ouvrage, autant au profit de l'Art que celui qui l'a d'abord entrepris, à moins qu'il n'ait une parfaite connoiffance du deffein & du plan de celui qui l'a commencé.

QUAND un Compagnon fera choifi Surveillant du travail au-deffus du Maître, il fera fidéle tant au Maître qu'aux Compagnons, il vifitera foigneufement l'ouvrage pendant l'abfence du Maître pour la plus grande gloire de l'Ordre, & fes Frères lui obéiront.

TOUS les Maçons employés recevront leurs gages, fans murmurer & fans fe mutiner, & ils ne quitteront point le Maître, jufqu'à ce que l'Ouvrage foit fini.

UN nouveau Frère fera inftruit dans la maniére de travailler, afin d'empêcher qu'il ne perde les matériaux par faute de jugement, & pour augmenter & continuer l'amour fraternel.

TOUS les outils dont on se servira pour travailler, seront approuvés par la grande Loge.

VI.

Touchant la maniére de se conduire,

Dans la Loge pendant qu'elle est constituée.

VOUS ne ferez point de Compagnies particuliéres, ou de conversation séparée, sans la permission du Maître : Vous ne parlerez d'aucune chose impertinente ou indécente : Vous n'interromperez ni le Maître ni les Surveillans, ni aucun Frère, pendant qu'il parle au Maître : Vous ne vous comporterez pas d'une maniére burlesque & boufonne, pendant que la Loge est occupée à ce qui est sérieux & solemnel, & vous ne vous servirez d'aucun terme mal séant, sous quelque prétexte que ce soit. Au contraire, vous aurez pour le Maître, les Surveillans & les Compagnons, toute la révérence qui leur est dûe, & vous les comblerez d'honneur.

S'IL y a quelque plainte faite, le Frère

Frére trouvé coupable s'en tiendra au Jugement & à la détermination du Maître de la Loge qui est le Juge né de telles disputes, à moins qu'il n'en appelle à des Arbitres particuliers qui sont, pour l'ordinaire, les Officiers de la Loge; mais il ne faut jamais se porter partie contre qui que ce soit pour ce qui concerne la Maçonnerie, sinon lorsque la Loge le juge d'une néceſſité abſolue.

Après que la Loge est finie, & lorsque les Frères ne sont pas encore retirés.

VOUS pouvez vous réjouir d'une maniére innocente, vous traiter les uns les autres selon votre capacité, mais en évitant tout excès, & en ne forçant aucun Frère à manger ou à boire plus qu'il ne veut: Vous ne l'empêcherez point de se retirer, lorsque ses affaires le demanderont, & vous ne ferez, ni ne direz aucune chose qui puiſſe offenser, ou empêcher la facilité & la liberté de la conversation. Autrement cette belle harmonie, qui doit être entre nous, perdroit

perdroit une partie de ſon éclat, & le but louable que nous nous propoſons s'en iroit en ruine. Il ne doit point être queſtion d'aucune pique ou querelle particuliére dans l'endroit où ſe tient la Loge, encore moins de diſputes touchant la Religion, les Nations ou la politique de l'Etat, parce qu'en qualité de Maçons, nous ſommes tous de la Religion univerſelle dont il a été parlé; comme auſſi de toutes les Nations, de toutes les Langues & de toutes les familles: De plus nous ſommes oppoſés à tous ceux qui parlent de la politique, parce que c'eſt une choſe qui ne s'accorde & qui ne s'accordera jamais avec la proſpérité d'une Loge. Cette obligation a toujours été étroitement enjointe & obſervée, mais particuliérement depuis la réformation dans la Grande Bretagne, ou pour le dire autrement depuis que cette Nation eſt d'un ſentiment contraire à la Communion de Rome, & qu'elle s'en eſt ſéparée.

Lorsque des Frères se trouvent ensemble sans aucun Etranger, quoique ce ne soit pas dans une Loge.

Vous devez vous saluer d'une maniére civile, ainsi qu'on vous l'enseignera, en vous traitant l'un l'autre de Frère ; & vous vous donnerez des instructions mutuelles, quand il se trouvera à propos. Mais cela se doit faire sans être vû ni entendu, sans empiéter l'un sur l'autre, & sans perdre le respect qui seroit naturellement dû à un Frère, quand même il ne seroit pas Maçon : car quoique tous les Maçons soient Frères sur le même niveau, cependant la Maçonnerie ne prive point un homme des honneurs, dont il jouissoit auparavant, au contraire elle en est un accroissement, particuliérement s'il a obligé la Fraternité, qui doit faire honneur à qui il est dû, & fuir les mauvaises maniéres.

En présence des Etrangers qui ne sont pas Maçons.

Vous serez circonspect dans vos paroles

roles & dans vos démarches, en forte que l'Etranger le plus pénétrant ne puisse découvrir ou trouver ce qu'il n'est pas propre de donner à entendre & quelquefois vous changerez de propos, menageant cela pour l'honneur de la vénérable Société.

A la Maison & dans le Voisinage.

Vous devez vous comporter en hommes de bonnes mœurs & en sages, & sur tout ne point faire connoître à vos familles, à vos amis & à vos voisins ce qui concerne la Loge, &c. Tout au contraire, vous devez sagement consulter votre propre honneur & celui de l'ancienne Fraternité, pour raisons dont on ne doit pas faire mention. Vous devez aussi prendre soin de votre santé, en ne demeurant point trop tard ensemble, ni trop loin de vos logis, après que les heures de la Loge sont passées, & en évitant tout excès, en sorte que vous ne fassiez point tort à vos familles par négligence, & en vous rendant incapables de travailler.

Envers un Frère Etranger.

VOUS l'examinerez avec précaution & fuivrez en céci la méthode que la prudence vous indiquera, afin de ne point vous en laiffer impofer par un faux prétendant plein d'ignorance, que vous devez rejetter avec mépris & dérifion; en vous donnant de garde de lui communiquer le moindre rayon de lumiére.

MAIS fi vous découvrez que c'eft un bon & véritable Frère, vous devez en conféquence de cela le refpecter; & s'il eft dans la néceffité, vous devez l'aider fi vous pouvez, ou bien lui dire comment il peut être fecouru: vous devez encore lui donner de l'occupation, pendant quelques jours, ou bien le récommander pour lui en faire trouver. Au furplus vous n'êtes pas obligé de faire plus que vous ne pouvez, mais feulement de préférer un pauvre Frère, qui eft un bon & honnête homme à toute autre pauvre perfonne, qui fe trouveroit dans les mêmes circonftances. Enfin, non-feulement vous obferverez ces obliga-

tions,

tions, comme aussi celles qui vous seront communiquées par une autre voie, mais de plus vous cultiverez l'amour fraternel, qui est le fondement & la maîtresse pierre, de même que le ciment & la gloire de cette ancienne Fraternité. Vous éviterez les disputes, les querelles, la médisance & la calomnie, & vous ne souffrirez jamais que les autres médisent d'aucun honnête Frère; au contraire vous défendrez sa réputation & lui rendrez toute sorte de bons offices, autant que votre honneur & votre sureté vous le permettront, mais non plus loin. Et si quelqu'un de vos Frères vous fait tort, vous devez vous adresser à votre Loge ou à la sienne, & de-là vous pouvez en appeller à la grande Loge un des jours de la communication du quartier: ensuite de quoi vous êtes en droit d'en rappeller à la grande Loge annuelle, conformément à la louable pratique de nos Pères dans chaque Pays, lesquels ne poursuivoient jamais personne en Justice, à moins que le cas ne pût être décidé autrement, mais qui écoutoient patiemment

 l'avis

l'avis ſincére & amiable du Maître & des Compagnons, quand ils vouloient les empêcher de prendre des étrangers à partie, & les engager au contraire à mettre promptement fin à toute procédure, afin qu'ils puſſent s'appliquer à l'affaire de la Maçonnerie avec plus de plaiſir & de ſuccès. Mais pour revenir aux Frères & Compagnons qui ſont en Procès, le Maître & les Frères doivent obligeamment offrir leur médiation, à laquelle les Frères qui ſont en conteſtation devroient ſe ſoumettre d'une maniére pleine de reconnoiſſance. Mais s'ils trouvoient cette ſoumiſſion impraticable, ils pourront continuer leur Procès, non avec indignation l'un contre l'autre, comme il ſe pratique ordinairement, mais ſans colére & ſans rancune. En un mot, il faut qu'on reconnoiſſe en tout la bénigne influence de la Maçonnerie, qui a été cauſe que tous les vrais Maçons en ont agi ainſi, depuis le commencement du monde, & en agiront de même juſqu'à la fin des tems.

RECEPTION



RECEPTION
DU PRINCE
DE SAXE-GOTHA.

COMME tout ce qui regarde l'honneur de la Maçonnerie, doit devenir intéreſſant pour ſes Membres, on va leur faire part d'un incident dont nos Gazettiers ont fait mention, mais dont ils ont ignoré le détail.

Le Prince de Saxe-Gotha déſirant être Franc-Maçon, fit écrire à la Loge de Berlin, que ſi l'on jugeoit à propos de lui députer quelques Frères pour l'initier, il feroit tous les frais du voyage, & qu'ils feroient contens de ſa reconnoiſſance. On choiſit auſſi-tôt ſept Frères capables de faire cette réception, & on les

les fit accompagner du Frère Architecte.
Ces huit Officiers furent reçus par le Prince avec autant de distinction que l'auroient été des Ambassadeurs de Têtes couronnées, & bien-tôt il fut initié avec quelques Seigneurs de sa Cour. Il retint les Députés pendant six semaines, les fit magnifiquement traiter à ses frais & dépens & leur procura tous les plaisirs dignes d'un Prince. Lorsqu'ils prirent congé de lui, il leur fit présent à chacun d'une Montre & d'une Tabatiere d'or, & remit à l'un des Frères une bourse contenant 1700 écus d'Allemagne pour le fond de la Loge de Berlin.

On pourroit joindre à cet auguste Frère nombre de Princes & de Seigneurs Allemands qui se font initier tous les jours; mais pour donner une idée de la considération où les Maçons sont à Berlin, il est à propos de décrire la Procession qui se fait tous les ans dans cette Ville, le jour de Saint Jean.

La veille de la Fête tous les Frères s'assemblent pour regler l'ordre de la Marche, & l'on invite les Seigneurs & les

les Dames à prêter leurs Caroſſes pour la Cérémonie du lendemain, où chacun ſe fait un plaiſir de contribuer de quelque choſe, afin de lui donner plus d'éclat.

Le jour de S. Jean dès le matin on ſe met en Marche dans l'ordre ſuivant.

Le Frère Architecte eſt à la tête à cheval, un glaive flamboyant à la main, avec un bonnet à la Houſarde. Il eſt ſuivi de quatre Cavaliers & de quatre Trompettes bien montés. Six Frères Servans accompagnent le Caroſſe du Vénérable, qui eſt attelé de ſix chevaux, & dans lequel eſt le Frère *Orateur*. Les autres Officiers ſuivent deux à deux dans des Caroſſes attelés comme le précédent. Enſuite marchent les Frères Viſiteurs auſſi deux à deux dans des Caroſſes. Ils ſont ſuivis par les Muſiciens qui ſont ſix à ſix dans des Chars, où ils jouent la marche des Maçons. Les Timbales & les Trompettes donnent alternativement des fanfares juſqu'au Palais Kam... Après cela marchent tous les Frères de la Loge deux à deux dans des

des Carosses, puis les deux *Surveillans* revétus des marques de leur dignité, viennent à la queue dans un pareil équipage. La Marche est fermée par deux *Sous-Architectes*, qui sont à cheval, l'épée nue à la main. Ceux qui ont des Domestiques reçus Frères servans, les font marcher à la portiére de leur Carosse.

Lorsqu'on est arrivé au Palais où se fait la Fête, on passe entre une double haye formée par deux Compagnies d'Infanterie, qui sont sous les Armes pour écarter la populace; & quand le Vénérable met pied à terre, les Trompettes donnent encore des fanfares, & l'on entend aussi-tôt une décharge de 9 piéces de canon.

Tous les Frères entrés & placés, le Vénérable ouvre la Loge, & les Freres Servans se tiennent aux environs pour empêcher que les Soldats qui gardent les dehors, ne laissent entrer quelques Profanes, ou n'entrent eux-mêmes, ce qui leur est expressément défendu. Le Vénérable qui sort d'exercice, fait pour l'ordinaire un discours conforme aux circons-
tances

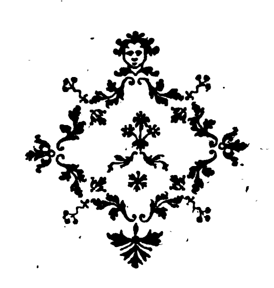
tances de la Fête, & l'on procéde ensuite à l'élection d'un nouveau Maître, & de nouveaux Officiers; ce qui se fait à la pluralité des voix. L'élection faite, l'Orateur fait un discours sur l'excellence de l'Art, on instruit les Freres nouvellement initiés; puis le Vénérable ferme la Loge, & l'on se proméne encore jusqu'au moment de se mettre à table.

Pendant tout le Repas, un nombre choisi de Freres à talens placez dans des espéces d'orchestres bien décorées, exécutent différens morceaux de Symphonie. La premiére santé se porte au Roi de Prusse, comme Grand-Maître de toutes les Loges d'Allemagne. Elle est célebrée par sept coups de canon, & celle des Officiers par trois. Le Repas fini on va s'amuser à différens jeux. Entre le dîner & le souper, on trouve dans le Jardin des Bufets garnis de toutes sortes de Vins & autres Rafraîchissemens.

A huit heures tout le Palais est illuminé, & l'on se met à Table. Le Repas & sur tout le fruit est plus somptueux le soir, parce que les Dames y sont introduites

duites, & se promenent pendant le soûper autour des Tables, où on leur présente des Rafraîchissemens & des Confitures. La Fête est terminée par un trés-beau feu d'artifice; ensuite chacun se retire, & le Vénérable élû dans cette Loge est installé dans la premiére par celui qui quitte. Il est bon d'observer, qu'on se rend pour cette Fête à Berlin, de 40 & de 50 lieues de distance.

Voilà un léger crayon de la liberté, dont les Maçons jouissent à Berlin par la douceur du Gouvernement.



LET-



LETTRE D'UN FRANC-MAÇON A UN DE SES AMIS.

VOUS vous ſouvenez ſans doute, mon cher Ami, des affaires fâcheuſes que l'on ſuſcita il y a quelques années aux Francs-Maçons. Sans les connoître nous prîmes part à leur diſgrace. C'eſt le droit de la Vertu perſécutée d'intéreſſer & d'attendrir les cœurs qui lui ſont ſincérement attachés ; envain la Calomnie s'efforce de l'obſcurcir & de la rendre ſuſpecte, elle perce toujours malgré l'horreur des ténébres dont ſes ennemis l'enveloppent, & diſſipe enfin les ſoupçons dont l'Envie prend plaiſir à la noircir.

» L'Etat, disoient ces Politiques inquiets & nourris, sans le savoir, des maximes de Machiavel, » doit tout appréhender de cette Société, elle couvre la surface de la Terre, ses Membres sont unis par des liens d'autant plus durables, qu'ils sont moins exposés au grand jour, un mot peut les rassembler, l'intérêt commun les rend tous Frères, leurs Mistéres couvent une révolution qu'il faut prévenir, & le reste du monde est menacé de porter leurs fers, s'ils ne sont exterminés promptement sans distinction.

Les faux Dévots accoûtumés à verser dans le cœur du Vulgaire crédule un noir poison contre tout ce qui leur fait ombrage, & particuliérement contre ces vertus morales qu'ils ne connoissent que par théorie, & dont la pratique dans les autres traverseroit leurs intérêts, ne portérent pas, vous le savez, des coups moins terribles à cette Société Vénérable.

Encore remplis de ce zéle criminel, qui animoit les Fanatiques qui privérent la

la France de leurs meilleurs Princes, ils crurent que les Maçons devoient en être des Victimes : la Jalousie leur donna des armes, l'Ambition les fit combattre, & Rome séduite par l'imposture lança ses Foudres contre les Maçons.

Elle ne manquoit pourtant pas alors d'Hommes éclairés & incapables de se laisser prévenir ; mais loin de les appeller à l'examen des crimes imputés à la Maçonnerie, on ne négligea rien pour les en éloigner.

Les bons Ministres se voyent sans aigreur préférer ceux qui ne leur ressemblent pas ; toujours prêts à servir le Maître, ils attendent qu'il les appelle : ils croiroient se rendre suspects de mauvaises intentions, s'ils alloient au-devant de sa confiance.

Le Chef ignore quelquefois quels sont ses meilleurs Membres, & conséquemment l'avantage qu'il en peut tirer.

Un cœur pur n'imagine pas qu'il puisse y en avoir de corrompus, il les croit tous formés comme lui, également incapables & de haine & d'injustice.

C'eſt ainſi que Rome cette tendre Mere a été ſouvent expoſée à uſer de rigueur contre ſes meilleurs Enfans : l'Hiſtoire nous apprend qu'elle n'a pas épargné ſes Fils aînés quoiqu'innocens ; & vous venez de la voir étendre ſa main jusques ſur ceux des Maçons qui lui ſont auſſi ſincérement attachés, que parfaitement ſoumis.

On lui perſuada avec le ſiſtéme de la Probabilité que dans leurs Loges ces derniers faiſoient gémir les bonnes Mœurs ſous le poids des crimes, formoient des complots contre l'Egliſe, & dreſſoient un Trône à l'Athéiſme.

Voilà, mon cher Ami, les principaux motifs des perſécutions excercées contre la Maçonnerie. Le Peuple les crut juſtes, & ne chercha point à examiner s'ils avoient été dreſſés par la Calomnie.

Nous fûmes plus circonſpects ; le Préjugé ne gagna rien ſur notre eſprit : avant de ſouſcrire à la condamnation des Accuſés nous voulûmes connoître leurs crimes. Quantité de Maçons plus admirables encore par leurs vertus, que reſpectables

tables par leurs dignités nous paroiſſoient des garants de leur innocence. Avions-nous beſoin d'autres preuves pour nous décider en leur faveur ? Non ſans doute ; mais enfin nous ne voulions devoir notre conviction qu'à nous-mêmes.

Nous nous promîmes dès-lors que celui de nous deux qui ſeroit le premier admis dans cette Société, ſeroit ſavoir à l'autre les obligations qui ſont impoſées à ceux que l'on accuſoit de tant d'horreurs.

Le tems eſt arrivé, je puis & je dois les juſtifier aux yeux de tout l'Univers : Je ſuis Maçon, & ce titre mettroit le comble à mon bonheur, ſi en effet j'en étois digne.

LA MAÇONNERIE eſt une Société d'hommes de tout âge, de toute condition, & de tout pays, qui ſont aſſez amateurs de la Vertu pour la chercher toujours, aſſez courageux pour ne la trahir jamais, & aſſez heureux pour la voir conſtamment pratiquée par leurs véritables Frères.

Maitres de vivre dans la Religion où

ils ſont nés, obligés d'être fidéles à leur Patrie, les engagemens qu'ils prennent en ſe faiſant Maçons, ne les diſpenſent point des ſermens qu'ils ont fait à leur Dieu & à leur Souverain.

Cette déclaration devroit aſſurément calmer nos ennemis, mais ils demandent autre choſe qu'une proteſtation de notre innocence.

Pour ceſſer d'être ſuſpects, ils veulent que nous nous rendions mépriſables ; il faut manquer à ſa parole, il faut commettre une indiſcrétion pour mériter leur bienveillance.

Que d'autres la recherchent à ce prix là, nous y conſentons, mais nous n'en voulons point. Quelle ſatisfaction peut-on trouver dans la jouiſſançe d'un bien qu'on acquiert qu'aux dépens de ſa probité ?

Vous voyez bien que je parle de ce Secret inviolable qui indiſpoſe tant de gens contre nous : Je vous avoue qu'il n'eſt pas la principale de nos obligations ; mais enfin c'en eſt une, & nous devons ſatisfaire à toutes également. Voilà pourquoi nos Miſtéres n'ont jamais été & ne ſeront

'feront certainement jamais révélés.

Que le mot de Miftére ne vous prévienne pas contre nous ; nous n'entendons par-là que cet ordre étonnant qui regne dans nos Affemblées & qui eft le Sceau de la vraie Sageffe. Comment pourrions-nous diftinguer nos Frères du refte des hommes, fi nous ne nous étions folemnellement promis de procurer à perfonne les connoiffances qui nous caractérifent.

Toujours attentif à remplir cet engagement, le Maçon ne fe trahit point, & s'il eft quelquefois trompé par des faux Frères, il trouve dans les inftructions qu'il a reçues de quoi n'être pas dupe long-tems ; fon erreur ne tire point à conféquence, fon fecret demeure entier, & il ne refte au Fourbe qui vouloit le féduire, que la honte de fe voir arracher le mafque qui le déguifoit.

En quelle eftime ne devroit pas être une difcrétion portée auffi loin ? Sans cette vertu, les liens qui uniffent les hommes pourroient-ils fubfifter un moment ? Elle donne naiffance à toutes les autres,

autres, elle les perfectionne, ou du moins elle les rassemble & les entraîne toutes après elle; C'est ce que Juvénal à voulu nous apprendre sur la fin de sa dixiéme Satire,

Nullum Numen abest, si sit Prudentia.

La Religion & l'Etat n'auroient pas été si souvent la proye des révolutions les plus sanglantes, si ceux qui les gouvernoient eussent connu & pratiqué comme les Maçons cette vertu dont on leur fait un crime.

Vous me demanderez sans doute de quelle utilité peut être le mistére d'une chose qui vrai-semblablement n'est rien en elle-méme, & dont la connoissance ne peut selon vos conjonctures faire aucun tort à la Maçonnerie. Je vais vous satisfaire, & vous désabuser en même tems.

On ne reçoit personne parmi nous, si quelqu'un de nos Frères ne répond qu'après un mûr examen il a trouvé au Candidat des qualités qui le rendent digne de la Société. C'est une précau-

tion

tion néceſſaire au bien commun : nous avons des Loges par toute la terre, elles ſont toutes unies entr'elles auſſi étroitement que les Membres d'une ſeule le ſont entr'eux. Voilà le motif de notre exactitude à garder notre Secret. On apprend au Nouveau Reçu à ſe faire reconnoître & recevoir dans toutes les Loges ; s'il ſuffiſoit pour y être admis de prendre le titre de Maçon, nous verrions bien-tôt un tas d'hommes curieux & peut-être ſans vertus, ſe joindre ſans obſtacles à une Société d'honnêtes gens dont le bonheur conſiſte à n'être point confondus avec le Vice.

Les jugemens des hommes porteront-ils toujours à faux ? & ceux qui leur montrent le ſentier étroit de la Perfection, en y marchant les premiers ſeront-ils éternellement les objets de leur jalouſie & de leurs perſécutions ?

Les Maçons, il eſt vrai, peuvent par leurs Conſtitutions admettre indifféremment dans leurs Loges des gens de toutes Religions ; qu'en peut-on conclure con-

tr'eux ?

tr'eux ? tous les hommes ne sont-ils pas également capables de remplir les devoirs de la Société ? Nous n'en avons point d'autres. La pratique de ce que l'on appelle communément Loi naturelle fait les trois quarts & demi du Maçon.

Un Américain disposé à ne faire aux autres que ce qu'il voudroit lui être fait à lui-même, est digne d'être mon Frère ; il ne lui manque pour obtenir ce Titre, que de voir les Maçons en Loge rendre hommage à ses vertus en le recevant parmi eux. La droiture du cœur est un droit incontestable à la Maçonnerie.

Tout honnête homme pour être Maçon n'a qu'à se faire connoître. Les gens vertueux s'attirent reciproquement, ils ne balancent point à s'unir, leur liaison fait leur bonheur.

Ce que Chaulieu dit de lui dans une de ses Epîtres à Mr. de la Farre, convient parfaitement au vrai Maçon. C'est la régle de sa conduite, c'est son caractére.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'Injustice ;

Et

Et jamais sa noire malice
N'a fait pâlir la Vérité,
Ni par quelqu'indigne artifice
Rompu les doux liens de la Société.
Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colére;
Me demande les biens, ou le sang de mon Frère,
Me reproche la Veuve ou l'Orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé;
Le viol du dépôt, ou l'Amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la Fortune envahie.

Je ne pense pas que la plus austére Sagesse désavoue ceux dont les efforts se réunissent à devenir tels que le portrait de Chaulieu puisse leur ressembler.

Ce n'est pas encore tout ; pour ne point altérer cette Concorde qui est le but principal de notre Société, on a banni de nos Loges tout ce qui pourroit produire un effet contraire. Le zéle de la Religion ayant dans tous les siécles armé le Frère contre le Frère, le Pere contre le Fils, le Sujet contre le Souverain ; les Restaurateurs de la Maçonnerie ont voulu tarir chez nous cette source de dissentions. Ils nous ont expressément défendu d'exposer les rai-

sons

ſons qui juſtifient le Juif ou l'Idolâtre ; le Chrétien ou le Mahométan.

Je vous l'ai déja dit, chacun de nous eſt Maître de vivre dans la Religion où il eſt né. Nos premiers engagemens ne ſont point rompus par ceux que nous formons avec la Maçonnerie. Qui trahiroit les uns dans la fauſſe idée de remplir mieux les autres, ceſſeroit d'être honnête homme, je veux dire d'être vrai Maçon.

L'eſprit de parti en matiére de Politique a auſſi paru à nos Reſtaurateurs contraire à la conſervation de ce lien qui nous unit tous en nous rendant Frères. Ils ont paré à cet inconvénient en proſcrivant de nos Aſſemblées tout entretien qui a pour objet les affaires d'Etat.

Le ferment qui nous lie à nos Princes eſt à la vérité ſi ſacré parmi nous, que ce nous ſeroit un crime de le rompre ; mais comme nos Loges ſont ouvertes à toutes les Nations, ſi l'on permettoit que les interêts de chaque Souverain y fuſſent expoſés, on y verroit bien-tôt le flambeau de la diſcorde allumé par la

dispute réduire en cendres ces Lieux d'autant plus respectables, qu'ils sont presque les seuls asiles de l'Union & de la Concorde. La vertu ne se plaît que sous les Tentes de la paix, que ne font point ses amateurs pour la conserver!

En un mot, tout ce qui peut porter coup à la Religion, troubler l'Etat, blesser la charité, corrompre les mœurs, n'est point admis chez les Maçons.

Lorsque nous sommes rassemblés, nous devenons tous Frères; le reste de l'Univers nous est étranger: Le Prince & le Sujet, le Gentilhomme & l'Artisan, le Riche & le pauvre y sont confondus, rien ne les distingue, rien ne les sépare; la Vertu les rend égaux: Elle a son Trône dans nos Loges, nos cœurs sont ses sujets, & nos actions le seul encens qu'elle y reçoive avec complaisance.

Vous êtes sans doute curieux, mon cher Ami, d'apprendre quelles sont nos occupations lorsque nous sommes réunis: Tout ce qui n'est point mal nous est permis. Ces Arts qui ne sont pour vous que des amusemens, & dont la connoissance

vous a toujours mérité l'admiration des plus grands Maîtres, nous occupent sérieusement. Architecture, Eloquence, Poësie, Peinture, Musique, Philosophie, Morale, Histoire, Plaisirs délicats & réglés par la Sagesse; voilà les objets de nos entretiens.

Toutes les matiéres de controverse ne sont point de notre ressort; & l'on sait nous imposer silence aussi-tôt que l'on voit l'aigreur prête à entrer pour quelque chose dans nos conversations.

Après vous avoir donné une idée de nos devoirs, il est naturel de vous faire connoître les avantages attachés au Titre de Franc-Maçon.

En conséquence de cette Union dont je viens de parler, nous ne souffrons pas que nos Frères gémissent sous le poids de l'indigence; & pour voler à leur secours, il ne nous faut que le tems d'apprendre leur infortune.

C'est véritablement chez nous que sans la charité toutes les autres vertus ne sont rien, elle nous anime, & ne nous anime jamais en vain.

Dans

Dans les Loges bien établies, les Maçons se quittent rarement sans que chacun d'eux ait contribué à mettre la Société en état de soulager ceux de leurs Frères vertueux que la fortune persécute ; & cela proportionnément aux besoins & à la condition de celui qui reçoit & aux moyens de ceux qui donnent. Ce n'est pas tout ; cet acte de charité s'exerce avec égard & délicatesse : Les Membres de la Loge ignorent ordinairement sur qui leurs bienfaits ont été répandus, & lorsqu'ils en sont instruits, ils commettent une faute considérable en le faisant sentir au Malheureux qui vient d'être tiré de peine par leurs bontés. Nous allons même jusqu'à dispenser ceux en qui nous faisons naître des sentimens de reconnoissance, de nous les faire connoître par leurs expressions. Le cœur est la place de cette Vertu ; exiger qu'elle en sorte pour se manifester, c'est se payer du mérite de l'y avoir placée.

Le second de nos avantages ne vous surprendra peut-être pas moins que le premier.

Si quelque Maçon se trouve en concurrence avec d'autres personnes pour obtenir quelqu'Emploi, & que nous ayons assez de crédit pour faire pencher la balance, nous sommes obligés de nous intéresser pour notre Frère, mais avant de travailler pour lui, nous devons examiner s'il est aussi digne de la Place vacante que son Concurrent: car s'il étoit d'un mérite inférieur, la Société nous condamneroit d'avoir donné à la Religion ou à l'Etat un Sujet indigne de leur faire honneur, & incapable de les bien servir. La Loge a toujours en vue dans la faveur qu'elle accorde à ses Membres la gloire du Grand Architecte de l'Univers, & celle des Rois de la Terre.

Ces avantages, tout considérables qu'ils paroissent, ne sont pourtant pas ceux qui nous touchent le plus; les Maçons les regarderoient d'un œil indifférent, s'ils n'étoient pas fondés sur celui qui les associe à la vertu. C'est le seul qu'ils croyent pouvoir faire leur souverain bonheur.

En voilà sans doute assez pour justifier, dans l'esprit de ceux qui cherchent sincérement

cérement la vérité, ces hommes que l'Etat & la Religion condamnent.

La Charité les croiroit innocens à moins de preuves; jamais elle n'envenime les intentions des Mortels, elle ne répend point de ſoupçons injurieux ſur leur conduite, & ſans une entiére conviction de leurs déréglemens, elle ne ſe déclare point contr'eux.

Je ſuis pourtant bien éloigné de dire que les Maçons ſoient tous parfaits, non mon cher Ami, nous n'examinons pas toujours aſſés ſcrupuleuſement ceux que nous recevons; ou plûtôt ceux qui veulent être admis parmi nous, ſe déguiſent avec tant de ſoin pendant des mois entiers, que leur mauvais caractére ne perce qu'après qu'ils ont été reçus.

Leur hipocriſie, ou ſi vous voulez notre défaut de précaution ne tire point à de dangereuſes conſéquences contre la Société. Un ſouverain mépris ſuit les remontrances inutiles. Nous ſavons retrancher ces Membres infectés ſans craindre que la corruption ſe communique au Corps.

Une telle rigueur, me direz-vous, peut être funeste à notre Secret, non, mon cher Ami; Nous déclarons ouvertement à nos Frères indignes que nous ne voulons plus avoir rien de commun avec eux, & nous ne craignons pas que le ressentiment leur fasse porter la dépravation au point de divulguer nos Mistéres. Aprenez à connoître les Maçons; le plus corrompu ne va jamais jusques-là.

Vous pourrez dans la suite en savoir davantage sur la Maçonnerie, & ce que vous en apprendrez augmentera sans doute votre estime & votre admiration. Faites-vous recevoir Maçon, je serai auprès de mes Frères le garant de vos vertus. Jusques-là n'espérez pas de recevoir sur cette Société d'autres éclaircissemens que ceux que je viens de vous donner.

Visu carentem magna pars veri latet.
Senec. Oedip.

Je suis & serai toujours,

Votre fidéle Ami, U***

LET-

LETTRE
APOLOGÉTIQUE
POUR LES
FRANCS-MAÇONS.

VOUS exigez, Madame, non seulement que j'avoue que je suis *Franc-Maçon*, mais encore que je vous fasse un détail circonstancié de nos Cérémonies? Je me fais gloire d'être d'une Compagnie dans laquelle un *Docteur de Sorbonne* ne trouve rien de contraire à l'esprit de son état.

Monsieur l'Abbé *le Mascrier* dans ses *Religions du monde*, a tracé le Roman de nos usages; n'étant pas *Franc-Maçon*, il lui étoit impossible d'en écrire l'Histoire

toire. C'eſt, Madame, dans ce Livre qu'a puiſé ſes rêveries le Compilateur d'une nouvelle Brochure intitulée, *Le Secret des Francs-Maçons*. Je n'en ferai point la Critique ; les gens de goût n'y trouvent point de fineſſe, & les *Francs-Maçons point de vérité* : cet eſſai n'a ni la forme, ni le fond : l'Auteur y dit bien ce qu'il penſe, mais il ne penſe pas à ce qu'il dit ; ſemblable au couſin du Sultan *Schahbaham* (*a*), il poſſéde au mieux l'Hiſtoire des choſes qui ne ſont jamais arrivées. Cependant, Madame, pour obéir à vos ordres, & ſatisfaire autant que je le puis légitimement votre curioſité, je ne diſconviendrai pas de certaines choſes qui ont tranſpiré dans le monde. Il eſt vrai que les Armes de notre *Grand-Maître* (*b*) ſont environnées d'une Equerre, d'une Regle, d'un Compas & ſont poſées ſur un Tablier : il eſt vrai que Meſſieurs . . . . ſont commis pour donner certaines Per-
miſſions

(*a*) Voyez le Sopha, Tome premier.
(*b*) Monſeigneur le Comte de Clermont.

missions qu'ils signent, ausquelles est joint le Cachet du Grand-Maître. Il est vrai que nous avons des Signes, mais qui sont arbitraires; & que dans nos Assemblées, ou des *Frères à Talens* en font part à la Compagnie, ou des *Orateurs* de mérite, ou des *Poëtes* aimables contribuent par leurs productions à l'amusement. Il est encore de petites choses dont je vous pourrois parler, comme des *Tabliers*, des *Truelles*, des *Equerres*, des *Gans*, des *Jettons*, &c. mais tout cela n'est que la lettre, & la lettre tue, il n'y a que l'esprit qui vivifie. Je ne puis vous en dire davantage, Madame, & quand je serois dans la disposition de tout sacrifier pour vous révéler nos Mistéres essentiels, ma langue ou ma plume se refuseroit au crime de mon cœur.

Un *Franc-Maçon* est en *Loge*, ce qu'étoient chés les Poëtes Payens les Ames dans les Champs-Elisées (*a*) Elles voyoient & entendoient des choses admirables, leur esprit en étoit enchanté, & leur

(*a*) Æneid. Virgil. Lib. 6.

leur imagination enyvrée ; revenoient-elles sur la terre, il leur étoit absolument impossible d'en faire le récit. Que ne puis-je, Madame, vous développer ce Mistére ! Jugez de la douleur que j'ai à vous désobéir en cette occasion, par le respect & la déférence que j'ai toujours eu pour vos ordres.

Passons maintenant à ce que vous avez exigé si souvent de moi ; essayons de vous faire comprendre comment non seulement *un homme du monde*, mais un *Docteur de Sorbonne* peut être *Franc-Maçon*. Je n'abuserai point du privilége des Théologiens, d'embrouiller souvent les matiéres, ou de copier de longs passages, heureux si sans trop de soin je suis un peu raisonnable.

Pour suivre un certain ordre, Madame, je commence par définir un *Franc-Maçon*.

» C'est un honnête homme qui exer-
» ce les préceptes de l'humanité envers
» tous, & par un devoir particulier en-
» vers ses *Frères*, ausquels il est lié par
» un Secret qu'il ne peut pas révéler.

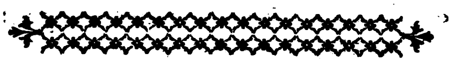
Dans

Dans ce principe, tout ce qui eſt contraire aux Loix de la nature eſt par lui rejetté comme criminel. De-là il s'enſuit que pour être *Franc-Maçon*, il faut être honnête homme, parce que la probité eſt l'ame de la Confrairie. Les *Frères* ſont en garde contre le charme trompeur des paſſions; ſi quelqu'un d'eux s'oublie, on lui fait les reprimandes méritées, & il les reçoit avec douceur: relevé de ſa faute, il goûte la ſatisfaction du repentir. Je ne prétends pas affirmer que tous les *Francs-Maçons* ſoient ſans reproche en tout genre, il n'y a aucun état qui ait ce glorieux privilége: il s'eſt trouvé un avaricieux & un perfide dans la Compagnie la plus ſainte; il ſe rencontre dans le Temple de *Themis* des Juges iniques & corrompus; dans le Champ de *Mars* des lâches, & même dans le Sacerdoce des *Simon*, mais alórs les fautes des particuliers n'effacent point l'idée attachée au Corps dont ils ſont; on dira avec vérité que les Parlemens ſont les Juges & les Peres du Peuple, que les François ſont braves & courageux, & le

le Clergé un modéle pour la Religion & pour les mœurs.

N'ajoûtez donc aucune foi, Madame, aux discours violens que tient contre nous une populace méprisable ; elle marche en aveugle dans tout ce qu'elle fait, il est aisé de l'égarer. Rejettez ces propos captieux que séme saintement la tendre & dolente hypocrisie ; condamnez ces invectives grossiéres, que des impies & des gens sans mœurs accréditent & multiplient contre nous. Nous ne haïssons pas nos ennemis, nous les plaignons, nous les servons si l'occasion s'en présente ; semblables à l'Astre de nos jours qui répand ses rayons également & sur les ondes argentées d'un beau canal, & sur les limons des étangs où naissent les serpens vénimeux. Je réduis à quelques objections les difficultés que vous m'avez fait l'honneur de me proposer ; j'espére, Madame, y répondre d'une façon à ne rien donner à repliquer.

PRE-



PREMIERE OBJECTION.

» POURQUOI avoir recours à des » Loix particuliéres pour être gens » de bien ? n'avons-nous pas une Reli- » gion dont la Morale suffit pour élever » bien au-dessus des FRERES, ceux qui » la veulent pratiquer ?

REPONSE.

Cela est vrai. Mais cette Objection en prouvant trop, ne prouve rien. Indépendamment de notre sainte Morale, nous devons suivre ce qu'elle ordonne. Elle n'a pas institué les devoirs, ils sont dès le commencement du Monde, elle renouvelle l'ordre de les suivre. Ce que l'on dit contre nous tombe de lui même, parce qu'on peut le dire de toutes les Loix.

L'homme ne devroit pas recourir à des Loix étrangéres pour faire son devoir, mais nous ne sommes pas ce que nous

devrions être ; il semble même que nous
fassions précisément ce que nous avons
intérêt de fuir. On sent ses devoirs & on
les transgresse ; aussi est-il plus aisé de
se déclarer contre les abus que de les
corriger, comme il est plus facile à Ma-
dame la Baronne de quitter le Rouge
que le Jeu, & la fureur de médire des
personnes, qui charmantes & spirituelles
comme vous, Madame, ne lui ressem-
blerent jamais. Combien de mortels se
soutiennent d'eux mêmes sans l'appui des
Loix ! Le roseau léve orgueilleusement
sa tête veloutée, le zéphir soufle, il
ploye malgré son arrogance, & devient
plus inconstant que celui qui la réduit
à être si volage. Malheur au Malade
qui se croit en santé, & malheur au
foible qui refuse du secours. Qui peut,
dans les circonstances, blâmer une So-
ciété qui rapelle les Loix de l'humani-
té, & qui les fait pratiquer par amour ?



II. OBJECTION.

» POURQUOI les *Francs-Maçons* » s'appellent-ils *Frères* ? Pourquoi » restraindre les devoirs de la Société & » de l'humanité dans une seule Confrai- » rie ? C'est diminuer le nombre de » ceux à qui on doit faire du bien, au » lieu de l'augmenter.

REPONSE.

La Loi naturelle est renfermée en deux points. Le premier est de ne faire de mal à personne. Le second, de faire du bien aux autres. Un vrai *Franc-Maçon* exécute l'un & l'autre. Parce que les Loix de la *Société* obligent à ces devoirs plus particuliérement envers les *Frères*, en exclut-on les autres hommes ?

Un François riche qui se trouve en Turquie, doit rendre service a tous les mortels ; mais il doit sur tout employer ses trésors en faveur de ses compatriotes qui y gémissent dans les fers. Un

Eccléfiaftique doit particuliérement aider un autre Eccléfiaftique, & le pauvre Poëte qui vient chez vous, en fe cachant le vifage, devroit être aidé dans fa mifére par fes Confrères, s'il leur étoit accordé par le Ciel d'avoir au-deffus du néceffaire. Le particulier n'exclut pas le général, il le renferme alors : eft-ce la premiere fois que l'on auroit paffé d'une partie au tout ? Un homme qui, fans le fecours d'aucune Confairie, fuit exactement les Loix de l'humanité, eft au-deffus de celui qui les pratique avec ce fecours; mais c'eft une belle chimére que je defire voir réalifer.



III. OBJECTION.

» LES *Francs-Maçons* ont une Re-
» ligion particuliére.

REPONSE.

C'eſt une impoſture à laquelle nous ne nous attendions pas. La calomnie, féconde en reſſources, s'épuiſe contre nous : le crime veille, & la ſimplicité s'endort ſur la foi de ſon innocence. Il eſt vrai qu'on ne ſuit pas à la rigueur les Loix de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, qu'on n'a pas cette ſévérité qui veut que chacun reçoive les ſentimens de la Religion *Romaine* ou *Reformée*. Faites-moi la grace, Madame, de ne pas penſer mal d'un *Docteur de Sorbonne* qui vit avec des gens de différens ſentimens des ſiens.

Lorſqu'il s'agit de choſes purement humaines, il ne doit y avoir aucune diſtinction entre les hommes. Dans notre Société, il ne s'agit que de pratiquer

avec d'honnêtes gens des actions attachées à l'humanité. Moi-même, & tout Docteur de Sorbonne, voyage avec un Juif dans la Diligence de Lyon, se promene avec un Turc qui veut voir notre Bibliothéque, où nous nous trouvons rarement ; il fait admirer à un Luthérien, à un Calviniste le superbe mausolée du Cardinal de Richelieu, qui jadis força leurs Ayeux dans la Rochelle. Suis-je malade ? Ou vous, Madame ? Ou le Pape même ? Nous faisons approcher un habile Médecin ; & le plus habile, fût-il de la Religion Juive, Mahométane, Chinoise, Jansséniste, ne fût-il d'aucune, comme c'est l'ordinaire. La Religion est semblable à une montre, elle indique tous les dévoirs, mais elle n'est pas obligée à avoir toujours son éguille sur la même heure. On exclut de nôtre Société tous les impies, on n'y admet point de ces personnes, enfans insensés d'une prétendue sagesse & du libertinage : nous sommes tous amis, & les ennemis de Dieu le deviennent bien-tôt des hommes.

Faisons à notre prochain ce que nous vou-

voulons qu'on nous faſſe ; tel eſt le principe du *Franc-Maçon*, auſſi eſt-il ſuivi. Parmi nous, le riche n'a point d'aſcendant ſur le pauvre, le Noble ſur le Plébeyen ; le Prince n'exige de reſpect & d'hommage qu'autant qu'il en rend ; le Savant eſt égal à l'ignorant, & le *Docteur de Sorbonne* n'eſt pas aſſez fat pour croire qu'un amas de *diſtinctions Scolaſtiques* & la lecture des *Sommes*, lui donnent la ſupériorité ſur un Commerçant qui enrichit ſa Patrie.

****

IV. OBJECTION.

» LES *Francs-Maçons* ſe vantent de
» goûter la fine volupté, ils ont des
» repas ſenſuels.

REPONSE.

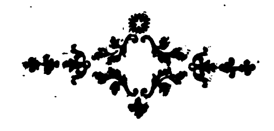
Nous goûtons, il eſt vrai, la volupté fine & délicate, mais qui n'eſt pas uniquement ſenſuelle. On ne peut la ſentir, ni la critiquer, à moins d'être *Franc-Maçon.*

Maçon. Sous quelque image que je vous la représentasse, elle ne vous paroîtroit pas assez bien caractérisée. Le pinceau de l'*Albane* que vous aimez tant, seroit ici inférieur à l'original, lui qui embélit le portrait des Graces, de façon à les rendre jalouses de leur copie. Imaginez le plaisir qu'éprouve un honnête homme à pratiquer, & à voir pratiquer la vertu par ses semblables, de lui voir sacrifier tout, elle qu'on sacrifie si facilement au moindre intérêt. Ce plaisir ressemble, à peu près à celui d'un habile Chimiste, qui auroit vû couler de son alambic une fontaine d'or; ou celui que savoure un Fleuriste curieux, qui voit un de ses amis rendre hommage aux couleurs variées d'une belle tulipe qui croît avec les zéphirs; ou pour mieux dire, la fine volupté qui est le partage de notre Société, surpasse en douceur cette joie tendre & orgueilleuse à laquelle vous vous livrez si délicieusement, Madame, lorsque vous contemplez Mesdemoiselles vos Filles, belles comme vous, & aussi vertueuses.

» Nos

» Nos repas, dites-vous, sont sen-» suels ? « La table est un plaisir de tolérance, en soi il n'est point un crime. La Religion n'en interdit pas l'usage, elle en défend l'abus. C'est une sagesse de la Providence qu'on ne remarque pas assez, d'avoir répandu une sensation agréable sur une fonction qui, examinée sérieusement, semble avoir quelque chose de très-ridicule.

Nous aimons que tout soit bon, cela est plus décent & plus majestueux ; mais on fuit l'excès, tout yvrogne ou gourmand est exclus de notre Compagnie ; si on se permet quelque chose, c'est de l'aveu de la tempérance, & la joie ne circule chez nous qu'avec la couronne de la modestie sur le front. Donnons-nous quelque liberté sur les choses indifférentes ? la chaîne du devoir nous retient dans la contrainte.



V. OBJECTION.

» POURQUOI faire des fermens ?
» Le ferment inutile eft un crime.

REPONSE.

Je ne conviens pas, Madame, que nous faffions des fermens ; fi nous en faifons, ils font légitimes. Monfieur *l'Abbé le Mafcrier* & fon Copifte, nous en font faire qui font impertinens, c'eft de-là qu'eft venue la prévention ; & s'il s'agit de tels fermens, comme ils font faux, nous les rejettons. Nous faifons promeffe d'obferver nos Loix ; fi c'eft ce qu'on entend par ferment, je conviens du fait, mais nous ne mêlons point d'imprécation. Cette promeffe ou ferment, ainfi bien entendu, n'étant pas inutile, n'eft point un crime. Le ferment eft jufte, lorfque fon fujet l'eft ; le fujet du ferment eft jufte, quand il eft conforme aux Loix de Dieu & de la Patrie. Or le notre eft tel

tel, il nous engage à honorer Dieu, & à rendre service à nos semblables & à nos Frères; donc il n'est pas criminel. Rien de mieux établi que les sermens. Un Juge jure de rendre justice sans distinction, & à l'opulent & au pauvre, au Noble & au roturier : un Avocat d'être exact à ne se charger que de bonnes causes : un Notaire, un Procureur même jure d'être honnête homme : un Prélat de soutenir les Libertés de l'Eglise Gallicanne, & même de les enseigner au besoin au-delà des Alpes : enfin tout François fait à son Roi le serment de fidélité, & promet de le regarder toujours comme son Pere. Un *Franc-Maçon* jure d'être plus particuliérement honnête homme, de ne point révéler les mystéres de la Société, où il ne se passe rien que de légitime. Où est le crime du serment? Au contraire, le serment en cette rencontre n'est-il pas glorieux?



DERNIERE



DERNIERE OBJECTION.

» POURQUOI les Femmes sont-
» elles exclues de cette Société,
» elles qui sont le charme des autres ?

REPONSE.

Ce n'est ni par haine, ni par mépris que les Dames sont exclues de notre Société. Il est de l'essence de la Société que cela soit ainsi; comme il seroit de l'essence d'une Société de Dames qu'il n'y eût point d'hommes, si elle étoit établie sur cette idée. Est-il déshonorant pour le beau Sexe de n'être point assis sur les Fleurs-de-Lys ? Il ne juge pas les Procès des hommes, mais leur commande en Maître. Voici ce qui a donné l'exclusion aux Dames de notre Confrairie. Occupés à la recherche du vrai & unique bien, il ne nous faut pas de sujets de distraction : or je vous prie, qui pourroit être attentif à son devoir ayant des

des sujets si propres à en distraire ? Ah ! qu'il seroit à craindre que les charmes du Sexe ne fissent impression sur le cœur. Le coup part, & l'on est blessé lorsqu'on ne soupçonnoit pas de péril. Cet éloignement du beau Sexe, est un hommage rendu à son honneur ; s'il est rendu par la crainte, cette crainte a des sentimens qu'il m'est aussi défendu de nommer, qu'il seroit cruel de les sentir ? C'est honorer infiniment les Dames, que de paroître ainsi leur manquer de déférence. On n'a pas banni les Dames de notre Compagnie, comme le soutient la malignité, à cause du secret que l'on doit garder ; nous leur rendons justice sur cet article : nous savons que les Dames sont très-capables de discrétion, & moi-même en particulier, ainsi que bien des Docteurs, nous affirmerons que les femmes ne disent jamais que ce qu'elles veulent bien, même à Confesse.

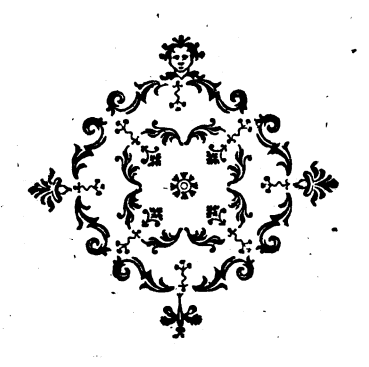
On ne peut douter de la façon de penser des Frères pour les Dames, par les marques qu'ils en donnent tous les jours dans les Cercles ; leur devoir est rempli

à titre de plaisirs : heureux si jamais ils n'outrent pas, & si en voulant marquer trop de respect, leur ardeur ne les met pas dans le cas d'en manquer.

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obeissant Serviteur, &c.



LET-



LETTRE A MADAME D***

LA satisfaction que je ressens, Madame, de me voir admis dans l'agréable Société des Francs-Maçons, se trouve augmentée par l'assurance que vous me témoignez de votre tranquillité sur mon engagement. Vous êtes donc revenue des inquiétudes, que donne encore à plus d'une Dame le motif secret de nos Assemblées. A vous parler franchement, je doute que ces injurieuses allarmes soient sincéres : en général, je les croirois simulées, pour forcer peut-être les Accusés à prouver leur innocence. Quoi qu'il en soit,

Je dois le titre de Maçon
A cet Eléve d'Hippocrate,
Nourri dans le ſacré Vallon,
Dont le riant pinceau de la ſageſſe ingrate
Adoucit l'auſtére leçon,
Et ſous les fleurs d'Anacréon
Cache les rides de Socrate.

Après m'avoir décoré des attributs de ma nouvelle Profeſſion, il m'adreſſa un Diſcours d'une antique ſimplicité. Mon oreille eut quelque peine à s'y faire, accoutumée au brillant vernis des Modernes, à ces idées fines qui s'évaporent dans les mots, à cet art pénible pour l'eſprit, mais flateur pour l'amour propre de deviner ce qu'on ne dit point. Ce ne fut pas non plus de ces Harangues monotones, qu'on pourroit appeller des louanges en Rondeau. Il eſt malheureuſement défendu aux Francs-Maçons de ſe vanter, quoique leur mérite pût leur en donner le privilége, à l'exemple de deux Corps célébres & très-reverés, l'un Séraphique, l'autre Littéraire. Voici le Diſcours que fit le Vénérable de la Loge, le jour de ma réception :

MON

MON TRÉS CHER FRERE,

» Les Ordres Religieux ont été fondés
» pour faire des Saints; on y a d'abord
» réussi : les Ordres Militaires, pour fai-
» re des Héros; ils en ont produit: l'Or-
» dre des Francs-Maçons, pour faire des
» heureux; nous le sommes. Nous goû-
» tons cette joye pure, qui naît du mé-
» lange délicat des plaisirs & de la sages-
» se, qui annonce la paix du cœur & la
» politesse de l'esprit; qui, pour être
» plus piquante, se couvre d'une légére
» nuance de gravité; qui flatte l'ame, &
» l'agite d'une douce émotion; qui tient
» enfin le milieu entre la constante froi-
» deur des amitiés vulgaires, & les ar-
» deurs passagéres de l'amour.

» Indépendamment de ce philosophi-
» que loisir, vous nous devez, mon cher
» Frère, une immortelle reconnoissance.
» Sentez-vous l'agrément d'être attaché
» à un Corps? Combien de gens s'ils n'é-
» toient incorporez, ramperoient sans
» honneur sur la terre; semblables à ce
» foible & stérile Arbrisseau, qui ne s'é-

 » léve

» léve qu'autant qu'il ſerpente autour » d'un Arbre, & qu'il s'identifie, pour » ainſi dire, avec lui ? Eh ! pourquoi brigue-t'on avec tant d'ardeur d'être ad» mis dans un certain Corps ? Pourquoi » eſt-il ſagement établi de hazarder les » plus vives démarches pour y parvenir ? » C'eſt qu'il eſt avantageux de faire nom» bre & d'avoir des Confréres, *Defen» duntur numero*. Malheur au Solitaire, » *Væ ſoli*. Qui n'eſt pas Membre, eſt à » peine individu.

» Je dis plus : Il eſt utile d'être d'un » Corps, même d'un Corps qui ſeroit » l'objet des jalouſes railleries de ceux » qui n'en ſont point. Car ſi ce Corps, » conſideré de près, ne jette qu'une » foible & pâle lueur, de quelle écla» tante lumiére ne brille-t'il pas au loin? » Le préjugé, chaſſé de la Capitale, » a la Province pour aſile. Ce qui n'eſt » qu'un feu folet aux yeux des hom» mes éclairés, eſt une étoile pour le » peuple Provincial.

» L'homme eſt tellement convaincu du » peu qu'il vaut, quand il eſt iſolé, qu'en

» atten-

» attendant qu'il ſoit d'un Corps, il tâ-
» che de s'inſinuer dans les moindres
» Sociétés, qui diſpenſent pourtant la
» renommée & les places de choix. Re-
» çu dans ces ingénieux rendez-vous,
» il ſe regarde déja comme un Aſpirant,
» comme un Proſélyte de la Secte mo-
» derne du Bel eſprit. On commence
» par ces petits Corps; on finit par les
» grands.

» Les uns ni les autres ne doivent
» déſormais, mon cher Frère exciter
» en vous aucun déſir. Le Corps dans
» lequel vous entrez, efface tous les
» Corps profanes, anciens & modernes.
» Car n'allez pas vous figurer que ce ſoit
» ici une Société, dont les Membres
» s'aſſemblent, pour s'aider mutuelle-
» ment à porter le faix de l'oiſiveté,
» pour ſe conſoler ſtoïquement des juge-
» mens du Public, pour ſe bercer de flat-
» teries & s'endormir avec orgueil. C'eſt
» encore moins un Corps réduit à un
» petit nombre de Privilégiés, que l'in-
» terêt réunit & que l'ennui ſépare. No-
» tre Corps eſt un Corps vaſte & innom-
» brable.

» brable. C'eſt une immenſe forêt qui
» couvre toute la ſurface de la terre, &
» qui porte par tout des fruits de charité,
» de douceur & de modeſtie.

» Ce ſont-là les vertus qui nous ca-
» ractériſent : Le croiriez-vous, mon
» cher Frère ? L'eſprit & le Savoir ſont
» ce que nous priſons le moins. Nous
» cherchons des hommes tranquiles,
» ſuſceptibles d'amitié, dignes d'en inſ-
» pirer. Les talens ſont naturellement
» fiers, durs, hautains, intraitables. No-
» tre façon de penſer ſur ce point, nous
» eſt commune avec une judicieuſe Com-
» pagnie, qui préfére depuis long-tems
» la médiocrité d'eſprit douce & pacifi-
» que, à la bruyante ſupériorité du gé-
» nie & des talens.

» Cette ſupériorité conduit ordinai-
» rement à la critique. Nous n'avons
» garde de la blâmer, tant qu'elle ne ſe
» propoſe que de venger la vérité, la
» raiſon & le goût, de l'erreur, de la
» déraiſon & de la mode. Exercée dans
» ces vûes nobles, elle eſt le plus ferme
» ſoutien de l'Empire des Lettres. Elle
» veille

» veille ſans relâche à la porte du Temple des Arts, & repouſſe d'un bras d'airain l'ignorance & le faux bel-eſprit. Cependant quoique nous ayons vû pluſieurs fois des Membres d'une même Société ſe cenſurer & ſe réfuter vivement, la critique la plus permiſe, l'ironie la plus pardonnable, ſi elle a quelque légere teinture de malice, ſont proſcrites dans la nôtre. Eh! ne ſeroit-il pas indécent que nous nous rendiſſions nous-mêmes tant ſoit peu ridicules?

» Suppoſons, par exemple, qu'un Franc-Maçon ſe croyant verſé dans *les Moyens de plaire*, eût la généroſité de nous communiquer ſes ingénieuſes reflexions, en compoſant exprès un Taité ſur ce ſujet. Que voudriez-vous qu'il penſât de cette tendre Fraternité qui nous unit, ſi c'étoit un de ſes Frères qui eût l'inhumanité de lui faire voir publiquement, que ſon Livre ne renferme que des maximes triviales ou guindées, ſouvent fauſſes, écrites d'un ſtile entortillé & précieux, & de lui ſou-

» soutenir en face que le vrai moyen de
» plaire, est tout le contraire de ce qu'il
» enseigne & pratique? Ne seroit-il pas
» en droit de se dire à lui-même : c'étoit
» bien la peine que j'entrasse dans ce
» Corps, où j'espérois être à l'abri de la
» médisante raillerie? je n'avois qu'à res-
» ter dans le mien.

» Quand je songe au chagrin que doit
» causer à un froid Auteur la honte de
» se voir démasqué, j'en suis si affligé,
» que je souhaiterois quelquefois, que
» par un Arrêt on interdît la critique
» dans l'Univers entier. Car enfin, qu'en
» revient-il à celui qui a reçu de la natu-
» re assez d'esprit & d'audace pour l'exer-
» cer? la haine des sots, c'est-à-dire,
» presque générale. Il faut étouffer ces
» mouvemens d'impatience, où nous met
» la lecture d'un sot Ouvrage. Autre-
» ment on court risque de s'impatienter
» toute sa vie. »

Ce discours charitable & cordiale-
ment instructif, me frappa au point de
me faire renoncer à la censure d'un Ecri-
vain quel qu'il fût, que je ne me fusse
au-

auparavant informé s'il n'étoit pas Franc-Maçon, afin de l'épargner dans mes Discours & dans mes Ecrits, en cas qu'il eût l'honneur de l'être. Je pris aussi la résolution de n'attaquer de mes jours aucun Corps Ecclésiastique, Civil, Politique, même Littéraire ; & je m'écriai dans une espéce d'enthousiasme :

Tu ne me verras plus, sublime Académie,
Me livrant aux accès d'une verve ennemie,
Dénoncer à Momus le respectable essain
Des immortels esprits renfermés dans ton sein;
Qu'un autre dévoré de l'ardeur de médire,
Proméne dans Paris le char de la Satyre :
J'abjure ces bons mots par la raison dictés,
D'un badinage utile enfans persécutés.
Eh! qui suis-je, pour prendre, en ma coupable audace,
L'emploi de réformer les rangs sur le Parnasse ?
J'abandonne ce soin : Que m'importe après tout
Ce vil troupeau d'Auteurs, superbe populace,
Dont la Prose rampante & les Vers à la glace
Eternisent l'ennui, l'erreur & le faux goût ?

Admirez, Madame, les heureux changemens opérés par notre Acte d'initiation. Le bel-esprit, qui a médit en vers ou

ou en prose, ne respire que douceur & complaisance. L'impitoyable babillard se condamne au silence, étant défendu parmi nous de parler sans rien dire. Le fade & présomptueux demi-Savant, qui croassoit dans les marais de la basse Librairie, met un frein à sa langue & à son orgueil. Le pédant petit-Maître, amoureux de sa figure, renonce à ses minauderies, à son ridicule jargon; & il a le courage d'apprendre autre chose que les Anecdotes des toilettes & la Gazette des coulisses. Jugez après cela, Madame, s'il ne seroit pas à souhaiter que bien des gens que vous connoissez, se fissent ceindre du précieux Tablier.

Que t'en coûteroit-il pour l'obtenir, illustre Poëte de nos jours? Une édifiante restitution au Public pour d'antiques engagemens. Car nous ne recevons dans l'Ordre que des vertus sans reproche, ou du moins justifiées. Que n'étois-tu aggregé à notre Corps, avant de confier au Théâtre ta derniere Tragédie? Nous aurions ménagé le double intérêt qui t'anime, quoique tu l'entendes assez bien.

Nos

Nos Frères zèlés, assis dans l'Amphithéâtre, ou répandus dans le Parterre auroient applaudi en payant.

Qu'il vole à nos Festins ce fils de l'Harmonie;
Qui formé sous les yeux de la docte Uranie,
Peintre des voluptés, des préjugés vainqueur,
Aima mieux illustrer son esprit que son cœur.
Sa Muse rougiroit, à nos Banquets admise,
De ses excès puisés aux bord de la Tamise.
Il sauroit qu'à l'éclat de se voir estimé,
L'homme doit préférer la douceur d'être aimé,
Il cesseroit d'errer, étranger dans le monde,
Et fixant dans ce Port sa course vagabonde,
Il uniroit un jour, par un heureux lien,
Le Bel-esprit modeste & le vrai Citoyen.

Il est une idole des jeunes Muses & des antiques belles, qui ne se repentiroit pas d'unir à tous ses glorieux titres celui de notre Confrère. C'est cet agréable Nestor, qui sent avec tant de délicatesse, qui pense avec tant de subtilité, qui écrit avec tant de précision, que la moitié de ce qu'il entend, est perdue pour nous, & se dérobe à notre épaisse intelligence: Esprit lumineux, qui voit où

les autres ne voyent point, qui a sçû prêter à la Philosophie un langage nouveau, à la Métaphysique les plus hautes spéculations, aux Mathématiques d'ingénieuses sentences, & à la Poësie les saillies mesurées de l'imagination la plus sage. Nous les consolerions des traits injustes qu'ont décoché contre lui les Racines, les la Bruyeres, les Boileaux, les Daciers, les Rousseaux, les Rollins, & quelques Auteurs célébres encore vivans. La douceur de ses mœurs, son innocent badinage, son érudition enjouée : tout dans lui instruiroit nos Frères, en les amusant. Il exciteroit leur esprit, il l'orneroit, il l'étendroit.

Patriarche du Pinde, honneur de la Neustrie ;
Qui par tes Vers galants & tes doctes Ecrits
Eclaires tour à tour & charmes ta Patrie,
Dirige le Compas de nos Frères chéris.
Tu nous verras toujours, du vrai mérite épris,
Exalter le Savoir que dans toi l'on renomme ;
Et zélateurs ardens, crier dans tout Paris :
Aristarques jaloux, admirez ce grand homme,

Astro-

Astronome profond aux yeux des Beaux-esprits,
Et Roi des Beaux-esprits aux yeux de l'Astronome.

Ne serions-nous pas aussi flatés qu'honorés de la présence de ce Poëte *Laureat*, de ce Chevalier Archangélique, d'un mérite indubitable, & dont la modestie semble croire qu'on en doute, par les humbles souvenirs qu'il en rappelle? Auteur qui chatouille l'oreille dans ses entretiens comme dans ses vers; qui s'est fait une étude particuliére de tous les objets qui l'environnent, pour faire sentir entr'eux des rapports inconnus aux yeux vulgaires; à qui s'offre sans cesse une foule de rares similitudes, moins pour appuyer que pour égayer ses propos.

C'est ce nouveau Linus, étincellant de joie,
Qu'enfle d'un juste orgueil un illustre Cordon;
Ce prix de ses talens, qu'avec faste il déploye,
D'un Prince ami des Arts est le précieux don.
Appui de l'Empire Lyrique,
Pourquoi ta verve Satyrique
Dénigre-t'elle encor la secte de Perrault?

La Cour t'en a vengé : déteste l'amertume
Qu'un peuple de Cotins fit couler de ta plu-
me,
Et ne montre à nos yeux que le tendre Qui-
naut.

Mais quel accueil ne te ferions-nous pas, moderne Bergerac, qui crayonnes d'un burlesque pinceau nos graves folies, ennemi de la louange, ami de l'épigramme, qui reçois en riant les bons mots qu'on t'adresse, & t'en venges de même. Toi seul sais dérider le sérieux des Nymphes du Permesse & de Cithére. Elles te chérissent en recompense à double titre : soit que dans ton riche & brillant cabinet, tu enfantes ces vers mâles & vigoureux, qui seront à jamais conservés dans leurs Archives ; soit que les Volcans de ton esprit fassent voler dans un cercle les étincelles, la cendre & la fumée. Idées neuves, expressions rares, torrent de saillies, ripostes imprévues, abondance d'images, éclairs d'imagination : Tout chez toi coule de source.

Héros

Héros de la plaisanterie,
Et pere de l'amusement,
Viens dans cet asile charmant
Essuyer & lancer cent traits de raillerie;
Répands sur nos soupers le sel de l'enjoûment;
Et noyant dans le vin tes tragiques disgraces,
Ne songe qu'à rimer gayment.
Peins Bacchus, les Amours & la Reine des
Graces:
J'entends cette Venus, mere des vrais plaisirs,
Qui fuit la grossiére licence;
Et respectant les loix de l'aimable décence,
Sous un voile attrayant enflamme les désirs.

Quel homme mérite mieux de nous appartenir, que ce Philosophe, oisif par habitude, contradicteur par régime, stérile par prudence? Esprit ferme, que rien n'étonne & n'altére, sur qui l'opinion ne prend point, qui pense indépendamment de l'autorité, & quelquefois de la vérité: cœur généreux, dont le suffrage console en public tous les Auteurs infortunés; Zoïle sévére, dont la salutaire critique reprime l'orgueil de tous les succès.

Qu'il ſoit notre Orateur, ce ſage Miſantrope ;
Qui tantôt flegmatique & tantôt échauffé,
Etalant ſon ſavoir ſur un ſtérile Trope,
Digére, braille & dort dans un ſombre Caffé.

Nous ne t'oublierons pas, ô toi ſon digne éleve, qui as ſi bien déviné le grand monde, que ceux qui ne te connoiſſent pas, te ſoupçonneroient de l'avoir pratiqué. Tes brillans coups d'eſſai ont étonné les Lecteurs qui te rendent le plus de juſtice ? & ce qui eſt bien glorieux pour toi, c'eſt que perſonne n'eſt encore revenu de ſon étonnement. Proméne-nous toujours ainſi de ſurpriſe en ſurpriſe. La connoiſſance de toi-même doit te raſſurer, & ta propre eſtime te ſuffire. Quelle injuſte guerre on t'a faite,

Pour avoir du Public, ce vain & *ſot* arbitre,
Sappé le tribunal, dans ta burleſque Epître !
Prends place à mes côtés, Auteur plein d'agrément ;
Approche, ne crains plus la cabale aſſoupie ;
Qui te reprocha l'art de ſavoir finement
Joindre au larcin du Geai le babil de la Pie.

Nos

Nos vœux se tournent aussi vers ce paresseux délicat, facile dans ses premiéres productions, négligé dans ses dernieres, trop-tôt couronné.

Partage nos plaisirs, ô toi qui sur ta lyre,
De Catulle imitant l'ingénieux délire,
Chantas les agrémens & le pieux caquet
Du malheureux Ver-vert, immortel Perroquet.
Sors des bras du sommeil: que ta clarté premiere
Se rallume aux rayons d'une triple lumiére.
Mais, crois-moi, si tu romps un silence fatal,
Ne va pas follement, du Cothurne idolâtre,
Empâter de tes vers la bouche de Grandval,
Et risquer de nouveau ton honneur au Théâtre.
Fais briller ton pinceau par d'aimables couleurs;
Et tandis que courant de Mecêne en Mecêne,
Le glorieux ALBUS heurlera sur la Scéne,
Soupire mollement sur un trône de fleurs.

Persuadés de la sage maxime, qu'il faut mêler l'utile à l'agréable, nous ne serions pas moins jaloux d'avoir pour associés les favoris de Plutus, que les favoris d'Apollon. Les uns & les autres gagne-

gagneroient peut-être plus que nous à cette alliance.

Que n'eſt-il Franc-Maçon cet épais Alidor,
Qui vegete, accablé ſous le poids de ſon or,
Il ſecoûroit bien-tôt la ſtupide indolence,
Où l'on voit s'abrutir ſon avare opulence;
Ce titre glorieux, s'il s'en laiſſoit charmer,
Pourroit donner la vie à ſon ame hebêtée,
Et dans ſon ſein allumer
La flamme dont Promethée
Oublia de l'animer.
Il apprendroit encore à cette école aimable,
Que de tous les humains ſemés dans ces bas lieux,
Le plus vil, le plus mépriſable
Eſt le riche au cœur dur, qui voyant ſon ſemblable
Courbé ſous l'infortune, a le front d'être heureux.

Figurez-vous, Madame, un Temple reſpecté par les ſoucis, les paſſions & les préjugés, ces trois tyrans de l'humanité. Ce Temple eſt la Maçonnerie.

C'eſt de-là qu'abaiſſant mes regards ſur la terre,
Je vois avec douleur les farouches mortels,

Evo-

Evoquant à grand cris le ſpectre de la guerre ;
Aux crimes de leurs bras ériger des autels :
Des véritables biens méconnoiſſant la ſource,
Inquiets, égarés, ſe heurter dans leur courſe ;
Par leurs ſerviles vœux flatter l'orgueil des
Rois ;
Lâchement aſſervis aux tyranniques loix
D'un phantôme brillant, qu'on appelle For-
tune,
De la vertu pour lui fouler aux pieds les
droits :
Fendre l'humide ſein de l'avare Neptune ;
Dans l'antre de Themis proſtituer leur voix :
Triſtes jouets enfin de l'amour de l'envie,
De leur foible raiſon éteindre le flambeau ;
Et ſans avoir joui du ſonge de la vie,
Se perdre pour jamais dans la nuit du tombeau.

Que le monde ſeroit ſage & heureux, ſi tous les hommes ſe rangeoient ſous nos étendarts! il ſeroit pourtant difficile qu'il fut généralement vertueux, les femmes ne pouvant être admiſes dans notre Société. Ce trait, Madame, pourroit ne pas tomber ſur vous, qui ne paroiſſez compriſe dans ce ſexe que par vos charmes.

J'entrevois

J'entrevois les raiſons qui ont déterminé les Francs-Maçons à l'exclure de leurs Aſſemblées. Je ſuis ſurpris néanmoins que cette loi s'étende ſur toutes les Dames. Car enfin elles ne ſont pas toutes dangereuſes. Que riſqueroit-on à recevoir celles qui revenues bien ſérieuſement de la bagatelle, ne peuvent plus s'occuper que d'objets purement ſpirituels ? Quel goût, quelle ſcience, quelle littérature ne puiſerions - nous pas dans leurs ſublimes entretiens ? Si j'avois plus de crédit dans l'Ordre, je demanderois ce privilége, en faveur des vieilles Prêtreſſes d'Apollon.

Mais c'eſt aſſez vous entretenir, Madame, des idées que m'a inſpiré mon nouveau caractére. J'attends avec impatience la fin de l'Eté, pour vous aller voir, cultiver auprès de vous les vertus que j'ai puiſées dans l'Ordre, où j'ai eu l'honnneur d'être reçu.

J'irai fouler encor l'émail de vos prairies,
Promener mes erreurs dans ces routes fleuries,
Où libre de ſoucis, oubliant l'Univers,
Couché

Couché sur un lit de verdure,
J'écrirai les aimables vers
Que dicteront vos yeux, mon cœur & la nature,
Au sejour d'Apollon si je porte mes pas,
Parmi ses favoris si je brigue une place,
C'est pour être sur le Parnasse,
Le Poëte de vos appas.

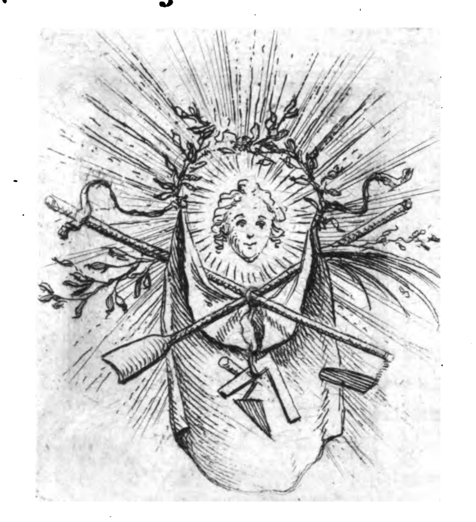
Je suis avec respect, MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, L. C. D * * *



RECUEIL
DE POËSIES
MAÇONNES.

RECUEIL
DE
POËSIES
MAÇONNES.



A JERUSALEM.

M. DCC. XLVIII.



LES FRANCS-MAÇONS,

ODE.

AGE d'Or, siécle qu'on nous vante,
Tems d'innocence & d'union,
N'es-tu qu'une fable charmante,
Une agréable illusion ;
Nos ayeux en effet plus sages
Jouissoient-ils des avantages
Que le Ciel nous a refusés,
Si ce n'est point une imposture,
Qu'avoient-ils faits à la nature,
Pour être ainsi favorisés.

Jettons les yeux ſur les Annales
De ces ſiécles ſi revérés,
Les ingrats, les ames venales
Etoient des êtres ignorés;
Le calme règnoit ſur la terre,
La diſcorde, la faim, la guerre
Laiſſoient en paix les Nations;
Si ces tems ſont imaginaires,
Que je me plais dans ces chimères;
Et que j'aime ces fictions.

Mais pourquoi traiter de preſtiges
Ce qu'on nous dit de l'âge d'Or,
Ce ne ſont point de vains prodiges,
Cet heureux tems renaît encor;
Siécle de Saturne & de Rhée,
Amitié, ſageſſe ſacrée
Vous revenez chez les mortels:
Un Corps que la raiſon éclaire,
A l'abri des yeux du vulgaire,
Releve à l'envi vos Autels.

Francs-Maçons ſi dignes d'eſtime;
Sages que rien ne peut troubler,
Amis zèlés, troupe ſublime,
C'eſt de vous dont je veux parler;
Votre morale eſt pure & ſaine,
L'orgueil, cette chimére vaine
Gémit ſous vos pieds abbatu,
Toujours amis de la juſtice,

Vous

Vous êtes le fleau du vice,
Et le soutien de la vertu.

Ecoutons parler le vulgaire ;
Votre auguste Société
N'est selon lui que l'art de plaire
Par l'excès de la volupté ;
Profanes dont la bouche impure
Ose d'une telle imposture
Noircir ces hommes revérés,
Quittez ce coupable langage,
Et respectez dans chaque sage,
Un secret que vous ignorez.

Par quel motif, sur quel indice
Vous livrez-vous à ces soupçons,
Est-ce dans les sentiers du vice
Qu'on voit marcher les Francs-Maçons ?
Contemplez ce peuple de Frères,
Vous ne verrez que cœurs sincéres,
Que candeur & que probité:
Est-ce donc que sous l'apparence
De l'honneur & de l'innocence
Ils couvriroient l'iniquité.

Non, une amitié charitable
Est leur principale vertu ;
J'en crois ce caractére aimable
Dont chacun d'eux est revêtu ;
Suspens donc, vulgaire profane,

Un langage qui te condamne,
Et qu'on ne peut trop méprifer;
Tes traits lancés d'un bras timide
Contre leur immortel égide,
Ne frappent que pour se briser.

Soutien d'un Ordre que j'honore;
Maçons, Frères pleins d'amitié,
Dans des mystéres que j'ignore,
Que ne puis-je être initié!
Si le zèle pouvoit vous plaire,
S'il suffisoit d'un coeur sincére
Pour être admis dans vos secrets...
Arrête présomption vaine,
Et malgré l'ardeur qui m'entraîne,
Cachons de désirs indiscrets.

Vertueux Chef d'un Corps illustre;
Dont le but est d'unir les cœurs,
Toi qui ne dois ce nouveau lustre
Qu'à la pureté de tes mœurs,
D **** reçois mon hommage,
Jette les yeux sur un ouvrage
Que le sentiment a tracé;
Un cœur charmé de tes préceptes,
Vient te l'offrir, si tu l'acceptes,
Je serai trop recompensé.



APOLOGIE



APOLOGIE DES FRANCS-MAÇONS.





UOI, mes Frères, souffrirez-vous
Que notre auguste Compagnie
Soit sans cesse exposée aux coups
De la plus noire calomnie ?
Non, c'est trop endurer d'injurieux soupçons ;
Souffrez qu'à tous ici ma voix se fasse entendre ;
Permettez-moi de leur apprendre
Ce que c'est que les Francs-Maçons.
Les Gens de notre Ordre toujours
Gagnent à se faire connoître :
Et je prétends par mes discours,
Inspirer le désir d'en être.
Qu'est-ce qu'un Franc-Maçon ? En voici le portrait ?
C'est un bon Citoyen, un Sujet plein de zèle,

A son

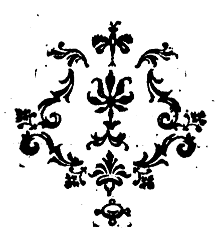
A son Prince, à l'Etat fidéle,
Et de plus un ami parfait.
Chez nous règne une liberté,
Toujours soumise à la décence.
Nous y goûtons la volupté;
Mais sans que le Ciel s'en offense.
Quoiqu'aux yeux du public nos plaisirs soient secrets,
Aux plus austères loix l'Ordre sait nous astreindre;
Les Francs-Maçons n'ont point à craindre
Ni les remords, ni les règrets.
Le but où tendent nos desseins,
Est de faire revivre Astrée,
Et de remettre les humains,
Comme ils étoient du tems de Rhée.
Nous suivons tous des sentiers peu battus;
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont, ou des prisons pour les vices,
Ou des Temples pour les vertus.
Je veux avant que de finir,
Nous disculper auprès des Belles,
Qui pensent devoir nous punir,
Du refus que nous faisons d'elles.
S'il leur est défendu d'entrer dans nos Maisons,
Cet Ordre ne doit pas exciter leur colére;
Elles nous en loueront, j'espére,
Lorsqu'elles sauront nos raisons.

Beau

Beau Sexe, nous avons pour vous,
Et du respect & de l'estime ;
Mais aussi nous vous craignons tous,
Et notre crainte est légitime.
Hélas ! on nous apprend pour première leçon,
Que ce fut de vos mains qu'Adam reçut la pomme,
Et que sans vos attraits tout Homme
Seroit peut-être Franc-Maçon.

QUATRAIN.

Pour le Public un Franc-Maçon
Sera toujours un vrai problême,
Qu'il ne pourra resoudre à fond,
Qu'en devenant Maçon lui-même.



PORTRAIT DU FRANC-MAÇON.

ACROSTICHE.

FORMER sur la vertu son cœur & sa raison ;
Reconnoître des loix la sagesse suprême,
Abhorrer l'imposteur ainsi que sa leçon,
Ne pas nuire au prochain l'aimer cōme soi-même
Ce sont là les secrets que possède un Maçon.

Mortels qui jouissez d'un bien si désirable,
Apprenez aux humains à devenir heureux ;
Conduisez-moi de grace au Temple respectable,
Où je puisse avec vous par l'organe des Dieux,
Ne parler désormais que leur langue adorable.



LES

LES FRANCS-MAÇONS.

SONGE.

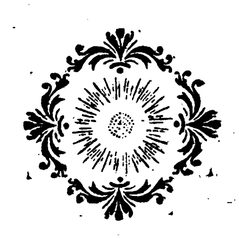
ILLUSTRE Franc-Maçon, dont le cœur trop
discret
Refuse à l'amitié le tribut d'un secret,
Apprens que j'ai percé les ombres du mistère;
Ecoute le récit d'un Songe qui m'éclaire.
Avant que le Diéu du répos
Répandit sur mes yeux ses humides pavots,
Frappé de la brillante image,
De ces siécles heureux soustraits à l'esclavage
De la frivole vanité,
Je règretois ces jours où l'homme vraiment sage,
Et peu jaloux d'une vaine splendeur;
Pour la seule vertu décidoit la grandeur.
S'est-il donc écoulé pour ne plus reparoître;
Cet âge plein d'attraits,
Le Ciel sensible à mes regrets;
Ne le fera-t-il pas rénaître ?
Je soupirois encor, quand un songe charmant

Sur les pas du sommeil, dans ce sombre moment,
Fit à mon désespoir succéder l'espérance.
Ce tems heureux peut revenir,
Mes loix vont règner sur la France;
Le présent me répond d'un heureux avenir.
C'étoit la voix de la Nature:
Mille graces sans fard composoient sa parure;
Les innocens plaisirs, les vertus sur ses pas
Fixoient les cœurs heureux qu'attiroient ses appas.
Suis-moi, dit la Déesse, & que ton cœur admire
Le rapide progrès de mon naissant empire.
Pour payer tes désirs, je dévoile à tes yeux
Un spectacle enchanteur préparé pour les Dieux.
Arrête tes regards, & que ton cœur contemple
Mes fidéles Sujets assemblés dans mon temple;
Là tous les cœurs unis sans gêner leurs désirs,
Font germer les vertus dans le sein des plaisirs.
Au tumulte des Cours ils préférent mes fêtes;
C'est ici que l'on voit les plus superbes têtes,
Déposer leurs grands noms aux pieds de mes Autels;
Et malgré la fierté qu'inspire la fortune,
Ses favoris rangés sous une loi commune,
Donner le nom de Frère au moindre des mortels.
Voilà sur les humains ma plus belle victoire;
Elle rappélle aux Grands la loi d'égalité,
Et fait fouler aux pieds l'idole de la gloire.

Victime

Victime d'une aimable & noble liberté ;
Liberté qui n'a rien d'une injuste licence,
Qui des Rois & des Dieux fait respecter les
droits :
Mon règne a consacré la juste dépendance,
Qu'impose le pouvoir & des Dieux & des Rois.
Ne t'étonne donc plus de l'heureuse harmonie,
Qu'enfante l'unité de ce brillant accord :
La troupe que tu vois, par mes soins réunie,
A choisi pour ses loix, les mœurs du siécle d'or.
Si le Sexe est banni, qu'il n'en ait point d'allarmes,
Ce n'est point un outrage à la fidélité ;
Mais je crains que l'Amour entrant avec ses
charmes,
Ne produise l'oubli de la fraternité.
Noms de Frère & d'ami seroient de foibles armes,
Pour garantir les cœurs de la rivalité :
Dans le Sexe charmant trop d'amabilité,
Exige des soupirs, & quelquefois des larmes ;
Au plaisir d'être amis nuiroit la volupté.
C'en est assez, dit l'aimable Déesse :
Tu connois mes enfans, je ne t'ai rien célé ;
Juge par le secret que je t'ai révélé,
Si j'exige des cœurs une austére sagesse.
Pour confondre un vain peuple, & de folles
rumeurs,
Des Frères outragés va publier les mœurs,

Et ne ſoupçonne point d'énigme imaginaire ;
Leurs ſignes ne ſont rien pour être reconnus ;
Ils n'ont d'autres ſignaux, que ceux de leurs vertus.
S'il eſt quelque ſecret, c'eſt aux yeux du vulgaire,
Pour qui tant de vertus fut toujours un miſtére.
A ces mots diſparut le ſonge & le ſommeil.
Permettez, Francs-Maçons, qu'à l'inſtant du reveil,
Je cherche à vous faire connoître :
Ne redoutez point les revers,
Illuſtres Citoyens, vous n'avez qu'à paroître,
Pour ranger ſous vos loix la France & l'Univers.





MORPHÉE
FRANC-MAÇON.

SUR un gazon fleuri, près les bords de la Seine,
Des Zéphirs du Printems je respirois l'haleine ;
Et goûtois à plaisir au murmure des eaux,
Les délices des Dieux, dans les bras du repos :
D'un gracieux regard (1) Phoebus en son aurore,
Dispersoit ses rayons sur les tapis de Flore,
Qui sensible à ses traits, en payoit les faveurs,
D'un encens de parfums des plus saines odeurs.
Un ormeau sur ma tête étendant son feuillage,
Servoit aux doux Zéphirs de tendre badinage,
Et de séjour charmant aux concerts des oiseaux,
Que l'amour rassembloit par des soupirs nouveaux ;
Ces habitans des airs, par la pure industrie,
Proportionnant l'Art & la Géométrie,
Concouroient à bâtir avec solidité
Un asile pour eux & leur postérité.

Parmi

(1) *L'Orient.*

Parmi leurs tendres feux & leur soin domestique,
La peine & le plaisir étoient chose publique ;
Le bien étoit commun, ils en vivoient en paix;
On partageoit la perte, & supportoit le faix.
Par les jeux & les ris, les Graces matinales
Annonçoient leur présence en robes de Vestales;
Et venoient en dansant d'un pas libre & léger,
Exprimer leurs accords, & vers moi voltiger.
Le Monde en son enfance (2) étaloit sa peinture,
Tout y représentoit l'innocente nature.
Le bonheur de cet âge enyvrant de plaisirs
Mon esprit enchanté, me laissoit sans désirs.
Heureux! Je contemplois ces précieux prémices,
Où regnoient les vertus, sans connoître les vices,
Où l'homme libre & pur, n'ayant point de souhaits,
Plaçoit dans son mérite une source d'attraits.
Je le voyois content de vivre, ou cesser d'être,
Offrir un cœur sans tache à son Souverain Maître,
Et pour le bien d'autrui diriger tous ses pas ;
Le sommeil sur mes sens rappelloit ces appas,
J'avalois à longs traits leur divine ambroisie,
Qui dilatoit mon ame en la céleste vie.

Les

(2) Le Siécle d'Or.

Les mêmes sentimens outrant mon vif transport ;
Dans les mêmes devoirs sembloient faire mon sort ;
Lorsqu'une douce voix du Ciel se fit entendre ;
Et me dit : Curieux, je veux ici t'apprendre,
Qu'il est encore un regne établi par mes Loix,
Sacré pour les Mortels sensibles à ma voix ;
Admire mes Trésors ; leur peinture naïve
A dans des coeurs humains ma bonté primitive ;
J'ai des Sujets chéris, dont la Société
Partage également cette félicité ;
Ils sont mes vrais Enfans, & tous vivent en Frères,
Dans l'unanimité de fidèles Confrères ;
De la droite équité sages observateurs,
Autant que de mes droits zélés restaurateurs.
Elle dit : à l'instant sous la forme d'Astrée, (3)
Je vis & reconnus la Nature parée
D'une simplicité d'agréable candeur,
Dont aucun autre éclat n'imite la grandeur ;
Digne & noble ornement du sacré Caractére
Que porte la Vertu sans fard & sans mystére ;
Elle avoit en ses mains de la perfection
Les propres attributs (4) pour l'opération.
Apprend donc désormais, ajouta la Déesse,
Au

(3) *Déesse de la Justice, regnante au Siécle d'Or.*
(4) *L'Equerre & le Compas.*

Au Public abusé mon regne & ma sagesse ;
Révele-lui mes mœurs & mon utilité,
Pour parvenir au Ciel avec l'humanité ;
Imbu de ma Doctrine, inspiré de moi-même ;
Va publier par tout ma pureté suprême,
Et range sous mes Loix, fonde sur mon appui,
Les Mortels égarés du Salut (5) d'aujourd'hui.
Sous l'Auguste LOUIS, dont l'amour le plus tendre
Couronne les Vertus, que ne doit-on attendre !
En lui l'humanité prodiguant son Trésor,
Ouvre, par l'ESPRIT SAINT, l'entrée au siécle d'Or.
En sursaut réveillé par ce ton patétique,
Je confie au papier mon zéle Apostolique,
Qui des Loges reçu, court porter des leçons
Du solide bonheur des Frères Francs-Maçons.

(5) *La Loi de grace.*

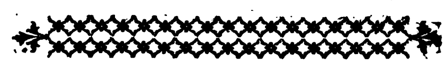


MŒURS



MŒURS DES FRANCS-MAÇONS.

Ne point préſumer de ſoi-même ;
S'appuyer ſur l'Etre ſuprême,
Ne former que d'utiles vœux,
Se contenter du néceſſaire,
Ne ſe mêler que d'une affaire,
C'eſt le ſûr moyen d'être heureux.
Les grands emplois ſont dangereux :
Ne point révéler de miſtére,
Tout entendre, mais peu parler,
Sentir ſon avantage, & ne point accabler
Celui ſur qui nous avons la victoire,
Savoir céder aux grands, ſuporter ſes égaux,
Mépriſer l'orgueilleux, fut-il couvert de gloire,
Ne s'étonner de rien, ſoutenir tous les maux,
Quoique l'adverſité nous bleſſe,
Sans nous troubler & ſans ennui,
Bannir tout genre de pareſſe ;
Et pour le dire enfin, la plus haute ſageſſe
Eſt en vivant pour Dieu, de mourir avec lui.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA LOGE D***

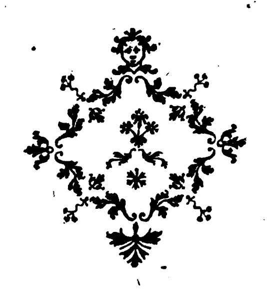
FRERES, dont les liens plus ſurs que ceux du ſang,
N'éprouvent point l'effort de l'inquiéte Envie ;
Amis, entre leſquels ni fortune ni rang,
N'altére les douceurs d'une innocente vie ;
Guidés par la nature, appellés par ſa voix,
Nous venons en ces lieux, où le ſage miſtére
Oppoſe à l'œil prophane une forte barriére,
Pour prix de ſes bienfaits reſſuſciter ſes loix :
Tandis que mille ſoins voltigeant ſur la Terre,
Juſques dans les Palais des Rois,
Font fermenter le germe de la Guerre :
Ici, comptant nos plaiſirs pour nos droits ;
Nous laiſſons à l'orgueil vulgaire,
Le frivole embarras de diſcuter des riens,
Qu'une ambitieuſe chimére
Transforme en l'aſpect des vrais biens.

De

De nos loisirs il est un autre usage,
La Mere de la volupté,
La fille des vertus, la Paix fuyant l'orage
Du tourbillon qu'elle a quitté,
Demande un Temple où notre hommage,
Entre nous seuls, la dédommage
Du reste de l'humanité :
Pressons avec activité
Cet important ouvrage :
Cimentons dans nos cœurs par des nœuds éternels,
La baze inébranlable où posent ses Autels.
Je la vois d'une main,
Nous présenter *l'Equerre*,
De l'autre avec un front serein,
Donner le signal de son Verre.
Sa *Regle* & *son Compas*
Qui de nos Ouvriers dirigent tous les pas,
Leur enseignent l'Architecture
Qu'au siécle d'or enseignoit la Nature.
L'Edifice s'acheve & les Autels tout prêts
Attendent les Victimes ;
C'est ici que parés de leurs pompeux attraits,
Doivent tomber tous ces Titres sublimes,
Que vend l'ambition à ses tristes sujets.
Enfin grace aux Maçons la Paix est adorée,
Comme elle étoit du tems de Rhée :
Son triomphe appelle les Arts

Et d'Euterpe & de Polimnie,
Les Eleves, de toutes parts,
Viennent à l'harmonie
De nos tendres rapports,
Mêler celle de leurs accords.

Pardonne, Amour, si dans nos fêtes,
Nous nous mettons à l'abri de tes coups;
Nous respectons tes droits, mais on craint tes conquêtes;
Nous cherchons des amis & tu fais des jaloux.
Ce sexe aimable, objet de notre hommage,
Entrant dans ces paisibles lieux,
Apporteroit avec tes feux,
Le trouble & l'esclavage.
Qui d'entre nous, hélas! séduit par la beauté,
N'oublieroit les devoirs de la fraternité.



COM-

COMPLIMENT
FAIT EN LOGE,
PAR LE FRERE T.
LE JOUR DE SA RECEPTION.

OU ſuis-je tranſporté ! quel charme ſéducteur
Vient de plonger mes ſens dans une douce
yvreſſe !
Mouvemens inconnus ! qui pénétrés mon cœur,
Des traits d'une vive allégreſſe,
Par quel enchantement vous dois-je mon bon-
heur ?
Mais en puis-je douter, à l'ardeur qui m'enflâme,
Une Divinité vient de remplir mon ame.
A cet air prévenant, doux, tendre, officieux,
Suis-je donc aveuglé pour ne pas reconnoître
La ſincére amitié qui vient ici paroître,
C'eſt elle, je la vois qui préſide en ces lieux.
Cette Fille, du Ciel, de la Terre éxilée,
Par les Frères Maçons, s'y trouve rappellée;

Elle en fait des mortels heureux
Par son influence sacrée,
Tels que ceux qui vivoient sous l'Empire de Rhée.
O Frères ! jouissant du plus souverain bien,
Vous, qui m'initiez dans vos sacrés mystères ;
Ouvrés-moi de vos dons les Trésors salutaires,
Profane que j'étois qu'il ne m'en reste rien ;
Lavés-moi dans ces eaux, dont la source divine
A toutes vos Vertus a donné l'origine.
Qu'enfin, de votre choix, pour moi si fortuné
Procédent les plaisirs les plus doux de ma vie;
Aussi-bien dès l'instant, qu'il m'est par vous donné,
Je comble tous les voeux de mon ame ravie.



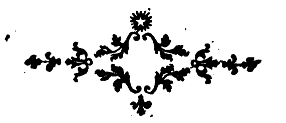
L'AMOUR



L'AMOUR FRANC-MAÇON.

MADRIGAL.

Fils de Venus coupe tes aîles ;
Presse tes lévres infidéles
Du bandeau qui couvre tes yeux ;
Laisse là ton carquois, ta flêche puerile ;
De ton arc, si tu peux, forme une toise utile ;
Tu seras le plus grand des Dieux.





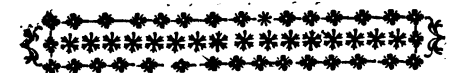
AU TRES DIGNE FRÉRE DE C*****, VISITEUR DE LA LOGE D.

En lui présentant la Cantate suivante.

*C*****, j'ignore le langage*
Du Dieu du Pinde & des neuf Sœurs ;
Mais je connois tout l'avantage
Dont Nous devenons possésseurs.
Votre Ame est pleine de douceur ;
Du vrai Maçon elle est l'image ;
Les graces & la belle humeur
Sont peintes sur votre visage.
De ces Vers acceptez l'hommage ;
Je vous fais de foibles présens ,
Mais vous ferez grace à l'Ouvrage ,
En faveur de mes sentimens.

C. DE V.

LE



LE TRIOMPHE

DE LA

MAÇONNERIE,

CANTATE

A VOIX SEULE.

RECIT.

OU suis-je ! & quel charmant Spectacle
Enchante mon cœur & mes yeux !
Les Dieux, en ma faveur, ont-ils fait un miracle ?
Suis-je transporté dans les Cieux ?
Mon ame paroît toute émue....
D'où naît le plaisir que je sens ?
Quelle Divinité vient s'offrir à ma vue ?
Et m'inspire les plus tendres accens.

AIR

AIR.

AH ! qui pourroit te méconnoître ?
Qui peut se méprendre à tes traits ?
Sagesse, tu n'as qu'à paroître,
Tout Maçon céde à tes attraits.

Oui, c'est ton flambeau tutelaire
Qui brille en ce riant séjour,
Et la raison qui nous éclaire,
Est un présent de ton amour.

Ah ! qui pourroit te méconnoître ?
Qui peut se méprendre à tes traits ?
Sagesse, tu n'as qu'à paroître,
Tout Maçon céde à tes attraits.

RÉCIT.

REÇOIS de notre encens le tribut légitime ;
Déesse, sois propice au feu qui nous anime,
Le zéle qui nous presse, atteint le plus haut point,
Exige tout ; nos coeurs ne te dédiront point.

AIR.

QUE déformais la Calomnie
Tonne, éclate ; l'effort est vain :

Pallat

Pallas, de l'Amitié suivie,
Nous assure un heureux destin.

Du Censeur caustique & rigide
Que peut l'Imposture, ou l'Erreur?
Nos fronts couverts de ton Egide,
Sont à l'abri de sa fureur.

Que désormais la Calomnie
Tonne, éclate; l'effort est vain:
Pallas, de l'amitié suivie,
Nous assure un heureux destin.

RECIT.

TOI qui devrois règner sur tout ce qui respire,
Vertueuse Amitié, nous chérissons tes loix:
Sur nos cœurs à jamais exerce ton empire;
Tout Franc-Maçon te parle par ma voix.

ARIETTE.

VENEZ, Troupe d'Amis fidelle,
Venez jouir du plus doux sort;
Ce jour fortuné vous rappelle
Les plus beaux jours de l'Age d'Or,

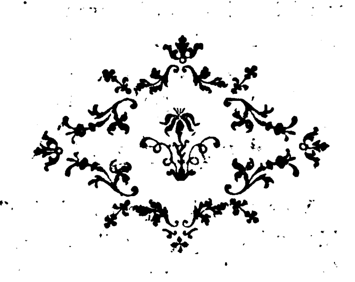
Au feu divin de l'harmonie,
Abandonnez votre génie,
Formez les plus touchans accords.

Des

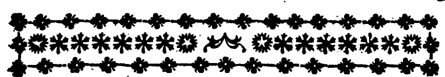
Des Maçons la gloire infinie
Triomphe aujourd'hui de l'Envie ;
Faites éclater vos transports.

Venez, Troupe d'Amis fidelle,
Venez jouir du plus doux Sort ;
Ce jour fortuné vous rappelle
Les plus beaux jours de l'Age d'Or.

FIN.



LES



LES FRANCS-MAÇONS, CANTATE.

RECIT.

ORDRE ignoré du profane vulgaire ;
Ordre auguste & que je revére,
C'est à toi qu'aujourd'hui je consacre mes sons ;
Que dans mes transports téméraires,
Un peuple d'Amis & de Frères
Soit à jamais l'objet de mes chansons.

AIR.

Du haut du céleste Empirée,
La vertu nous dicta des loix,
Et quittant la voute sacrée,
Parmi nous la divine Astrée
Paroît une seconde fois.

Loin du faste & de l'imposture,
Nous formons de sages désirs ;

Une volupté toujours pure,
Les ſentimens & la nature
Nous fourniſſent les vrais plaiſirs.

Du haut du céleſte Empirée,
La vertu nous dicta des loix,
Et quittant la voute ſacrée,
Parmi nous la divine Aſtrée
Paroît une ſeconde fois.

RECIT.

Mais que vois-je ! Enviés du reſte des mortels;
Va t'on fermer le Temple, abattre nos Autels ;
A notre innocence plaintive,
A notre troupe fugitive
Va t'on interdire nos jeux ?
Oui, ceux que contre nous le préjugé captive;
S'uniſſent pour briſer les plus aimables nœuds.

AIR.

Noire calomnie,
Barbare furie
Tu ſors des Enfers;
Ton ſoufle perfide
Infecte les airs;
Ta bouche homicide
Emeut l'Univers.

Sur

Sur nous tu t'arrêtes,
Déja tu nous prêtes
Tes traits dangereux;
Tu trouble nos fêtes,
Tu proſcris nos jeux,
J'entends ſur nos têtes
Tes ſerpens affreux.

Noire calomnie,
Barbare furie
Tu ſors des Enfers,
Ton ſoufle perfide
Infecte les airs;
Ta bouche homicide
Emeut l'Univers.

RECIT.

Monſtre, arrête, & d'un ſexe aimable, mais
jaloux,
Qui contre nous s'offenſe & déja nous ménace,
Ceſſe d'allumer le courroux;
Ne vas point à notre diſgrace
Ajoûter ce revers le plus cruel de tous.

ARIETTE.

A quel ſoupçon imaginaire,
Sexe charmant vous livrez-vous ?
L'on ne ſort jamais d'avec nous
Que diſcret, fidéle & ſincére.

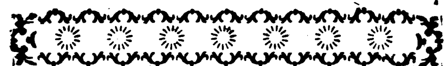
 Ces

Ces vertus ont de quoi vous plaire;
Nous les exerçons chaque jour;
Des loix qui forment au myftére,
Forment des cœurs au tendre amour.

A quel foupçon imaginaire,
Sexe charmant vous livrez-vous!
L'on ne fort jamais d'avec nous
Que difcret, fidéle & fincére.



INVOCATION



INVOCATION

A ASTRÉE.

CANTATILLE

Pour la Fête de la St. J.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

RECIT.

DESCENDS de la voute azurée,
Viens embélir, divine Astrée,
Ce lieu qu'à la vertu consacrent tes bienfaits.

Des plaisirs purs nous goûtons les attraits,
La raison rit à nos doux badinages,
Et sans perdre le nom de sages,
L'enjoûment règne où réside la paix.

AIR.

Que de charmes, que d'allégresse
Captivent mon cœur enchanté,
C'est à tes loix, sage Déesse,
Que je dois ma félicité.

Des plaisirs purs nous goûtons les attraits;
La raison rit à nos doux badinages,
Et sans perdre le nom de sages,
L'enjoûment règne où réside la paix.

RECIT.

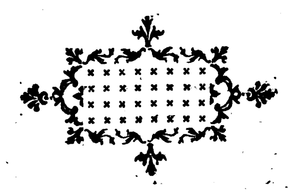
Jusqu'au séjour des Dieux ma voix se fait
entendre,
Et mes sons éclatans t'invitent à descendre.

AIR.

Vois dans nos cœurs tes superbes autels,
Le culte que l'on rend aux autres immortels
Est moins pur & moins tendre.

Le crime t'exila du terrestre séjour,
La vertu te rappelle en cet auguste jour,
A la vertu daigne te rendre.

Vois dans nos cœurs tes superbes autels;
Le culte que l'on rend aux autres immortels
Est moins pur & moins tendre.



LES



LES FRANCS-MAÇONS.

CANTATILLE.

RECIT.

C'EST ici le séjour qu'habite l'innocence;
D'un saint respect mon cœur est agité,
Cette aimable divinité
Nous fait ressentir sa présence.
Quel feu nouveau vient animer mes sons;
Loin d'ici profane vulgaire,
Je vais chanter les Francs-Maçons,
C'est la verité qui m'éclaire.

AIR.

Sous nos pieds le vice abattu,
Nous offre un triomphe facile;
Le plaisir règne en cet asile,
C'est l'Ecole de la Vertu.

RECIT.

Ah! qu'il est doux de vivre en Frères,
Et de tromper les curieux;

Rien

Rien n'eſt ſi charmant que nos jeux ;
Rien n'eſt plus grand que nos myſtéres.

Les Princes, les Rois de la terre
Se font honneur d'être Maçons ;
Savoir vaincre nos paſſions
Eſt notre unique caractère.

AIR.

L'amitié, ce préſent des Cieux ;
Sur nos cœurs ſeuls exerce ſa puiſſance ;
Si l'on ne vous admet à nos aimables jeux,
Beau ſexe, nous craignons que l'éclat de vos
yeux,
Sur l'amitié n'emporte la balance.

La vertu règle nos déſirs,
Et bannit les triſtes allarmes,
Un cœur inſenſible à ſes charmes
Ne connoît pas de vrais plaiſirs.

En vain la noire calomnie
Nous lance ſes traits dangereux,
L'innocence de nôtre vie
Triomphe de ce monſtre affreux.

La vertu règle nos déſirs,
Et bannit les triſtes allarmes,
Un cœur inſenſible à ſes charmes
Ne connoît pas de vrais plaiſirs.

CHANSON

CHANSON

Sur l'Air : *Vous qui du vulgaire stupide.*

RECEVEZ, très-aimables Frères ;
Le tendre hommage de mon cœur,
En m'admettant à vos mystéres,
Vous avez comblé mon bonheur ;
Chez vous de Saturne & de Rhée,
Renaît le siécle vertueux,
Et pour vous la divine Astrée ;
Est de retour en ces bas lieux.



L'olivier couronne vos têtes ;
La douce paix conduit vos pas,
Dans vos mœurs comme dans vos fêtes
Je vois l'Equerre & le Compas ;
Que les Monarques de la terre
Ne prennent-ils de vos leçons,
Bien-tôt nous n'aurions plus de guerre
S'ils vouloient tous être Maçons.

Enfans chéris de la nature,
Vous jouiſſez de ſes préſens ;
Une volupté toujours pure
Règne dans vos jeux innocens.
Faire le bonheur l'un de l'autre,
C'eſt l'objet de tous vos déſirs ;
Eſt-il un ſort comme le vôtre,
Vous ſeuls goutez les vrais plaiſirs.



Ah ! que je trouve heureux les Princes
Chez qui vous êtes accueillis,
Et quel bonheur pour les Provinces,
Où vos Temples ſont établis !
Par-tout votre ſeule préſence
Doit écarter l'adverſité ;
La compagne de l'innocence
Fut toujours la proſpérité.



Des humains, lorſqu'un décret ſage
Vous fait fuir la belle moitié ;
C'eſt pour vous livrer ſans partage,
Aux ſaints devoirs de l'amitié.
Quoi ! le beau ſexe eſt en allarmes
Sur ce prétendu célibat !
Eſt-ce donc mépriſer ſes charmes,
Que n'oſer leur livrer combat.

Mais

Mais ce qu'en vous fur-tout j'admire,
C'eſt l'amour de l'égalité,
Vous faites mieux qu'on ne peut dire
Les honneurs de l'humanité.
Du ſiécle frivole où nous ſommes,
L'orgueil eſt par vous abattu;
Vous ne diſtinguez dans les hommes
Que le mérite & la vertu.



Triomphez, troupe fortunée;
Vivez, illuſtres Citoyens;
Rempliſſez votre deſtinée,
Des cœurs reſſerrez les liens.
Qu'en tous lieux par vous pourſuivie,
La diſcorde tombe aux enfers,
Servez de ſupplice à l'envie,
Et de modéle à l'Univers.



CHANSON

CHANSON

Sur l'air : *Vive à jamais le Pere & le Roi des François.*

Du moindre rang au Diadême,
Il se trouve des Francs-Maçons,
Et les Rois, prennent des leçons
De l'Architecture suprême ;
Les Maçons ont de tous les tems,
Formé le plus beau des talens.



Dans nos Loges on voit paroître,
Tout ce qui brille au Firmament,
Si vous voulez savoir comment,
Venez à nous pour le connoître ;
Les Maçons ont de tous les tems
Formé le plus beau des talens.



De nos dons l'auguste assemblage,
Est force, sagesse & beauté ;
Le Maçon en est enchanté,
Et lui seul en sait faire usage.

Le

Le Maçon eſt dans tous les tems
Orné du plus beau des talens.



Content de ce bonheur ſuprême
Qui du profane eſt ignoré,
Il en eſt ſouvent denigré,
Mais il mépriſe ce blaſphême.
Un Maçon eſt de tous les tems
Orné du plus beau des talens.



Nous ne reconnoiſſons pour Frères
Que ceux de qui l'eſprit diſcret,
Ne révéle pour le ſecret
Du mot du ſigne des myſtères.
Des Maçons qui dans tous les tems
Forment le plus beau des talens.



L'Etoile qui ſur nous préſide,
Eſt des faux Frères le bandeau,
Mais elle eſt l'utile flambeau
Des Frères que l'amitié guide.
Les Maçons ſont de tous les tems
Ornés du plus beau des talens.

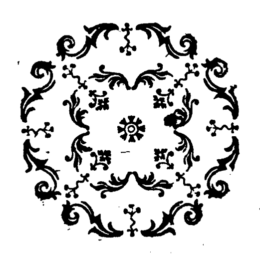


D L'urbanité

L'urbanité la plus facile ;
La plus exacte probité
Chez nous ont sans austérité
Fait choix de leur plus sûr asile.
Les Maçons sont dans tous les tems
Ornés du plus beau des talens.



Frères chantons dans notre Loge
Le bonheur dont nous jouissons,
Et le verre en main célébrons
Les vertus qui font notre éloge.
Les amis à qui nous buvons,
C'est à tous nos Frères Maçons.



CHANSON.

Sur l'Air *du Pere Barnabas*, *&c.*

LA lanterne à la main,
En plein jour dans Athêne,
Tu cherchois un humain,
Sévére Diogêne ;
De tous tant que nous sommes,
Visite les maisons,
Tu trouveras des hommes,
Dans tous nos Francs-Maçons.

L'heureuse liberté
A nos banquets préside,
L'aimable volupté
A ses côtés réside ;
L'indulgente nature
Unit dans un Maçon,
Le charmant Epicure,
Et le divin Platon.

Pardonne, tendre amour,
Si dans nos assemblées,
Les Nymphes de ta Cour,
Ne sont point appellées,
Amour, ton caractére,
N'est pas d'être discret :

Enfant pourrois-tu taire
Notre fameux fecret.

Tu fais affez de maux,
Sans troubler nos myftéres,
Tu nous rendrois rivaux,
Nous voulons être Frères,
Notre chére famille,
Redoute les débats.
Qu'enfante la béquille,
Du Pere Barnabas.

Toutefois ne crois pas
Que des ames fi belles,
A voler fur tes pas,
Soient conftamment rebelles;
Nos foupirs font l'éloge
Des douceurs de ta loi,
Au fortir de la Loge
Tout bon Frère eft à toi.

Mes Frères, par ma voix,
Un éleve d'Horace,
Jaloux de votre choix;
Vous demande une place;
De la Maçonnerie,
Il eft bien plus épris,
Que de la Confrairie,
De certains beaux efprits.

CHANSON



CHANSON DES MAITRES.

I

TOUS de concert chantons
A l'honneur de nos MAITRES,
A l'envi célébrons
Les faits de leurs ANCETRES :
Que l'Echo de leurs noms
Frappe la Terre & l'Onde,
Et que l'Art des MAÇONS
Vole par tout le Monde.

CHŒUR.

A l'Art Royal, pleins d'une noble Ardeur,
Ainſi qu'à ſes ſecrets rendons hommage ;
Tout bon Maçon les garde dans le cœur,
Et de l'ancienne Loge ils ſont le gage.



Les Rois les plus puiſſans,
Que vit naître l'Aſie,
Sçavoient des Bâtimens
La juſte Symétrie ;

Et des PRINCES MAÇONS,
Marqués dans l'Ecriture
Aujourd'hui nous tenons
La noble Architecture.

CHŒUR.

A l'Art Royal, &c.



Par leur Postérité
L'Art Royal dans la Grèce,
Parut dans sa beauté,
Dans sa délicatesse;
Et peu de tems après,
VITRUVE sçavant homme
L'accrut avec succès
Dans la superbe Rome.

CHŒUR.

A l'Art Royal, &c.



De là tout l'Occident
Reçut cette Science;
Et principalement
L'Angleterre & la France;

Où

Où parmi les loisirs
D'une agréable vie
On jouit des plaisirs
De la MAÇONNERIE.

CHŒUR.

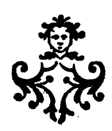
A l'Art Royal, &c.



Nous qui voyons ce tems,
Cet heureux tems, mes Frères,
Et le Nectar charmant
Remplir souvent nos verres;
Bénissons à jamais
Du Monde l'Architecte
Qui joint à ses bienfaits
Ce jus qui nous humecte.

CHŒUR.

A l'Art Royal, pleins d'une noble ardeur,
Ainsi qu'à ses secrets rendons hommage:
Tout bon Maçon les garde dans le cœur,
Et de l'ancienne Loge ils sont le gage.



CHANSON.



CHANSON DES SURVEILLANS.

ADAM à ſa Poſtérité
Tranſmit de l'Art la connoiſſance,
Et Caïn par l'expérience
En démontra l'utilité :
Celui-ci bâtit une Ville
Dans un Pays de l'Orient,
Où l'Architecture civile
Prit d'abord ſon commencement.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence,
Ses ſecrets font notre bonheur,
Exaltons ſa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.



JABAL, le Père des Paſteurs,
Fut le premier qui fit des Tentes,
Où paiſible il vivoit des rentes
De ſes innocentes ſueurs :
Cette Architecture champêtre

Servit

Servit depuis pour le Soldat;
Et les Héros que Mars fait naître,
L'embélissent de leur éclat.

CHŒUR.

De notre Art, &c.

Jamais Neptune sur ses Eaux
De l'Architecture navale,
N'eût vû la grandeur martiale,
Ni des Commerçans les Vaisseaux;
Si Noé sçavant Patriarche,
Eclairé par le Tout-Puissant,
De sa main n'eût de la belle Arche
Construit le vaste Bâtiment.

CHŒUR.

De notre Art, &c.

Les Mortels devenant nombreux,
Aussi-tôt on vit l'injustice
Joindre à la force l'artifice,
Pour opprimer les malheureux:
Le foible, alors, pour se défendre
Contre Nimrod, fier Conquérant,
Entre des Forts alla se rendre,
Et lui résista vaillamment.

Chœur.

CHŒUR.

De notre Art, &c.



Le mépris du divin Amour
Fit que les hommes fanatiques ;
Bientôt après firent des Briques
Pour Babel, la fameuse Tour:
La différence du langage
Vint déconcerter ces Maçons
Qui renoncerent à l'Ouvrage,
Contens d'habiter des Maisons.

CHŒUR.

De notre Art, &c.



Moïse, par le Ciel guidé,
Bâtit l'auguste Sanctuaire,
Où des Vérités la Lumiére,
Par l'Oracle étoit annoncé.
Dès lors la Sainte Architecture,
Pour l'Idole étoit profané,
Et sa magnifique Structure
Charmoit le Mortel étonné.

CHŒUR.

De notre Art, &c.

Le

Le Pacifique Salomon
Avoit de son tems l'avantage
D'être des hommes le plus sage,
Et le plus excellent Maçon :
Il érigea de Dieu le Temple
Qui fut le chef-d'œuvre des Arts ;
Et tous les Rois, à son exemple,
Furent Maçons de toutes parts.

CHŒUR,

De notre Art, &c.



De l'Art toute la Majesté
En Gréce, en Egypte, en Sicile,
A Rome, en France, en cette Ville
De-là fut après transporté :
Aujourd'hui nous passons l'Asie
Dans la beauté des Bâtimens,
Et mieux qu'elle, avec l'Ambroisie ;
Nous buvons des vins excellens.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence ;
Ses Secrets font notre bonheur,
Exaltons sa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.

CHANSON



CHANSON DES COMPAGNONS.

ART Divin, l'Etre Suprême
Daigna te donner lui-même,
Pour nous ſervir de remparts:
Que dans notre illuſtre Loge
Soit célébré ton éloge,
Qu'il vole de toutes parts. *



Faiſons retentir ſa gloire,
Honorons en la mémoire
Par nos Vers & nos Chanſons:
Que le jus de la Vendange
Se répande à ſa louange
Parmi les bons Compagnons.



* *On reprend les trois derniers Vers de chaque Couplet pour faire le Chœur.*

Soit

Soit que loin Phœbus recule,
Soit que de près il nous brûle,
Toujours cet Art nous défend:
C'eſt par la Géométrie,
Que ſa noble Symétrie,
Des cinq beaux Ordres dépend.



Faiſons retentir ſa gloire,
Honorons en la mémoire
Par nos Vers & nos Chanſons:
Que le jus de la Vendange
Se répande à ſa louange
Parmi les bons Compagnons.





CHANSON

DES APPRENTIFS.

FRERES & Compagnons
De la MAÇONNERIE,
Sans chagrins jouiſſons
Des plaiſirs de la vie,
Munis d'un rouge bord,
Que par trois fois un ſignal de nos verres;
Soit une preuve que d'accord,
Nous bûvons à nos Frères.



Le Monde eſt curieux
De ſavoir nos Ouvrages,
Mais tous nos envieux
N'en feront pas plus ſages;
Ils tâchent vainement
De pénétrer nos ſecrets, nos Myſtéres,
Ils ne ſçauront pas ſeulement
Comment boivent les Frères.



Ceux

Ceux qui cherchent nos mots,
Se vantant de nos ſignes,
Sont du nombre des ſots,
De nos ſoucis indignes;
C'eſt vouloir de leurs dents
Prendre la Lune dans ſa courſe altiére;
Nous-mêmes ſerions ignorans,
Sans le titre de Frère.



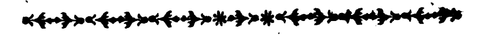
On a vû de tout tems
Des Monarques, des Princes;
Et quantité de Grands,
Dans toutes les Provinces,
Pour prendre un tablier
Quitter ſans peine leurs armes guerriéres;
Et toujours ſe glorifier
D'être connus pour Frères.



L'Antiquité répond
Que tout eſt raiſonnable,
Qu'il n'eſt rien que de bon,
De juſte & vénérable,
Dans les Sociétés
De vrais Maçons & légitimes Frères;
Ainſi bùvons à leurs ſantés,
Et vuidons tous nos verres.



Joignons-nous main en main,
Tenons-nous ferme enfemble,
Rendons grace au deftin
Du nœud qui nous affemble:
Et foyons affurés
Qu'il ne fe boit fur les deux Hémifphéres
Point de plus illuftres fantés,
Que celles de nos Frères.



SUITE DE LA CHANSON
DES APPRENTIFS.

FRERES & Compagnons
De cet Ordre fublime,
Par nos chants témoignons
L'efprit qui nous anime,
Jufques fur nos plaifirs
De la Vertu nous appliquons l'Equerre;
Et l'art de regler fes défirs
Donne titre de Frère.



C'eft ici que de fleurs
La fageffe parée,

Rappelle

Rappelle les douceurs
De l'Empire d'Aſtrée ;
Ce nectar vif & frais,
Par qui ſouvent s'allument tant de guerres ;
Devient la ſource de la paix,
Quand on le boit en Frères.



Par des moyens ſecrets
En dépit de l'envie ;
Sans remords, ſans-regrets ;
Nous ſeuls goûtons la vie ;
Mais à des biens ſi grands
Envain voudroit aſpirer le vulgaire ;
Nous-mêmes ſerions ignorans,
Sans le titre de Frère.



Profanes, Curieux
De ſçavoir notre Ouvrage,
Jamais vos foibles yeux
N'auront cet avantage ;
Vous tâchez follement
De pénétrer nos plus profonds myſtéres ;
Vous ne ſçaurez pas ſeulement
Comment boivent les Frères.



Si par hazard l'ennui
Donne quelques allarmes,
Aussi-tôt contre lui
Nous chargeons tous nos armes ;
Et par l'ardeur d'un feu
Plus pétillant que les foudres guerriéres ;
Nous chassons bien-tôt de ce lieu
Cet ennemi des Frères.

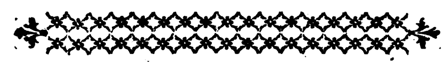


Bûvons tous en l'honneur
Du paisible Genie,
Qui préside au bonheur
De la Maçonnerie ;
Dans un juste rapport
Que par trois fois un signal de nos verres
Soit le Symbole de l'accord
Qui règne entre les Frères.



Joignons-nous main en main ;
Tenons-nous ferme ensemble,
Rendons grace au Destin,
Du nœud qui nous assemble,
Et que cette unité,
Qui parmi nous couronne les Mystéres ;
Enchaîne ici la volupté,
Dont jouissent les Fréres.

CHANSON



CHANSON.

Quel est ce monde enchanté,
Où je me vois transporté !
A se rendre heureux,
Les hommes entr'eux,
Par goût ici s'animent ;
Ce Plaisir pur & vertueux,
Est un bien qu'ils estiment,
Lan la,
Est un bien qu'ils estiment.



Jadis aux humains pervers
J'ai préferé les déserts,
J'ai fui leurs leçons,
Leurs mœurs, leurs façons,
Leurs vertus, vrais fantômes ;
Sils avoient tous été Maçons,
J'aurois aimé les hommes,
Lan la,
J'aurois aimé les hommes.



Oui ;

Oui, de ne les plus revoir
Je me faiſois un devoir;
Caché dans les bois,
Mon œil Irocois
Fuyoit l'eſpéce humaine,
Mais les vertus qu'ici je vois
Font expirer ma haine,
Lan, la,
Font expirer ma haine.



Héraclite par ſes pleurs,
Des mortels railloit les mœurs;
Ne voyant que fous,
Durs, fiers & jaloux
Il répandoit des larmes;
Chers Maçons, à rire avec vous
Il eût trouvé des charmes,
Lan la, &c.
Il eût trouvé des charmes.



Ici de l'humanité
Le pouvoir eſt reſpecté,
Vos cœurs ſont unis
Par des nœuds chéris,
Que chaque inſtant reſſerre;
Je cherchois un ou deux amis,

Vous

Vous en peuplez la terre,
Lan la,
Vous en peuplez la terre.

❁

Mais que j'aime avoir sur-tout
L'accord parfait & le goût
Des Sociétés,
Où vous vous traitez
En Frères véritables;
Pylade, Oreste, amis vantés,
Vous n'êtes plus des Fables,
Lan la,
Vous n'êtes plus des Fables.

❁

Rome fit de ses enfans
Un Peuple de Conquérans;
Moins ambitieux,
Mais plus glorieux
Que ces Héros vulgaires,
L'Ordre des Maçons en tous lieux
Forme un peuple de Frères,
Lan la,
Forme un peuple de Frères.

❁

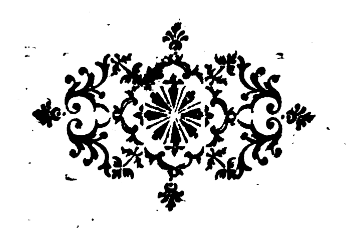
Tu peux sur moi désormais,
Fortune, essayer tes traits;

En

En dépit du ſort,
Dans mon fier tranſport
J'affronterai l'orage ;
Chaque Loge m'aſſure un port
Au ſortir du naufrage,
Lan la,
Au ſortir du naufrage.

❁

Chers Compagnons, qu'il m'eſt doux
D'être compté parmi vous ;
Dans tous les Pays,
Sans riſque je puis
Faire à préſent ma ronde ;
Quiconque eſt parmi vous admis,
Eſt Citoyen du monde,
Lan la,
Eſt Citoyen du monde.



CHANSON

Sur l'Air : *Vla ce que c'est, &c.*

DANS nos Loges nous bâtissons,
Vla ce que c'est que les Francs-Maçons,
Sur les vertus nous élevons
Tous nos édifices,
Et jamais les vices
N'ont pénétré dans nos Maisons ;
Vla ce que c'est que les Francs-Maçons.



Nos ouvrages sont toujours bons,
Vla ce que c'est que les Francs-Maçons ;
Dans les plans que nous en traçons,
Notre regle est sûre,
Car c'est la nature
Qui guide & conduit nos crayons :
Vla ce que c'est que les Francs-Maçons.



Des Autels pompeux nous dressons,
Vla ce que c'est que les Francs-Maçons.

Aux

Aux talens nous les conſacrons :
Les Muſes tranquiles
Peuplent nos aſiles
De leurs illuſtres nourriſſons ;
Vla ce que c'eſt que les Francs-Maçons.

Beautés pour qui nous ſoupirons,
Vla ce que c'eſt que les Francs-Maçons ;
Vos attraits que nous réverons,
De l'Etre ſuprême
Sont l'image même :
C'eſt lui qu'en vous nous adorons,
Vla ce que c'eſt que les Francs-Maçons.



Aux profanes nous l'annonçons,
Vla ce que c'eſt que les Francs-Maçons ;
Modérés dans leurs paſſions,
Diſcrets près des Belles,
Sincéres, fidéles,
Amis parfaits, bons Compagnons,
Vla ce que c'eſt que les Francs-Maçons.



CHANSON



CHANSON

Sur l'Air ; *Eſt-il de plus douces odeurs.*

CHANTONS le bonheur des Maçons,
Célébrons leur ouvrage,
Mais que leurs faits plus que nos ſons
le portent d'âge en âge ;
De nos propos quoique joyeux
Banniſſons la licence ;
Il n'eſt de vrais plaiſirs que ceux
qu'aſſure l'innocence.



Bacchus n'eſt point dans ce Séjour
Un Dieu que l'on révére ;
On en proſcrit le fol Amour
Qui règne dans Cythére ;
Ce n'eſt qu'autant qu'ils ſont ſoumis
A la Sageſſe aimable,
Que parmi nous ils ſont admis
A nos plaiſirs de table.



L'un nous fait perdre la raiſon,
Ce divin caractére,
Qui ſeul diſtingue un Franc-Maçon,
Du profane vulgaire;
L'autre auprès d'un objet charmant,
Pour vouloir trop lui plaire,
Pourroit d'un ſecret important,
Dévoiler le Myſtére.



De ce Couple trop enchanteur
Défions nous ſans ceſſe;
L'eſprit doit autant que le cœur
Etre exempt de foibleſſe;
Sur la vertu réglons nos goûts,
Qu'en tout elle préſide;
Il n'eſt point de plaiſirs plus doux
Que de l'avoir pour guide.



Mais qu'elle ſe montre en ces lieux;
Sans être trop ſévére,
Elle déplairoit à nos yeux,
Sous un maintien auſtére;
De la volupté les attraits
Peuvent toucher le Sage;

Nous

Nous n'en condamnons que l'excès,
Et nullement l'usage.



Unis par des nœuds solemnels
Que dicte la justice,
Nous écartons de nos Autels
Jusqu'à l'ombre du vice ;
L'Amitié nous rend tous égaux,
Enfans de la Lumière,
Ici l'on n'a point de rivaux,
Chacun n'y voit qu'un Frère.



Nous ne faisons dans l'Univers
Qu'une même Famille ;
Qu'on aille en cent climats divers,
Par-tout elle fourmille ;
Aucun pays n'est étranger
Pour la Maçonnerie ;
Un Frère n'a qu'à voyager,
Le monde est sa Patrie.



CHANSON

Sur la Marche des Francs-Maçons.

LA main aux armes, Frères,
Banissons d'ici verres & flacons,
Ce n'est qu'au bruit des canons
Qu'on célébre nos mystéres,
Faisons bon feu, mes Frères,
Remplissons de ces barils nos canons;
Et comme bons Francs-Maçons,
Entre nous bûvons.

Quel don fut jamais plus précieux!
Nous tenons de nos Ayeux
Un Secret impénétrable,
Qu'il soit inviolable;
En tous lieux, même à table,
Craignons qu'un profane Curieux
N'en puisse instruire nos envieux.

Fléau de la melancolie,
Plaisir, Pere de la saillie,
Pour serrer le noeud qui nous lie;
Fais qu'une flateuse harmonie,
Par d'aimables Chansons,
Egaye nos leçons.

CHAN-



CHANSON.

FRERES que des plus doux accords,
Nos ſaints aſiles retentiſſent,
Animés des mêmes tranſports,
Chantons les nœuds qui nous uniſſent ;
Les plaiſirs dont nous jouiſſons,
Ne ſont connus que des Maçons.



La vive lumiére des Cieux,
Malgré l'envie & l'ignorance,
Dans ſon éclat brille à nos yeux,
Elle éclaire notre innocence.
Les plaiſirs, &c.



Qu'un impénétrable bandeau
Nous voile au profane vulgaire ;
Le plaiſir eſt toujours nouveau,
Lorſqu'il eſt ſuivi du myſtére.
Les plaiſirs, &c.



Le ſot, le cagot orgueilleux
Nous condamnent ſans nous connoître ;
Ne peut-on être vertueux
Sans le deſſein de le paroître.
Les plaiſirs, &c.



La vertu regle nos déſirs ;
Dans le ſilence & le myſtére ;
Elle préſide à nos plaiſirs,
Sans elle rien ne peut nous plaire.
Les plaiſirs, &c.



De l'amitié les ſaintes Loix
Font des Maçons autant de Fréres ;
Nos cœurs plus unis que nos voix,
Forment les mêmes caractéres.
Les plaiſirs, &c.



Celui qui préſide en ces lieux
Eſt digne de tous nos hommages ;
La ſageſſe brille en ſes yeux,
Il a nos cœurs & nos ſuffrages ;
Son eſprit que nous admirons,
Fait l'éloge des Francs-Maçons.

CHAN-



CHANSON

Sur l'air ; *De la rime & de la raison.*

ACCORDEZ-nous votre suffrage,
Beau sexe enchanteur,
Tout Franc-Maçon vous rend hommage,
Et s'en fait honneur,
C'est en acquérant votre estime,
Qu'il se rend digne de ce nom ;
Qui dit un ennemi du crime,
Caractérise un Franc-Maçon.



Se comporter en toute affaire
Avec équité,
Aimer & secourir son Frère
Dans l'adversité ;
Fuir tout procédé mercenaire,
Consulter toujours la raison,
Ne se point lasser de bien faire,
C'est la régle d'un Franc-Maçon.



Sur notre Ordre en vain le vulgaire
Raisonne

Raiſonne aujourd'hui,
Et veut pénétrer un myſtére
Au-deſſus de lui ;
Loin que ſa critique nous bleſſe ;
Nous rions de ſes vains ſoupçons ;
Savoir égayer la ſageſſe,
C'eſt le ſecret des Francs-Maçons.

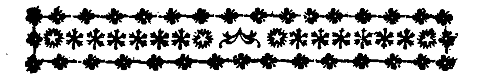


Biens des gens diſent qu'au Grimoire
Nous nous connoiſſons,
Et que dans la ſcience noire
Nous nous exerçons :
Notre ſcience eſt de nous taire
Sur les biens dont nous jouiſſons ;
Il faut avoir vû la lumiére
Pour goûter ceux des Francs-Maçons.



Samſon à peine à ſa Maîtreſſe
Eût dit ſon ſecret,
Qu'il éprouva de ſa foibleſſe
Le funeſte effet ;
Dalila n'auroit pu l'apprendre,
Mais elle auroit trouvé Samſon
Plus diſcret & tout auſſi tendre,
S'il avoit été Franc-Maçon.

CHAN-



CHANSON

Sur l'air, *De la Confeſſion.*

IL m'eſt donc permis,
Mes chers amis,
A votre exemple,
De ſuivre le cours
Des plaiſirs que filent nos jours.
Avec quel tranſport mon œil contemple
Cet auguſte Temple;
Le vulgaire obſcur,
De nos mépris ſujet trop ample;
De ſon ſoufle impur,
N'en ternira jamais l'azur.



Mais en quoi conſiſte, je vous prie,
La Maçonnerie?
Payer le tribut,
A l'Amitié tendre & chérie,
C'eſt le ſeul Statut
De notre charmant inſtitut.

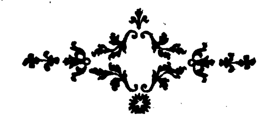
Quel

Quel plaiſir quand le Ciel vous aſſemble ?
Goûtez-vous enſemble ?
Des plaiſirs ſi doux
Qu'aucun plaiſir ne leur reſſemble :
Des plaiſirs ſi doux,
Que les Rois même en ſont jaloux.

Dites-moi ce qu'il me reſte à faire
Pour vous ſatisfaire ?
Sois ſage & diſcret,
Sache moins parler que te taire ;
Préviens le regret,
Qui ſuivroit l'aveu du ſecret.



Je ſavois avant que ma perſonne
Devint Franc-Maçonne,
Garder le tacet,
C'eſt un art que le Ciel nous donne ;
Ce petit colet
Répond que je ſerai diſcret.



CHAN-



CHANSON

Sur l'air : *De Joconde*.

D'UNE aimable Fraternité
Pour goûter les délices,
Pour jouir d'une volupté
Qui fuit l'ombre des vices,
Pour trouver des mœurs & des loix;
Pour s'aimer dans les autres,
Mes Frères, enfin je conçois
Qu'il faut être des vôtres.



Du bonheur d'être joint à vous
J'éprouve l'excellence;
Par vos ſentimens jugez tous
De ma reconnoiſſance :
Du Paradis voluptueux,
Séjour du premier Homme,
Je deviens l'habitant heureux,
Sans redouter la pomme.

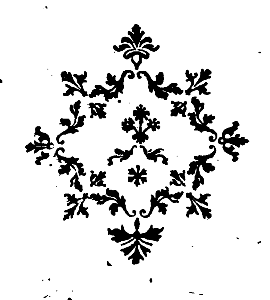


Tel que l'Hebreu ravi ſoudain
Dans un char de lumiére,

Un

Un Maçon, fier de son destin,
  Commence sa carriére ;
Il laisse, joyeux & content,
  Sa dépouille vulgaire,
Et se pare, plus éclatant,
  Du beau titre de Frère.

Profane que j'étois jadis,
  J'insultois à vos Fêtes ;
Il faut pour en savoir le prix,
  Etre ce que vous êtes :
Je le suis, vous êtes vengés,
  Je me fais gré de l'être :
Pardon, si je vous ai jugés,
  C'étoit sans vous connoître.



CHAN

CHANSON.

LOIN des Profanes, nos jaloux,
Trés Vénérable, & vous mes Frères,
Avec délices livrons-nous
Aux charmes de nos loix austéres.
Que le Vulgaire, dans la nuit,
Fronde le nœud qui nous assemble ;
Près de nous l'Univers séduit,
N'est rien, quand nous sommes ensemble.



Quoi de plus simple que nos mœurs ?
Nos loix pour base ont l'innocence ;
La nature dans tous nos çœurs,
Est encore dans son enfance.
Issus du plus sage des Rois,
Nous bâtissons à son exemple ;
L'humanité rentre en ses droits,
Et se voit élever un Temple.



G Comme

Comme l'Athénien discret, *
Dont on nous vante les harangues;
Pour mieux taire notre secret,
On nous verroit trancher nos langues;
Que cet aveu, Sexe enchanteur,
N'allarme point vos tendres ames;
Quoique Maçon, cet Orateur
Fut-il moins l'Avocat des Dames.



Toi qui, muni des yeux du Linx;
Marchant au Trône par l'inceste,
Osas jadis percer du Sphinx,
L'énigme à tant d'autres funeste;
Si le Monstre, plus pénétrant,
T'eût proposé notre Mystére,
Œdipe, sa cruelle dent
T'eût sauvé des bras de ta mere.

* *Hipéride, fameux Orateur d'Athènes, plaida la Cause de la belle Phriné, & se coupa la langue avec les dents, pour ne pas révéler le secret de sa Patrie aux ennemis dont il étoit le Prisonnier.*



CHANSON

CHANSON

Sur l'Air :
Frères, que des plus doux accords, &c.

BEAU Sanctuaire des vertus,
Loge, que vous êtes aimable !
Peut-on, sans vos sages Statuts,
Goûter les plaisirs de la table ?
Chantons, bénissons mille fois
Des Maçons les heureuses loix.

Au sein de la tranquillité
Nous goûtons des douceurs parfaites ;
Le dégoût, la sassiété
N'ont point d'asile en ces retraites.
Chantons, bénissons mille fois
Des Maçons les heureuses loix.

Ami dont le sublime voeu
Est rempli par notre suffrage,
Je ne connoissois que ce noeud

Qui pût nous lier davantage :
Qu'à jamais ce Nœud-Gordien
Faſſe ton bonheur & le mien !



Goûtons la douceur d'être unis
Par les deux plus beaux caractéres ;
Juſqu'ici nous n'étions qu'Amis,
Et maintenant nous voilà Fréres.
Qu'à jamais ce Nœud-Gordien
Faſſe ton bonheur & le mien !



CHANSON

CHANSON.

Sur l'Air : *Vous qui du Vulgaire stupide.*

QUE nos voix, dans nos exercices,
Soient les organes de nos cœurs ;
En bâtissant nos édifices,
Compagnons, chantons tous en chœurs.
Fameux Architecte du Temple,
Chantre qu'on ne peut trop vanter,
Salomon nous donna l'exemple
Et de Bâtir & de chanter.

Témoins des succès de nos Maîtres,
Formons-nous sur leurs beaux talens :
Toujours la gloire des Ancêtres
Doit être un modéle aux enfans.
Attentifs à leurs moindres signes,
Dociles à leurs sages loix,
Chers Compagnons, montrons-nous dignes
De leur suffrage & de leur choix.

Apprentifs, qu'un bonheur suprême
A placés parmi les Elus,

Dans le séjour des vertus même,
Qu'oseriez-vous chercher de plus ?
Du sentiment & de l'estime ;
N'éprouvez-vous pas la douceur ?
Pour goûter votre état sublime,
Il vous suffit d'avoir un cœur.

Vous que tout bon Maçon redoute ;
Traître, sous l'aspect le plus doux,
Amour, vous gémissez sans doute
De ne pas règner parmi nous ;
Instruits par de tristes exemples,
Vous ne nous faites point pitié ;
N'avez-vous pas assez de Temples ?
Qu'il en soit un à l'Amitié.

Mieux que vous, notre Vénérable
Fixe nos plus tendres souhaits.
Ici, certaine d'être aimable,
L'Amitié règne sous ses traits.
Pour peindre ses graces touchantes ;
Du Correge & de le Sueur
Que n'ai-je les touches savantes,
Ou la voix de notre Orateur !



CHAN-

CHANSON

Sur l'Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

PUISQUE cet air plaît à la ronde,
Et qu'il inſpire la gayté,
Que chacun de vous me ſeconde,
Et chante quand j'aurai chanté :
Les Maçons brillent dans le monde
Par le cœur & l'Urbanité.

A la Cour on paſſe la vie
Le plus ſouvent pour s'endéter ;
Avant que la fortune y rie,
Que d'envieux à ſurmonter !
Quand on eſt de la Confrairie
On n'a plus rien à ſouhaiter.

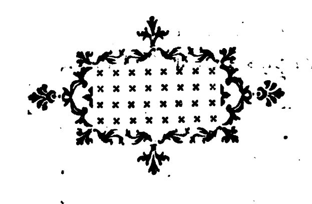
Si l'ambition nous harcele ;
Elle expoſe à bien des regrets.
Soupire-t-on pour une belle ?
Elle vous aime *ad Honores.*

A-t-on

A-t-on l'Ordre de la Truelle ?
Tous les désirs sont satisfaits.

Si l'on m'offroit par fantaisie ;
Ces rangs que l'on doit respecter ;
Avec un , *je vous remercie* ,
Je répondrois sans hésiter ;
Je suis Franc-Maçon pour la vie ;
Ce titre seul peut me flatter.

Ce n'est point une Regle austére
Que celle que nous observons :
Elle ordonne qu'on s'aime en Frère ;
De grand coeur nous obéissons :
On n'a plus de souhait à faire ,
Si-tôt que l'on est Franc-Maçon.





CHANSON

Sur l'Air : *Frères, que des plus doux accords, &c.*

JADIS tu chansonnois si bien,
Ne saurois-tu le faire encore,
Muse, tu ne produis plus rien,
Ton silence te deshonore:
Chantons, consacrons nos chansons
A la gloire des Francs-Maçons.



Gens aimables, honnêtes gens
Que l'esprit d'union rassemble,
Qui désirez de tems en tems,
De chanter, rire & boire ensemble;
Venez, nous vous reconnoissons
Pour véritables Francs-Maçons.



Quel lustre tire-t-on du sang;
Les sentimens font la noblesse:

Vous

Vous Grands Seigneurs qui d'un haut rang,
Savez defcendre fans baffeffe,
Venez, nous vous reconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.



Vous qui tendez aux malheureux
Une main toujours fecourable,
Et qui ne vous croyez heureux,
Qu'autant que l'eft votre femblable;
Venez, nous vous reconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.



Combien de coups intéreffans
Ont manqué faute de myftére!
Sur nos fecrets quoiqu'innocens,
Vous Amis qui favez vous taire,
Venez, nous vous reconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.



Allez porter loin de ces lieux
Un afpect qui nous importune,
Vous qui par un culte odieux,
N'offrez d'encens qu'à la fortune:
Fuyez, nous vous méconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.

Traitres

Traitres qui nous ferrez la main
Quand notre bonheur vous chagrine,
Vous qui détruifant le prochain,
Voulez bâtir fur fa ruine;
Fuyez, nous vous méconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.



Chacun pour le Frère indigent
Doit tirer le pain de fa bouche:
Vous qui dans un befoin urgent
Montrez un cœur dur & farouche:
Fuyez, nous vous méconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.



Honneur aux Dieux, refpect aux Rois;
Mais n'entrons pas dans leurs affaires;
Vous qui voulez changer les loix
Que conftamment fuivoient nos Peres;
Fuyez, nous vous méconnoiffons
Pour véritables Francs-Maçons.



CHAN-

CHANSON

Sur l'Air, *Que j'estime, mon cher Voisin.*

DANS ce doux & charmant festin,
Où regne l'innocence,
Chaque Maçon le verre en main,
Bénit l'intelligence.



La Vertu qui règne en ces lieux,
De notre Art fait l'éloge:
On la voit aussi dans les yeux,
Du Maître de la Loge.



A ceux que nous avons reçus,
Buvons d'accord, mes Freres,
Et que les mouvemens connus
Soient marqués par nos verres.



CHANSON



CHANSON

Sur l'Air : *Adam à sa Postérité.*

NOUS seuls des secrets des Maçons ;
Possédons l'entier héritage ,
Sur nous le Soleil sans nuage ,
Répand l'éclat de ses rayons :
Si tous les Maçons de la terre ,
Ne font qu'un corps de bâtiment ;
Nous sommes la pierre angulaire ,
Sur qui posent ses fondemens.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence ;
Ses secrets font notre bonheur ,
De notre Art chantons l'excellence ,
Exaltons sa magnificence ,
Qui des Rois montre la grandeur.



De l'Art, le grand Roi Salomon ;
Nous a fait les dépositaires ;
Mais nous déguisons nos Mystéres

A tous froids & mauvais Maçons.
Pour Compagnons de nos ouvrages,
Nous ne reconnoiſſons jamais,
Que les mortels diſcrets & ſages,
Les Amis conſtants & parfaits.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence,
Ses ſecrets ſont notre bonheur,
De notre Art chantons l'excellence,
Exaltons ſa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.



Bien loin d'exercer nos talens,
Comme de lâches mercenaires,
Nous enſeignons à tous bons Frères,
Les moyens de vivre contents:
Et quand tous à cette ſcience,
A l'envi nous nous appliquons;
Le plaiſir eſt la recompenſe
Des vertus que nous pratiquons.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence,
Ses ſecrets ſont notre bonheur,
De notre Art chantons l'excellence,
Exaltons ſa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.

En

En vain on veut nous accabler,
En vain l'envie & l'imposture,
Contre nous arment le parjure,
Rien ne sauroit nous ébranler.
Le Ciel par sa bonté suprême,
Nous garantira de leurs coups;
Et les portes de l'enfer même
Ne prévaudront point contre nous.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence,
Ses secrets sont notre bonheur,
De notre Art chantons l'excellence,
Exaltons sa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.



Auteur de la terre & des Cieux,
Maître absolu de la nature,
De tes présens l'Architecture,
Fut toujours le plus précieux;
Des Rois on a vû le plus sage,
Unir le Sceptre & le Marteau;
Et pour te rendre un digne hommage,
Prendre l'Equerre & le Cizeau.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence,
Ses secrets sont notre bonheur.

De notre Art chantons l'excellence,
Exaltons sa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.



D'un sort si doux, si glorieux;
Que chaque Frère s'applaudisse,
Et que la Loge retentisse,
De nos accords mélodieux.
Armons-nous tous ici d'un verre;
Et que cette aimable liqueur;
Coulant dans le sein du Mystére;
Soit le sceau de notre bonheur.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence;
Ses secrets font notre bonheur,
De notre Art chantons l'excellence,
Exaltons sa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.



CHANSON

CHANSON

Sur l'Air : *Art divin, l'Etre suprême.*

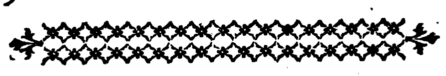
COMUS ne peut de la table,
Nous faire un lieu déleċtable,
Si Bacchus ni joint ses dons,
Mais un sort que rien n'égale,
C'est quand son neċtar s'avale,
Entre Amis & Francs-Maçons.



Aux feux du Berger Lycandre,
Themire sensible & tendre,
Les combla sur le gazon;
Peu fidéle à son Amante,
L'indiscret Amant s'en vante,
Il n'étoit pas Franc-Maçon.

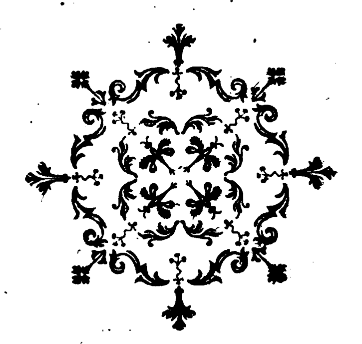


Sur le secret de ses forces,
Par d'odieuses amorces
Dalila pressa Samson;
Il n'eût point eu la foiblesse,
De le dire à sa Maîtresse,
S'il eût été Franc-Maçon.



CHANSON.

C'EST ici le séjour
Qu'habite l'innocence ;
Nous qui formons sa cour,
Respectons sa présence ;
Que nos cœurs & nos voix
Célèbrent son empire,
Et que ses douces loix
Regnent sur tout ce qui respire.



CHANSON.

Sur l'Air : *Revenant de Lorette.*

D'UNE innocente vie,
Qui veut remplir le cours,
A la Maçonnerie,
Doit consacrer ses jours.
Etre ferme en sa religion,
Tout hazarder pour elle,
Et n'avoir point d'autre ambition
Que d'être juste & bon,
Sujet rempli de zèle,
Ami tendre & fidéle,
De tout Maçon parfait,
C'est le premier secret ;
Admirons,
Célébrons
Les Mystéres
De nos Frères ;
Bénissons,
Chérissons
Le sort dont nous jouissons.



Dans une route obſcure,
Et par mille détours,
J'errois à l'avanture,
Sans guide & ſans ſecours:
Dans le Temple à peine ſuis-je entré;
Qu'un globe de lumiére
Sur mes yeux lance un rayon ſacré,
Je me ſens éclairé :
De tout ce que révere
Le profane vulgaire,
Je vois le faux brillant;
L'erreur & le néant.
Admirons,
Célébrons
Les Myſtéres
De nos Fréres;
Beniſſons,
Chériſſons
Le ſort dont nous jouiſſons.



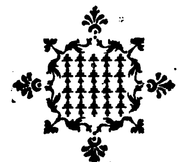
Phœbus ſortant de l'Onde;
En faveur des humains,
Eſt la ſource féconde
Des jours purs & ſérains.
Tel on voit le Maître des Maçons;
Dans ſon illuſtre école;

Eclaire

Eclairer par ses sages leçons
Frères & Compagnons :
De l'un à l'autre pole,
Par tout que son nom vole ;
Mais sachons à jamais
Renfermer ses secrets.
Admirons, &c.



Sans la Maçonnerie,
Que sont tous les banquets ;
Bacchus & la folie
N'en font-ils pas les frais.
Nos festins les plus délicieux,
N'offrent rien que de sage ;
Nos convives sont voluptueux ;
Mais toujours vertueux :
Cet excellent breuvage
Nous sert à rendre hommage
A l'éternel Auteur,
De notre vrai bonheur.
Admirons, &c.





CHANSON.

BUVONS, Amis, de ce vin frais,
Rempliſſons tous nos verres,
De la grandeur les vains attraits,
Sont pour nous des chiméres,
Bûvons, bûvons tous à longs traits,
Bûvons en Frères.



Tandis qu'on ſe livre aux excès,
Des plus cruelles guerres,
Nous ſeuls jouiſſons de la paix,
Dans les deux hémiſphéres.
Bûvons, bûvons tous à longs traits,
Bûvons en Frères.



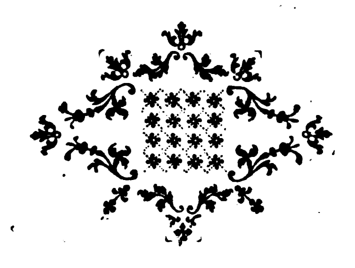
Exempts de ſoucis, de regrets,
Sur nos devoirs auſtéres,
De la vertu dans nos banquets,

On

On ſuit les loix ſévéres.
Bûvons, bûvons tous à longs traits,
Bûvons en Frères.



L'on a beau, des plus noirs forfaits,
Accuſer nos Myſtéres,
Nous nous vengeons par nos bienfaits
Des préjugés vulgaires.
Bûvons, bûvons tous à longs traits,
Bûvons en Frères.



CHAN-



CHANSON

Sur l'Air : *Des Folies d'Espagne.*

DANS nos banquets point de mélancolie;
A la vertu nous joignons la gayté ;
En banissant l'amour & la folie ,
Nous assurons notre tranquillité.



De l'amitié nous employons les charmes ;
Pour subjuguer les préjugés trompeurs ;
Ses doux liens sont nos plus fortes armes
Pour affermir l'union de nos cœurs.



Dans les plaisirs d'une innocente vie ;
Nous jouissons de notre liberté,
Le sot orgueil, les remords ou l'envie
Ne troublent point notre félicité.



CHAN-

CHANSON

Sur l'Air : *Frères que des plus doux accords.*

DANS ces banquets délicieux,
Une suprême intelligence
Réunit au gré de nos voeux,
Les plaisirs avec l'innocence ;
Chantons, bénissons mille fois,
Des Maçons les heureuses loix.



A l'Architecte des humains,
Nous rendons le premier hommage,
Et respectons les Souverains,
Comme sa plus parfaite image.
Chantons, &c.



Sur les propos l'honnêteté,
Dans nos Loges, toujours domine ;
Nous livrons-nous à la gayté ?
C'est la sagesse qui badine.
Chantons, &c.

Ici le goût bien assorti
Produit une union parfaite ;
Jamais un esprit de parti
N'y trouble notre paix secrette.
Chantons, &c.



Par un éclat faux & trompeur,
Loin que notre ame soit séduite,
Ici l'on pése la grandeur,
A la balance du mérite.
Chantons, &c.



Des hommes les plus vicieux
Nous réformons le caractére,
Et Nous changeons l'esprit quinteux ;
En humeur douce & débonnaire.
Chantons, &c.



Nous chassons de notre attelier
Tous les ingrats & les faux Frères,
Et nous peuplons le monde entier
De vrais Amis, de cœurs sincéres.
Chantons, bénissons mille fois,
Des Maçons les heureuses loix.

CHANSON

CHANSON.

APPRENTIFS, Compagnons & Maîtres;
Vous Vénérable & Surveillans,
Célébrons d'un Ordre excellent
Les maximes qu'on peut connoître;
Chantons, Frères, bûvons,
Bûvons à tous nos Confrères,
A tous nos Confrères Maçons,
A tous nos Confrères Maçons.



Salomon bâtiſſant ſon Temple,
Inſtitua les Francs-Maçons;
Nous ſommes donc ſes nourriſſons,
Puiſque nous ſuivons ſon exemple;
Chantons, Frères, bûvons,
Bûvons à tous nos Confrères,
A tous nos Confrères Maçons,
A tous nos Confrères Maçons.



Notre ſecret eſt un dédale,
Qui nous attira cent jaloux;

Et l'on ne croit point qu'entre nous,
Hercule fila pour Omphale ;
Chantons, &c.



L'esprit de justice nous guide ;
Nous suivons par tout la douceur ;
Et le Public est dans l'erreur,
S'il ne nous croit autant d'Alcide ;
Chantons, &c.



S'il pleut, alors tout est mystére ;
Jusqu'à la poudre & jusqu'au feu ;
Et nos armes sont de l'Hébreu,
Pour tout autre qu'un de nos Frères ;
Chantons, &c.



La vérité regne en nos Loges ;
Nous banissons l'obscénité,
Nos repas sont en liberté,
Nos actions sont dignes d'éloges ;
Chantons, &c.



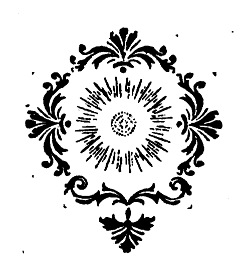
Nos plaisirs sont doux & tranquiles ;
Et par tout nous nous connoissons ;

Dans

Dans les diverſes régions
Nous rencontrons de ſûrs aſiles ;
Chantons, &c.



Que chaque Frère court aux armes ;
Qu'on charge & qu'on faſſe grand feu.
Rejouiſſons-nous en tout lieu,
De la vertu goûtons les charmes ;
Chantons, Frères, bûvons,
Bûvons à tous Confrères,
A tous nos Confrères Maçons,
A tous nos Confrères Maçons.





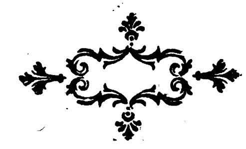
CHANSON

Sur l'air : *Ah! Nicolas sois moi fidéle.*

QU'IL est doux de passer sa vie,
Dans ce séjour délicieux ;
Est-il un sort plus glorieux,
Que de boire à la Maçonnerie ?
Que ce plaisir est séduisant,
Mes Frères, bûvons y souvent.



Mais que ce soit au Vénérable,
Qui a sçû enchaîner nos coeurs,
Il nous comble de ses faveurs,
Son joug est doux, il est aimable,
En bûvant formons lui des voeux,
C'est lui seul qui nous rend heureux.



CHANSON



CHANSON

Sur l'air : *Moi qui ne suis point revêche.*

TOUS les plaisirs de la vie
N'offrent que de faux attraits,
Et leur douceur est suivie
D'amertume & de regrets,
La seule Maçonnerie
Offre des plaisirs parfaits.



Par la tranquille innocence
Ce séjour est habité,
Du poison de la licence
Jamais il n'est infecté,
Et c'est toujours la décence
Qui regle la volupté.



C'est assez que l'on soit Frère,
Pour former les mêmes voeux,
Sans étude on y fait plaire,
Sans remords on est heureux,

Et

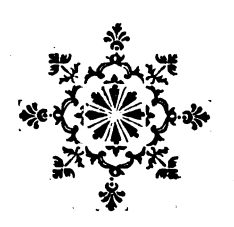
Et nous goûtons ſur la terre
La félicité des Cieux.



Quel plaiſir de voir enſemble
Des Frères ſi biens unis !
L'innocence les aſſemble,
Elle en fait de vrais Amis,
Sans cette vertu tout ſemble
N'offrir que d'affreux ſoucis.



Du Maître de cette Loge,
Chantons l'aimable douceur,
Aucun Frère ne déroge
Sous ſon empire enchanteur,
Nos vertus font ſon éloge,
Et nos plaiſirs ſon bonheur.



CHAN-



CHANSON.

Mes Frères, jusques à demain,
Restons à cette table;
Chantons du Maître du festin
Le talent admirable,
Tout ce qu'il nous dit est divin,
Et respectable.



La paix dans ce charmant séjour,
A fixé son empire :
Exempts des peines de l'amour,
Nous n'en faisons que rire,
L'amitié nous suffit toujours,
Et nous inspire.



La douceur de notre union,
Nous rend l'ame contente;
Tout tend à la perfection,
Et tout nous la présente;

La

Le bien d'être sans passion,
Seul nous contente.



Fréres, tous d'un accord parfait ;
Bûvons au Vénérable ;
Il brille dans tout ce qu'il fait,
Tout en est respectable ;
On voit Minerve sous ses traits
A cette table.



CHANSON



CHANSON.

CHANTONS sur l'air d'O Filii,
Le Maître nous rassemble ici,
Pour un travail qui nous plaira; Alleluia.



Faisons un Temple à l'Eternel,
Nos cœurs y serviront d'Autel,
La charité le soutiendra; Alleluia.



Pour embélir ce bâtiment,
Et le fonder solidement,
Sur les vertus il posera; Alleluia.



Nous chasserons de ce séjour
Le turbulent Dieu de l'amour,
L'amitié le remplacera; Alleluia.

De

De tout risque, de tout danger
Où nous conduit ce Dieu léger,
Elle seule nous sauvera; Alleluia.



Les momens qu'on doit employer,
Doivent servir à corriger
Les défauts que chacun aura; Alleluia.



Il faut sur-tout nous appliquer,
A reprendre sans critiquer,
De la douceur on usera; Alleluia.



Gardons-nous bien de retomber
Dans les vices, les préjugés,
Où le monde nous entraîna; Alleluia.



En Loges quand nous céderons
Aux plus vertueux des Maçons,
Tout le monde l'approuvera; Alleluia.

CHAN-

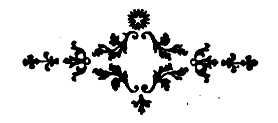


CHANSON.

LORSQUE ſous le regne d'Aſtrée,
L'innocence guidoit nos pas,
L'on ne voyoit point de combats,
Ni la terre de morts jonchée ;
En voici, Frères, la raiſon,
Chaque homme étoit un Franc-Maçon.



Tous les Petits comme les Grands ;
Sans nulle plainte ni murmure,
Partageoient également
Les biens que produit la nature ;
En voici, Frères, la raiſon,
Chaque homme étoit un Franc-Maçon.





CHANSON.

FRERES & Compagnons,
A l'envi célébrons
L'heureux instant qui nous fit Francs-Maçons ;
Lorsque le vulgaire
Rit de nos Mystéres,
Ne disons mot,
L'ignorance est son lot.
Frères & Compagnons,
A l'envi célébrons
L'heureux instant qui nous fit Francs-Maçons.



A des doux plaisirs,
Livrons nos loisirs,
Et que Minerve regle nos désirs ;
Frères, &c.



Accordons nos voix,
Chantons à la fois
Des Francs-Maçons, & les moeurs & les loix.
Frères, &c.

CHANSON

CHANSON.

Freres, appellons à nos Fêtes
Le Dieu du vin & des plaisirs ;
Que l'olivier ceigne nos têtes,
Pallas reglera nos désirs.
Sans crainte versons à la ronde ;
Le vin qu'on boit en Franc-Maçon,
Devient une source féconde
D'esprit, de jeux & de raison.



Ici, cette vive lumiére
Qui guidoit les sages mortels,
Rendue à sa clarté premiére,
Aux vertus dresse des Autels.
Profane orgueilleux qui nous fronde,
Nous rions de tes vains soupçons ;
Que nous fait le reste du monde ;
Le Maçon suffit aux Maçons.



Passons la nuit à cette table,
Que pouvons-nous faire de mieux ;
Rendons notre bonheur durable,
Nous serons semblables aux Dieux.

 A l'abri

Fixer le plaisir qui s'envole,
C'est la gloire des Francs-Maçons ;
A l'abri des fureurs d'Eole,
Mêlons le nectar aux chansons.



Maître ainsi de ses destinées ;
Le Maçon, grand comme les Dieux ;
Tient les passions enchaînées ;
De la terre il voit dans les Cieux.
En vain sur lui la foudre gronde,
Son cœur n'en est point agité ;
Il verroit écrouler le monde
Sans en paroître épouvanté.



CHANSON

CHANSON.

NOÉ, Maçon très-vénérable;
Pour éclairer le Genre Humain,
Prit la grappe, fit le vin,
Liqueur aimable:
Que tout verre soit plein
De ce jus délectable;
Par ses esprits restaurons-nous,
Ah! qu'il est doux,
En Maçons honorons la table.



De notre Art cet auguste Pere,
Par l'Arche triompha de l'eau,
Qui ne fut point le tombeau
D'un seul bon Frére:
Il bâtit le tonneau,
La bouteille & le verre;
Et s'écria restaurons-nous,
Ah! Qu'il est doux,
En Maçons suivons la lumiére.



CHANSON

Sur l'air : *De la Confession.*

JE viens devant vous ;
A deux genoux ,
Très-Vénérable ,
D'une édition
Vous faire ma Confession.



Aux dépens d'un Ordre respectable
J'ai fait une fable ,
Certain imprimeur
La croyant pour lui profitable ;
A mon déshonneur ,
Induit le Public en erreur.



Je vous en fais amende honorable ;
Je suis excusable ,

Sur

Sur votre secret,
N'ayant rien dit de véritable;
Je n'ai de regret
Que de passer pour indiscret.



Contre nous vous n'êtes point coupable;
La chose est probable,
Votre repentir
Rend votre faute pardonnable:
Allez en gémir,
Nous en perdons le souvenir.



Ne me soyez point inéxorable;
La douleur m'accable;
Du don précieux
A tout profane impénétrable;
Daignez en ces lieux
Eclairer mon coeur & mes yeux.

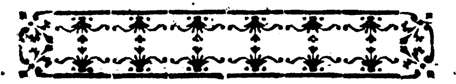


Votre Arrêt n'est point irrévocable;
L'Ordre est charitable,

Parmi

Parmi les Elûs
Asseyez-vous à cette table,
Gardez nos Statuts,
Parlez vrai, ou n'écrivez plus.

FIN.



TABLE

Des Piéces en Vers.

CANTATES.

INVO-

CHANSONS.

Puisque

FIN.



